

Dominique Arly

LES PISTES MAUDITES

ANGOISSE



FLEUVE NOIR

Le révérend a dit que les plus affreux des païens du centre de l'Afrique étaient des anges à côté de la vermine des Trails, et que Sodome et Gomorrhe, en comparaison, c'étaient des séjours de bienheureux.

La première dame du pays, c'est la belle Emily, la veuve de Brandon. Elle a été taillée dans un iceberg, la même. C'est du surgelé qui sort du congélateur.

Elle se dégèlera pourtant, ô ! combien, devant la ravissante et intrépide Rosamond Lew. Et Rosamond parviendra à percer quelques-uns des plus atroces secrets des Trails.

Elle suivra jusqu'au bout de maudites pistes jalonnées de cadavres.

DOMINIQUE ARLY

LES PISTES MAUDITES

ROMAN

COLLECTION « ANGOISSE »

EDITIONS FLEUVE NOIR
69, boulevard Saint-Marcel - PARIS-XIII^e

© 1970 « EDITIONS FLEUVE NOIR », PARIS.
Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

J'avais lu à grand-peine, à travers la glace sale et embuée de la portière, le nom de la station. J'empoignai ma valise, sans qu'aucun de mes compagnons de voyage eût fait mine de m'aider; je fis jouer le verrou, je m'arc-boutai sur la poignée. Il fallait agir promptement, car l'arrêt à Tornhill était très court. Du moins en était-il ainsi autrefois. La portière céda enfin et je dégringolai plus que je ne descendis sur le quai où mes talons s'enfoncèrent dans un mâchefer mêlé de vase.

Un des voyageurs tira sèchement la portière qui claqua avec un bruit de ferraille. Je m'aperçus que la glace n'était pas très embuée: il y avait, au-dehors, un épais brouillard qui rabattait la malodorante fumée de la locomotive.

Le train démarra presque aussitôt, dans un grand tintamarre. Quand le dernier wagon cahotant eut passé devant moi, je traversai la voie et je parvins sous la marquise de la station où la lumière d'une lampe jaunâtre s'entourait d'un halo.

Un long personnage, vêtu de coutil gris et coiffé d'une casquette à visière de cuir, tendit le bras quand j'arrivai à sa hauteur. Je posai ma valise et je lui remis mon billet que je serrais dans ma main gauche. Il émit un vague grognement, puis il me désigna, au bout du bâtiment, un portail de bois dont l'un des vantaux était ouvert.

— C'est la sortie ? interrogeai-je de ma voix la plus douce.

— Hon !

Il me semblait que, jadis, on nous faisait traverser la salle d'attente. Mais oui, bien sûr, et nous trouvions là notre vieille Sarah, assise sur une banquette de bois, le menton appuyé sur le pommeau de sa canne ou de son parapluie, selon le temps. Elle aussi se bornait à grogner pour nous accueillir.

Je levai la tête vers l'homme et je lui adressai un sourire. Il demeura impassible, les lèvres serrées, les sourcils froncés.

— Savez-vous, je vous prie, si je trouverai un taxi ?

— Hon ?

Je répétais avec patience ma question.

— Un taxi ? ronchonna-t-il.

— Oui.

— Ça dépend.

— Ça dépend de quoi ?

— Du lieu où vous voulez vous rendre, miss. Je haussai les épaules.

— Il n'y a qu'une vingtaine de miles de trajet. Je veux aller dans les Trails.

L'employé de gare eut un ricanement de mépris.

— Alors, vous n'en trouverez pas. Vous feriez mieux de suivre une autre piste... (1).

J'eus un sursaut de surprise et d'inquiétude.

— Comment cela ?

— Personne ne voudra vous conduire dans ce pays de malheur par le temps qu'il fait, avec ce brouillard et dans des chemins détrem-pés.

— Mais il faut que je me rende dans les Trails. Et je ne peux me déplacer à pied, en portant ma valise. Dans deux heures, la nuit va tomber.

(1) *Jeu de mots. Trail: trace, piste.*

L'homme eut une grimace de lassitude.

— Vous voulez un bon conseil, miss ?

— Je vous en serais reconnaissante. Dites-moi à qui je dois m'adresser.

— Allez à l'auberge et demandez une chambre. Et demain matin, vous reprendrez le train.

— Mais, pas du tout !

J'avais élevé le ton.

— Il faut que j'aille dans les Trails, près de Brandon-House. Je ne veux pas passer la nuit à Tornhill.

Son visage osseux se creusa de rides et il prit une expression de profond dégoût.

— Alors, débrouillez-vous, miss, lança-t-il.

Il me tourna soudain le dos, ouvrit une porte et disparut.

Je frappai rageusement le sol du pied. Elle existait donc toujours, cette aversion des gens de la plaine pour les montagnards. Quand j'étais fillette, cela m'amusait. C'était comme s'il y avait eu des castes dans la région, et comme si les malheureux habitants des Trails avaient été des intouchables. Certes, la population de la haute vallée avait des mœurs plutôt sauvages, mais les paysans de Tornhill ne nous paraissaient guère plus évolués.

Cependant, bien des années s'étaient écoulées

depuis le temps de mon enfance où, chaque été, ma mère m'amenait à tante Sarah pour que je passe mes vacances « au grand air », plus exactement pour que, pendant deux mois, je ne sois plus à la charge de ma famille. Ici, comme ailleurs, l'instruction publique et la civilisation technique devaient avoir progressé. Et les habitants des Trails devaient s'être motorisés : ils ne se claquemuraient plus dans leur coin perdu.

Mais, si je devais en croire l'attitude de ce lampiste de Tornhill, le vieil antagonisme subsistait. J'estimai que c'était scandaleux et je m'indignai d'être victime d'un tel état de choses.

Je repris ma valise, et de mon pas le plus rapide, je me dirigeai vers le portail de la sortie. Je le franchis et je me trouvai sur la place de la gare qui me parut immense parce qu'elle se feutrait de brouillard. Aucune voiture en stationnement, aucun passant. Seules, quelques lumières clignotantes au loin indiquaient, dans cette direction, un lieu habité.

Il y avait là-bas, autrefois, une auberge devant laquelle un cheval attelé à une charrette nous attendait. Le conducteur, un voisin de la tante Sarah, buvait de la bière à l'intérieur et il était d'usage que nous entrions afin que

ce fût ma mère qui réglât la consommation, mais je ne prenais rien et je restais sur le seuil, jetant un regard curieux et apeuré dans la pièce aux boiseries noires où des hommes hirsutes et dépenaillés conversaient en un dialecte rocailleux.

Je marchai vers les lumières, déhanchée par le poids de ma valise, mes talons glissant parfois en biais sur les pavés disjoints. Soudain, je m'arrêtai, saisie, parce qu'il me semblait que quelqu'un venait vers moi. Il y avait des crissements de brodequins ferrés et une silhouette indécise se forma au sein du brouillard. En s'approchant, elle prit de la consistance, elle s'assombrit, puis se noircit.

C'était un homme trapu, à la démarche lourde, et il se mit à ricaner quand il m'aperçut. Il fit encore quelques enjambées et il s'immobilisa à ma hauteur et il gloussa, sur un ton de raillerie insultante :

— *Damned!* Mais c'est une fille ? Une fille perdue !

Une épaisse moustache cachait à demi sa bouche édentée ; son feutre noir, aplati, oscillait sur son crâne, et il se dandinait comme un ours.

Il portait une veste de cuir râpé, au col en

peau de mouton. Il dégageait une odeur d'ail, de genièvre et de mauvais tabac.

J'avais eu un sursaut de répugnance. Je posai ma valise et je fis un pas en arrière.

— Hé! la belle, grommela-t-il, ne te donne pas peur. Dans la purée de pois, on n'est ni vu ni connu, pas vrai. Laisse-moi donc me rendre compte si tu es vraiment une fille...

Il avança de larges pattes et je reculai d'un bond en criant :

— Laissez-moi en paix!

— Ne glapis pas ainsi, mon chou.

— Passez votre chemin! Ne m'approchez pas, ou j'appelle.

— Oh! tu pourrais t'égosiller. Par ici, on ne s'occupe guère des affaires des autres.

La poigne du sale bonhomme s'abattit sur ma valise.

— C'est toi qui va me suivre, petite sauvage. Tu viendras chercher ton bagage chez moi.

— Lâchez cela!

— Alors, viens dans mes bras.

J'étais si furieuse que ma peur se dissipait.

— Je viens, dis-je.

Je fonçai vers lui, je fis une feinte de corps de rugbyman tout en levant le bras et le tranchant de ma main droite s'abattit sèchement sur sa nuque. Il poussa un petit cri rauque et,

lâchant la valise, il tomba à genoux. Puis il s'affala sur le flanc.

Je repris mon bien et je courus vers les lumières. C'étaient malheureusement celles de l'auberge et, quand j'en poussai la porte, je vis qu'elle n'avait pas changé depuis quinze ans. Les mêmes boiseries, patinées par la poussière et la fumée, les mêmes tables grossières, flanquées de bancs sans dossier, le même comptoir de zinc, et le même genre de clientèle bruyante et misérable. Mais tous se turent à mon entrée, et ils m'examinèrent effrontément. J'avais le sang aux joues et mes yeux devaient être brillants.

Je fis claquer la porte derrière moi, je traversai la salle et je jetai ma valise au pied du comptoir. L'aubergiste, un gros homme chauve, en corps de chemise, le tablier tendu par son embonpoint, me considéra avec stupeur.

— Donnez-moi un Cutty Sark, ordonnai-je.

— Avec... avec du soda ? bredouilla-t-il.

— Non. Sec.

Il y avait eu des rires grinçants derrière moi. Je me retournai et je toisai ces goujats.

— Je viens de mettre K.O. un de vos congénères qui sortait certainement de cette boîte,

articulai-je avec énergie. Si vous voulez allez le ramasser, il est au milieu de la place.

Sur ce, je bus d'un trait mon whisky. J'en avais besoin. Je ne quittais pas des yeux les ivrognes; deux d'entre eux, assis près de la porte se levèrent en baragouinant quelques mots de dialecte que je compris.

— Non, leur lançai-je, je ne raconte pas de blague et votre Teddy est à terre pour le compte. Ne le ramenez pas ici pour la deuxième manche. Allez donc le fourrer dans sa bauge.

Ils me roulèrent des yeux stupéfaits et ils sortirent. Le patron toussa, puis insinua :

— Je vois ce que c'est. Le vieux Ted vous a manqué de respect. L'alcool le rend amoureux.

— Il est calmé, déclarai-je.

Je posai mon verre sur le zinc, et j'ajoutai :

— Procurez-moi immédiatement un taxi, je vous prie.

— Vous êtes sûrement une sacrée sportive, miss. Parce que Ted n'était pas complètement soûl et c'est un bagarreur de première.

— Et un type très courageux, ironisai-je. Il s'attaque à une femme seule. Mais trêve de commentaires. Je veux un taxi.

Du fond de la salle, une voix s'éleva :

— C'est pour aller où ?

J'examinai l'homme qui avait parlé, un gail-
lard mal rasé et d'aspect négligé, mais qui
paraissait cependant un peu moins sale que
les autres.

— Vous êtes taximan ? demandai-je.

— Je fais des courses.

— Eh bien, je vous engage. Venez prendre
un verre et en route.

— C'est Samy, fit l'aubergiste. C'est un bon
chauffeur, allez.

Le nommé Samy dérangerait plusieurs consom-
mateurs, en leur flanquant des bourrades et
il me rejoignit au comptoir.

— Vous prenez du même ? fis-je en dési-
gnant mon verre.

Il inclina la tête.

— Remettez-moi ça, patron, et prenez aussi
votre verre.

Samy frottait son menton hérissé de barbe
grise.

— C'est pour aller où ? s'enquit-il à nou-
veau.

— Je vous montrerai le chemin. Et vous
aurez un bon pourboire.

— C'est donc loin ?

— Une vingtaine de miles.

— Ouais ! mais...

Il éleva lentement sa main vers le plafond.

— Vingt miles en montant ? ou à plat ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Je payerai, et c'est votre job.

Je le regardai bien dans les yeux.

— Inutile de tourner autour du pot, ajoutai-je. Vous allez me conduire dans les Trails. Près de Brandon-House.

Il ouvrit la bouche, puis la referma et grimâça comme s'il venait d'avaler un crapaud.

— Alors, ne comptez pas sur moi, la petite dame. Car...

Je l'interrompis :

— Je sais, mon vieux. Vous ne voulez pas aller dans ce pays de malheur, par le temps qu'il fait, avec ce brouillard, et dans des chemins détrempés. Mais je vous répète que je vous paierai généreusement, et vous n'avez pas l'air de vouloir vous retirer des affaires.

Puis je glissai sournoisement :

— Vous n'avez pas l'air non plus d'être un froussard, ou alors c'est que l'on ne doit pas vous juger sur la mine.

Il renifla et parut ébranlé, mais il fit cependant un geste de défense.

— Vous ne savez pas ce que c'est que les Trails, protesta-t-il. Un pays maudit de Dieu, tout en fondrières, en cloaques et en éboulis,

peuplés de sauvages qui vous écorcheraient vive pour se distraire.

— C'est donc tellement mieux ici ? observai-je.

Le patron eut un rire qui s'acheva en quinte de toux.

— Elle a du cran, fit-il.

— Mais, s'obstina le taximan, elle ne sait fichtre pas ce que c'est que cette saleté de Trails !

Je haussai les épaules et je bus une gorgée de Cutty Sark. Puis, je repris paisiblement :

— Je le sais mieux que vous, mon cher. Je suis née là-haut.

Ma déclaration fit sensation. Samy, le patron et les ivrognes s'ébrouèrent en s'exclamant :

— Ben, ça alors ! Ben, ça alors !

— Il y a quinze ans que je n'ai pas mis les pieds dans le pays. Je suis la nièce de Sarah Lew qui est morte il y a plus d'un an et je viens m'installer dans sa propriété dont j'ai hérité.

— Dites-moi que je rêve, grogna Samy. Une fille comme ça qui veut aller vivre là-haut.

— Ben, dit l'aubergiste, il y a bien la belle Emily...

— Elle, ce n'est pas pareil. Elle s'est tapé le vieux Brandon pour décrocher le gros lot.

Je les interrompis, impatientée.

— Je désire arriver avant la nuit. Alors, partons vite.

— C'est que, si je vous emmène, je vous jure que je veux être de retour ici avant la nuit, moi aussi. Je n'ai jamais roulé en phares sur la route des Trails. Je serai sûr d'être canardé.

— Je ne peux pourtant pas redescendre avec vous pour vous protéger, remarquai-je. Mais, pendant le voyage aller, vous serez sous ma sauvegarde.

Samy parut enfin se vexer.

— Ça va bien. Allons-y ! Et dites une prière pour qu'on ne tombe pas en panne à mi-chemin. Sinon, vous risquez de comprendre votre douleur.

CHAPITRE II

Au premier virage, la vieille Chevrolet fit un dérapage qui m'aurait propulsée vers le conducteur si je ne m'étais cramponnée à la poignée de la portière.

Samy jura sourdement en redressant.

— C'est de la terre glaise et de la pierre pourrie, jeta-t-il. « Ils » ont fabriqué leur route avec les matériaux du coin. Quand « ils » la réparent — ou du moins « ils » s'imaginent qu'ils le font — « ils » piochent dans leurs prés ou leurs champs scrofuleux et « ils » jettent ces déblais au milieu de la chaussée. Et quand il pleut, vous voyez ce que ça donne, miss. On dirait que cette foutue piste a été savonnée et à chaque virage on manque d'aller dans le décor.

Il souffla avec fureur.

— Et si vous allez dans le décor, vous courez de grands risques d'y rester s'il n'y a que des indigènes des Trails qui croisent dans les parages. Parce que, je vous le jure, ils ne vous voient pas, même si vous hurlez comme un loup pris au piège. Les moins mauvais des gens de là-haut passent tout tranquillement, sans se détourner, sans vous faire l'aumône d'un regard.

— Les moins mauvais, dis-je. Et les autres ?

— Les autres ? Il y a ceux qui s'arrêtent et qui se crèvent de rire. Ils sont enchantés de vous voir dans la panade et ils vous insultent. Ils crient dans leur infâme patois que vous êtes de sales étrangers et que vous pouvez toujours crever la gueule ouverte.

Un cahot violent interrompit Samy. Il jura encore, puis reprit :

— Enfin, il y a la catégorie la plus chouette : celle des truands qui s'approchent et qui ouvrent la malle pour vous dévaliser. Comme ça ! Sous vos yeux, en vous bravant, et quand ils se trouvent une demi-douzaine, il n'y a plus qu'à leur laisser emporter les bagages, le cric, la roue de secours...

Je fis claquer ma langue en signe de doute.

— Vous êtes sûr que vous n'exagérez pas ?

— Pas du tout, miss ! Ça m'est arrivé, voici trois ans et je véhiculais le pasteur, enfin le candidat pasteur qui voulait essayer de succéder au révérend Sadington de Tornhill et qui avait formé le projet téméraire d'évangéliser les Trails. Il a eu vite fait de comprendre puisque nous avons été dévalisé en route.

— Vous avez porté plainte ?

— Le pasteur n'a pas voulu et il a exigé que nous poursuivions notre chemin, quand un camion de Tornhill nous a tirés de la mélasse.

— Et comment cela s'est terminé ? Ils ne l'ont tout de même pas mangé ?

— Ils en seraient capables, assura Samy. Il y aurait des anthropophages parmi eux que ça ne m'étonnerait pas.

— Mais, le pasteur ?

— Il a, paraît-il, récupéré ses valises. Mais, une semaine plus tard il est redescendu à Tornhill, en stop, avec un marchand de bois qui ramenait des troncs de sapins. Le révérend était sec comme un coucou, rapport à ce qu'il n'avait pas pu se ravitailler. Et c'était un homme complètement découragé. Il a dit que les plus affreux des païens du centre de l'Afrique étaient des anges à côté de la vermine des Trails et que Sodome et Gomorrhe, en comparaison, étaient des séjours de bienheureux.

— C'était peut-être un homme pusillanime.

— Jamais de la vie. Au contraire, il était drôlement gonflé. Mais les païens des Trails n'avaient pas besoin de pasteur. Ils ont des sorciers qui célèbrent des messes noires.

— Allons donc !

— Parfaitement, miss. Y a un forestier de Tornhill qui a payé cher pour voir ça une fois et un des adeptes l'a caché dans la grange où avait lieu une de ces abjectes cérémonies. Y avait une fille toute nue étendue sur leur autel, et tout, et tout... Je ne vais tout de même pas vous donner des détails. Mais je vous jure que ça offensait la morale et la religion. Alors, vous imaginez si des gens qui ont des mœurs pareilles vont respecter le bien d'autrui.

— Mais, objectai-je, la police...

Samy ne me laissa pas continuer.

— Le shérif n'est pas fou, protesta-t-il. Il sait très bien que toutes ces crapules se soutiennent entre elles et qu'il ne pourrait jamais établir une quelconque culpabilité concernant un habitant des Trails. Il y aurait vingt témoignages à décharge, de fieffés menteurs qui certifieraient avoir vu le voleur, à la même heure, à l'autre bout du pays.

— Et, quand ils ont des querelles entre eux ?

— Ils règlent ça en famille. En famille ! Si j'ose m'exprimer ainsi.

Il profita d'une portion de ligne droite pour se tourner vers moi.

— Je suis surpris que vous me posiez ces questions, miss. Si vous êtes native de ce patelin, vous devez en connaître les mœurs déplorables.

— D'accord, répondis-je, autant vous mettre au courant. C'est ma mère qui est née dans ces montagnes et elle les a quittées très tôt. Moi, je n'ai vécu là-haut que durant deux mois de l'été, pendant ma jeunesse, et je ne fréquentai guère que quelques enfants du hameau. Je ne m'éloignais pas de la propriété de ma tante qui me surveillait comme si j'avais été l'une de ses chèvres parquées près d'une pépinière. Elle me tenait attachée très court. Et puis, j'étais naïve. Je n'ai pu me rendre compte si les mœurs des gens étaient aussi dissolues que vous le prétendez.

— Mais, les gosses ?

— Oh ! vous savez, les gosses de la meilleure société peuvent être capables de tout. Ceux que j'ai connus plus tard, en d'autres pays, n'étaient ni meilleurs, ni pires.

— Ouais ! Evidemment. Et vous n'êtes plus venue par ici depuis combien de temps ?

— Depuis une quinzaine d'années. La dernière fois, j'avais quatorze ans.

— On ne vous donnerait pas la trentaine, remarqua Samy en hochant la tête d'un air pénétré. Sauf quand vous vous fâchez.

— Je vous remercie de votre appréciation.

Samy rattrapa un virage d'un coup de volant énergique.

— Dites donc, miss, lors de vos dernières vacances, vous étiez déjà une jeune fille. Alors, les petits mâles des Trails, vous ne les trouviez pas dangereux ?

— Je me défendais, rétorquais-je. Et par la suite, je n'ai pas cessé de me défendre, même et surtout dans des hauts lieux de la civilisation.

— Evidemment, répéta le chauffeur.

Il eut un coup de menton entêté :

— N'empêche que la vie que mènent ces sauvages de la montagne est une véritable abomination. On dit qu'on ne sait pas de qui sont les enfants.

— On peut le dire ailleurs, parfois.

— Eux, par-dessus le marché, ils se marient entre parents, puisque des étrangers ne s'installent jamais là-haut. Alors la descendance est affligée d'un tas de tares. Il n'y a bientôt plus que des dégénérés. Et, d'ailleurs, la plu-

part d'entre eux ont les mêmes ancêtres : les Brandon, qui ont été leurs espèces de seigneurs pendant plusieurs siècles et qui exerçaient le droit de cuissage sur toutes les jeunes créatures de leur fief. Vous ne vous souvenez pas des Brandon ?

Oh ! mais si, je me souvenais. Lorsque tante Sarah apercevait l'un des Brandon, le père ou l'un des fils, lancé dans la lande au galop de son cheval, elle m'appelait et m'obligeait à rentrer à la maison et il m'était interdit de coller mon museau à la fenêtre. Ma tante m'affirmait que c'étaient des bandits, qui voulaient l'exproprier parce qu'elle leur devait de l'argent. Et tous les paysans du hameau devaient de l'argent aux Brandon qui possédaient la moitié des terres, des forêts et des étangs.

« Si tu en rencontres un, dans la campagne, me recommandait tante Sarah, cache-toi. Ce sont des vautours. »

Je me cachais. Les autres gosses aussi.

— Le vieux père Brandon est toujours vivant ?

— Non. Il a rendu va vilaine âme au diable.

— Et ses deux fils ?

— Morts avant lui.

— Alors, qui possède le domaine ?

— La veuve du vieil Horace.

Samy venait d'amorcer un virage en épingle à cheveux, sur une nappe d'argile luisante. Il rétrograda trop tard et la voiture glissa vers le bas-côté. Il grogna des jurons et accéléra. Le moteur s'emballa et les roues arrière se mirent à patiner.

— Malheur de nous ! Nous voilà embourbés !

— Ne soyez pas si brutal, conseillai-je. Cessez de jouer à l'avion. Stoppez, puis lâchez tout doucement votre embrayage.

— C'est bien ce que je vais faire ! cria-t-il. Gardez vos conseils. Ce n'est pas parce que vous avez roulé dans des avenues ou sur des autoroutes au volant d'une Volkswagen...

Je me mis à rire.

— J'ai aussi piloté des Dodge.

— Où ?

— Au Viêt-nam.

Il se calma, leva son pied de l'accélérateur et me jeta un regard un peu plus respectueux.

— Qu'est-ce que vous faisiez au Viêt-nam ?

Je pris mon air candide.

— Je chassais les papillons.

— Les... les papillons !

— Ne vous vexez pas, dis-je avec bonne humeur. Ce n'est pas le moment de vous raconter ma vie. Cédez-moi votre place et allez donner un coup d'épaule à votre voiture.

Sidéré, il m'obéit et pendant qu'il mettait pied à terre, je jetai un regard au-dehors sur la triste étendue pierreuse où des nappes de brouillard roulaient au gré des bourrasques. Des arbres squelettiques et tordus perdaient leurs dernières feuilles. Une herbe souffreteuse poussait entre les cailloux des champs pentus où ne se discernait aucune trace de culture.

— Je vais démarrer doucement, annonçai-je. Poussez ferme, puis vous monterez en marche. Vous êtes prêt ?

Il fit un grognement d'assentiment et je m'appliquai à la délicate manœuvre, que je réussis à merveille. Puis je roulai au pas et j'ouvris la portière. Je m'écartai en maintenant mon pied sur l'accélérateur, quand mon chauffeur reprit place au volant. Il était rouge et il haletait.

Il conduisit quelques minutes en silence, puis il dit à mi-voix :

— Est-ce que je peux vous demander votre nom, miss ?

— Je me nomme Rosemond Lew.

— Je vous remercie. Moi, je suis Samy Fuster. Si vous avez besoin de moi, dans les jours qui suivent, vous pouvez téléphoner à l'auberge ; on me fera la commission.

— A la bonne heure, Samy. Je suis très heu-

reuse de pouvoir compter sur vous à l'occasion.

— Je... Je ne savais pas que ça existait une fille dans votre genre. Je croyais que c'était du bluff, ces histoires de femmes d'action qui savent se tirer de tous les pétrins.

— Pas tous, rectifiai-je. Je ne suis tombée que dans quelques-uns. Et j'ai eu souvent beaucoup de mal à m'en dépêtrer.

Il ralentit pour franchir une coulée de pier-
rilles et les cahots nous secouèrent durement.

— Est-ce que je peux vous poser une question, miss Lew ?

— Allez-y.

— Vous avez hérité de la propriété de Mrs Sarah Lew ?

— Oui.

— Est-ce que... Est-ce que vous allez vous établir à Brandon Trails ?

J'éclatai de rire.

— Je ne suis pas folle, mon vieux Samy.
Mon chauffeur poussa un soupir de soulagement qui embua le pare-brise.

— Certes non, vous ne paraissez pas folle. Mais vous devez être tellement têtue.

— Pas toujours. Je n'ai aucune raison de demeurer dans ces montagnes plus de temps

qu'il ne sera nécessaire. Je vais vendre la propriété de ma tante, puis je m'en irai.

Samy se tourna vers moi et fit une grimace.

— Comme je regrette de vous décevoir, miss.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous ne trouverez pas d'acquéreur.

— Je ne serai pas très exigeante.

— Mais on ne peut pas tirer du sang d'une rave. Les tordus des Trails sont tous abominablement fauchés. Ils sèment des cailloux pour récolter des pierres. Qu'est-ce que vous voulez que ça leur rapporte ?

— Il y a les forêts.

— Elles ne produisent que du bois de chauffage. Les arbres poussent mal et tout de travers, tant le sol est mauvais et le vent violent. Et le bois de chauffage, dans la plaine, personne n'en veut bientôt plus. Tout le monde se chauffe au charbon ou au mazout.

Je me rembrunis nettement.

— Vous ne m'ouvrez pas de très agréables perspectives.

— J'en suis désolé. Et j'ajoute que si vous cédez votre propriété à la seule personne solvable du coin : la veuve d'Horace Brandon, elle ne vous en donnera qu'une bouchée de

pain. Elle a la réputation d'être aussi vorace que son défunt époux.

J'eus un soupir de lassitude.

— Je me contenterai donc d'une bouchée de pain, murmurai-je. Mais, auparavant, j'essayerai d'obtenir un peu de bacon avec.

— C'est ce que je vous souhaite.

Il se pencha soudain en avant et s'exclama d'une voix angoissée :

— La route est barrée !

J'approchai, moi aussi, mon front du pare-brise. Dans une trouée du brouillard, on découvrait une notable portion de l'invraisemblable chaussée. Pas de doute : il y avait, là-bas, un sapin en travers.

— Il y a eu de l'orage ? interrogeai-je.

— Mais non. De la pluie seulement.

Samy s'affola :

— Miss, si vous voulez m'en croire, nous allons faire demi-tour pendant qu'il est temps. Je vous parie que ces salopards des Trails ont entendu le moteur de la bagnole, dans le lacet, et ils nous ont préparé une réception. Tenez regardez cet escogriffe, en haut du talus. Il tient quelque chose.

— Il tient une hache, dis-je. C'est un bûcheron. Il suffira d'écarter son arbre qui est tombé malencontreusement sur la route, et

nous pourrons continuer notre voyage. Ne ralentissez pas.

— Vous avez tort, miss.

— Ne soyez pas si nerveux. Nous avons accompli plus de la moitié du trajet.

— Vous allez voir ce qui va nous arriver !

— Rien du tout. Nous perdrons cinq minutes. La belle affaire !

— Oui, ronchonna le chauffeur. Et nous risquons de gagner toute l'éternité.

Il freina à un jet de pierre de l'arbre abattu. L'individu porteur de hache, s'ébranla et descendit du talus. C'était un vieillard vêtu de haillons, à la face stupide, tordue par un rictus, une pipe vissée au coin de la bouche.

Samy sortit de la voiture et se tint à la hauteur du capot.

— Alors, cria-t-il, vas-tu débarrasser le passage ?

L'autre se borna à branler du chef, la lippe pendante. Ce fut alors qu'au-delà du sapin couché, derrière des buissons, je vis se dresser quatre gaillards barbus. Je mis, à mon tour, pied à terre, une main dans la poche de mon manteau.

Samy les avait vus, lui aussi.

— Qu'est-ce que j'avais prédit, miss Lew ? bredouilla-t-il.

— Taisez-vous, soufflai-je.

Puis, j'élevai la voix :

— Auriez-vous l'obligeance de dégager la route ?

Les quatre hommes enjambèrent le sapin, sans se presser, roulant des épaules et ils arborèrent des grimaces moqueuses.

— Nous voulons passer, insistai-je.

Ils continuèrent à avancer vers nous et leur joie mauvaise s'accentuait. L'un d'eux, le regard luisant de convoitise, prononça une phrase en dialecte et je compris qu'il était question de me manifester des hommages vigoureux et collectifs.

Alors, ma main jaillit de ma poche, serrée sur mon automatique.

— Halte ! criai-je.

CHAPITRE III

Incrédules, ils firent encore un pas.
Moi aussi.

Et je réitérai mon ordre :
— Halte !

Ils s'immobilisèrent et j'attirai leur attention sur le vieux bûcheron qui n'avait pas bougé et qui se présentait de trois quarts.

— Regardez la pipe du grand-père.

Estomaqués, ils tournèrent leurs yeux de ce côté. Je tirai et le fourneau de la pipe éclata. Le vieillard poussa un ululement de terreur.

Je marchai vers les gaillards qui ne paraissaient plus du tout s'amuser.

— Allez enlever votre arbre. Les meilleures

plaisanteries sont les plus courtes. C'est vous qui êtes en danger. Pas nous. Compris ?

Ils n'en revenaient pas. Aucun d'eux n'esquissa un geste de menace et ils firent demi-tour.

Je les suivis et Samy, derrière moi, débita une litanie de jurons d'admiration. En passant devant le vieux, je lui lançai une pièce d'un dollar.

— Tenez, l'ancêtre ! Pour acheter une autre pipe...

Je surveillai la manœuvre et le sapin fut promptement poussé vers le talus. Je leur adressai alors la parole :

— Je suis la nièce de Sarah Lew. Je suis aussi dure que vous et je tire sûrement mieux. Vous allez me laissez en paix ou alors chacun de vous aura sa ration de plomb brûlant au milieu du crâne. Et, quand le chauffeur redescendra vers Tornhill, oubliez-le, sinon je vous retrouverai. Et maintenant, disparaissez !

Ils s'entre-regardèrent à peine et ils gagnèrent en hâte la ligne des buissons, suivis par le bonhomme à la hache, qui clopinait. Ils traversèrent les arbustes et s'éloignèrent en se retournant peureusement.

— Ce sont des minables, dis-je à Samy en revenant vers lui.

Il eut un reniflement de déférence.

— Vous êtes une championne, miss Lew.

— Oh ! mais non, répondis-je. Ce n'est là qu'un incident assez trivial et il était aisé d'avoir le beau rôle. Je parie que ces bouseux n'étaient même pas armés.

— Détrompez-vous. Ils avaient sûrement planqué leurs fusils de chasse quelque part.

— C'est plus difficile à manipuler qu'un Browning. Vous-même, pourquoi n'êtes-vous pas armé ?

— J'ai un gros Colt dans ma boîte à gants, avoua piteusement Samy.

— Mais vous ne vous en serviriez qu'après l'extrême-onction...

Il baissa la tête.

— Je ne suis pas belliqueux.

— C'est pourquoi ils n'hésitent pas à vous intimider. Il faut leur en imposer.

Il se frotta le menton.

— Vous devez avoir raison. Mais je ne parviens pas à vous suivre.

Nous reprîmes place dans la Chevrolet. Nous continuâmes notre lente ascension, de fondrières en éboulis. Le brouillard se faisait moins épais, mais le paysage était de plus en

plus rébarbatif avec ses arbres torturés grim-pant à l'assaut de rochers ruiniformes. La nature tout entière donnait l'impression d'une hostilité immanente, comme si les blocs gigantesques, au haut des pentes, allaient s'ébranler d'eux-mêmes et rouler sur nous.

— Faut avoir tué père et mère pour vivre là-haut, gémit Samy.

Il avala sa salive et ajouta :

— D'ailleurs, c'est sûrement vrai. La plupart de ces forcenés ont trucidé leurs parents pour en hériter plus vite et leurs lardons sont à l'affût pour les cabasser dès que possible.

Je me laissai aller à une franche hilarité.

— S'ils agissaient ainsi, mon cher, ça se saurait quand même.

Le chauffeur flanqua une grande claque sur son volant.

— Mais non, miss ! Ça ne se sait pas ! Ils sont en circuit fermé. Vous savez bien que Tornhill, c'est le bout du monde, et les Trails, c'est au-delà... Nous ne sommes que quelques pauvres types de Tornhill à avoir d'épisodiques relations avec la tribu des Trails et nous cachons cela aux étrangers comme une maladie honteuse.

Il répéta, pénétré :

— Comme une maladie honteuse, c'est exactement ça.

— Personne ne s'est jamais confié à des journalistes ? Il y a des hebdomadaires qui feraient leurs choux gras d'un reportage aussi pittoresque.

— Pfff ! des journalistes ! Ils sont bien trop occupés avec les stars, les champions sportifs et les gros financiers. Il faudrait des explorateurs, protégés par un détachement blindé de l'armée, s'ils voulaient affronter les Trails.

— Il y en a qui sillonnent l'Amazonie, et ils n'ont pas de tanks à leur disposition, objectai-je.

— Mais, s'indigna Samy, les sauvages de l'Amazonie, ce sont des gens francs, à la férocité naturelle à l'état pur. Tandis que ceux des Trails ont été, par surcroît, pervertis par les rudiments de civilisation qui ont pénétré dans leurs tanières. Imaginez des fauves vicieux, à la fois cruels et hypocrites.

— J'essaye de ne pas avoir trop d'imagination, tranchai-je. Restons-en là. Nous allons bientôt parvenir à destination et de toute façon je vais résider quelques jours dans la maison de ma tante.

— Je vous plains de tout mon cœur et je suis très inquiet pour vous, bien que je rende hommage à vos grandes qualités.

— Vous êtes bien bon. Je crois que je m'en tirerai.

— Je vous le souhaite.

— Et si ça ne va vraiment pas, je vous lancerai un S.O.S.

— N'hésitez pas. J'ai quelques amis et je leur parlerai de vous. Ce n'est pas que cela m'enchanté de me lancer en expédition en enfer, mais vous n'êtes pas une fille comme les autres et je n'oserais plus me regarder dans une glace si je n'accourais pas à votre appel.

Je posai ma main sur la grosse patte de Samy et je la serrai en lui dédiant mon sourire le plus reconnaissant. Il se racla la gorge pour vaincre son émotion.

Je repris :

— Mais, dites-moi, Samy, si j'ai bien compris, lorsqu'il fait beau et que les routes sont sèches il vous arrive de vous rendre à Brandon Trails pour le compte de quelques clients ?

— Oui fit-il, évasif.

J'insistai :

— Le pasteur dont vous parliez ne vous a

pas donné la seule occasion de votre vie de visiter cette pittoresque région ?

— Non, admit-il. Le vieux Brandon invitait parfois des gens qui débarquaient à la gare de Tornhill, et si on ne les attendait pas ils cherchaient un taxi, comme de bien entendu. Mais, depuis qu'Horace a clamsé, il n'y a plus eu de réception. C'est à peine si sa veuve a une demi-douzaine d'invités par an. Et elle n'a, elle-même, recours à mes services que si sa Ford tombe en panne. Ce qui ne s'est pas produit depuis au moins trois mois.

Nous en étions arrivés à la fin du lacet de la montée, et la brume se dissipait sous le vent qui balayait le plateau. La route devenait peu à peu horizontale et moins cahoteuse. Je reconnus, à travers des lambeaux de brouillard, le morne paysage, les haies rachitiques, les bosquets de sapins aux rameaux à demi desséchés, les fermes couvertes de chaume mangé par la mousse et les lichens.

De-ci, de-là, des étendues d'eau luisaient d'un éclat glauque. On comptait, sur le plateau, une centaine d'étangs grands ou petits. Même quand le ciel était clair, ils avaient une triste apparence avec leurs rivages marécageux et leurs reflets de brouets huileux.

— Voilà le premier hameau, annonça Samy.

C'est encore loin, chez vous ? Je ne me souviens plus du lieu où créchait la vieille Sarah.

— Continuez. C'est à un demi-mile de Brandon-House.

— Ah ! oui, je vois, la baraque est dans un petit vallon, au bord d'un des torrents.

— Exact.

Nous passâmes devant une bâtisse en ruine, sous l'auvent de laquelle se tenaient quelques hommes qui nous lancèrent des regards haineux, et l'un d'eux tendit le bras vers nous, son muflle tordu d'une grimace de raillerie.

Samy accéléra.

— C'est le comité d'accueil, grinça-t-il. Ces mecs-là sont sûrement chargés par le Syndicat d'Initiative de présenter des souhaits de bienvenue aux visiteurs.

Puis il ralentit parce qu'un troupeau de chèvres occupait, à l'horizon, la plus grande partie de la chaussée.

— Regardez-moi ça ! La route est à eux, ma parole ! C'est là que les bestiaux se nourrissent, parce que les cailloux sont plus tendres.

— Faites attention de ne pas écraser une chèvre, recommandai-je.

Il freina.

— Dieu m'en garde. Nous serions lynchés.

Devant nous, une fille en robe noire, les épaules couvertes d'un châle effiloché, brandissait un bâton et courait en criant, derrière ses bêtes qui cabriolèrent vers les bas-côtés.

La bergère s'immobilisa à notre passage, le bâton levé et son visage pâle, aux pommettes saillantes, avait une expression de froide colère.

— C'est l'hôtesse, commenta Samy. Vous avez vu ses yeux langoureux et son sourire enjôleur ?

— C'est une pauvre fille, dis-je. Elle n'est pas assez vêtue et elle paraît mal nourrie.

— On a peut-être fini de bouffer tous ses petits frères.

— Taisez-vous donc.

Il fit un « pouah » de dégoût et reprit :

— Ces créatures des Trails ont toutes l'air d'être possédées du démon. Les jeunes, ça leur donne des allures de panthère affamée, et les vieilles ce sont sûrement de détestables sorcières. Des sacrés remèdes contre l'amour, je vous jure. On comprend qu'il n'y ait que leurs mâles à avoir envie d'elles.

— Soyez donc convenable.

Il donna un coup de tête en avant.

— Moi, il faudrait me payer cher. Et même si la belle Emily m'emmenait dans sa chambre, je crois que je sauterais par la fenêtre.

— Emily, c'est la veuve d'Horace Brandon ?

— Ouais.

— Elle est belle ?

— On l'appelle la belle Emily parce que c'est la femme la moins moche des Trails, je suppose. Certes, elle a des traits réguliers et elle est pourvue des quelques rondeurs bien placées qui pourraient exciter la concupiscence masculine. Mais, pour lui proposer la botte, il faudrait que ce soit par une journée torride, sous les Tropiques. Parce qu'elle a été taillée dans un iceberg, la même. C'est du surgelé qui sort du congélateur et quand je la trimbale dans ma tire, j'ai toujours les foies de choper une fluxion de poitrine.

Je me mis à rire.

— Croyez-vous qu'elle ne se dégèle jamais ?

— Ça m'étonnerait.

Il ralentit.

— Je crois que nous approchons.

— Oui. Vous allez prendre là-bas le chemin de terre sur la droite et vous franchirez le petit pont en dos d'âne.

Il obéit et j'aperçus le toit de chaume de la maison de Sarah, sur un fond de rochers

et de sapins. J'eus, à ce spectacle, un pincement au cœur. Ma jeunesse sauvage me revenait par bouffées. Je fermai les yeux et il me sembla que je me retrouvais sur le banc de la charrette, assise entre le conducteur et ma vieille parente silencieuse. Je me sentais alors moitié triste et moitié contente à la perspective de tant d'heures de solitude. J'allais m'ennuyer ; j'allais aussi rêver.

J'ouvris les paupières alors que nous arrivions dans la cour caillouteuse, et je retins une exclamation en constatant à quel point la maison était délabrée.

L'enduit des murs était tombé par plaques ; des touffes de chaume pendaient au bord du toit ; les volets clos avaient des lamelles disloquées ; les mauvaises herbes poussaient jusque sur le seuil.

Samy avait stoppé. Il ne pouvait retenir une grimace de répugnance. Je lui lançai un regard gêné.

— Je... Je ne croyais pas, bredouillai-je, que tout cela fût en si pitoyable état.

Il hocha la tête.

— En effet, miss. Ce n'est pas une maison de plaisance.

— C'est une ruine. Les années ont passé.

Il haussa les épaules et essaya de prendre un ton enjoué.

— Eh bien, déclara-t-il, vous avez voulu vous rendre compte par vous-même. C'est fait. Vous prenez une photo-souvenir si ça vous chante, et nous allons redescendre gentiment à Tornhill, n'est-ce pas ?

Je me secouai.

— Pas du tout. Je reste. Je vais vous régler votre course et vous souhaiter un bon retour.

— Vous plaisantez, miss. Une jeune fille ne peut pas demeurer toute seule dans cette mesure.

— J'ai eu des abris moins confortables et dans des circonstances beaucoup plus précaires. Ne vous faites pas de souci pour moi.

J'ouvris la portière, pendant qu'il protestait encore, et je sortis la voiture. Puis je poussai un cri.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Je désignai une chose emplumée qui adhérait à la massive porte d'entrée. Samy avait mis pied à terre et il me rejoignit en hâte. Il jura et cracha devant lui.

— C'est un hibou crucifié, miss...

J'eus un frisson d'horreur.

— Une des dégoûtantes superstitions de ce bled infâme. Pour conjurer le mauvais sort,

les indigènes clouent un hibou à leur porte. Ça ne se faisait pas dans votre jeunesse ?

— Pas par ici.

— Et ils le clouent vivant, insista Samy.

Je me détournai. Il s'était approché de la porte.

— Il n'y a pas très longtemps que l'oiseau est là, constata-t-il. Il n'est pas encore très faisandé.

CHAPITRE IV

Je m'efforçais de reprendre mon sang-froid, et Samy, derrière moi, ronchonna :

— Je vais vous décrocher cette charogne. Si je tenais ceux qui l'ont clouée, je la leur ferais avaler, avec les plumes.

Il grogna encore, puis j'entendis son pas s'éloigner. Il revint, tordant entre ses mains une touffe d'herbe qu'il jeta ensuite rageusement.

— Alors, vous remontez en voiture ?

— Non, Samy. Je vous remercie. Donnez-moi ma valise.

— Vous allez vous repentir de ne pas m'avoir écouté. Si vous voulez, je reviens demain matin.

— Attendez que je vous fasse signe.

Il se résigna.

— Comme il vous plaira, miss.

Il sortit ma valise du coffre.

— Mais, au fait, interrogea-t-il, avez-vous la clef de la cambuse ?

— Le notaire me l'avait remise. Elle est dans mon sac.

Le brave homme frotta sa moustache.

— Voulez-vous que j'entre avec vous ?

Je secouai la tête.

— La nuit va bientôt tomber. Tenez, prenez ce billet et remettez-vous au volant.

— C'est trop, miss. C'est beaucoup trop !

Il empocha quand même l'argent : il ne donnait pas l'apparence de la prospérité ni dans ses vêtements, ni par sa Chevrolet à bout de souffle.

— Donc, j'attends que vous m'appeliez ?

— Oui.

— Et si, par extraordinaire, j'accepte une course pour les Trails, je vous rendrai visite.

— Ce serait une excellente idée.

Je lui tendis la main et il la serra énergiquement.

— Heureusement que vous avez de la défense, remarqua-t-il, en se remettant au volant.

Quand la voiture eut disparu, je poussai un

assez long soupir, puis je cherchai dans mon sac la clef que m'avait remise le notaire. Elle était lourde et noire; elle avait été fabriquée par un artisan du temps jadis. Je l'introduisis dans la serrure, en évitant de regarder les clous plantés dans le bois de la porte, auxquels adhéraient encore quelques plumes grises. Le pêne produisit un grincement désagréable. Je tournai la poignée de fer rouillé. Les gonds grincèrent lugubrement et un remugle de cave fit se crisper mes narines. Il allait falloir aérer sérieusement.

Je pénétrai dans le couloir aux dalles disjointes et j'hésitai. La cuisine était à gauche, et à droite se trouvait la chambre que tante Sarah me destinait. Telle était autrefois la disposition des pièces et il n'y avait aucune raison qu'elle eût changé. En effet, en ouvrant la porte de gauche, je sentis l'odeur de suie de la grande cheminée que j'entrevis dans la pénombre. Je me hâtai d'ouvrir la fenêtre et les volets et l'air humide du dehors entra à flots. Je donnai un coup d'œil aux parois avec le vague espoir d'apercevoir un interrupteur électrique. Il m'avait semblé que des poteaux électriques étaient plantés non loin de la maison, mais il s'agissait sans doute d'une ligne qui traversait la propriété, et tante Sarah

n'avait pas jugé bon de s'offrir un branchement.

Je me mis donc à chercher une lampe à pétrole. Il devait en exister une grosse, dans le placard du fond. Je la revoyais, le soir, sur la table, alors que nous avalions une bouillie et que les papillons de nuit venaient grésiller au-dessus du verre. La poussière de leurs ailes produisait de minuscules gerbes d'étincelles et leurs cadavres pantelants tombaient trop près des assiettes, ce qui me coupait parfois l'appétit. Tante Sarah, alors, assurait que l'on mangeait toujours trop. Je trouvai la lampe et une bouteille gluante qui contenait du pétrole. Je garnis le réservoir et je montai la mèche. J'avais des allumettes dans mon sac. Je fus soulagée quand la pauvre lumière jaune dissipa un peu les ombres autour de moi.

Je me rendis ensuite dans la chambre, dont j'ouvris également la fenêtre et les volets. Les couvertures étaient pliées au pied du lit. Je pris des draps dans l'armoire; ils étaient humides, et j'eus un frisson en imaginant leur contact quand je me coucherais. Je préparai quand même mon lit; j'avais voyagé toute la journée et je commençais à sentir la fatigue.

La flamme de la lampe vacillait, quand je

déployai les couvertures. De l'armoire ouverte sortait un parfum d'herbes aromatiques. Je demeurai encore un instant dans la chambre, jetant un coup d'œil sur son mobilier rudimentaire. Rien n'avait changé. Il me semblait être redevenue la fillette d'autrefois, au soir d'une arrivée en vacances. Je me retrouvais dans ce décor rustique et désuet, dans cette pièce au plafond de bois trop bas, aux murs garnis de photos dans leurs cadres, avec une couronne de fleurs d'orangers sous globe, au milieu du marbre surmontant la cheminée. J'ouvrais alors ma valise, j'en sortais mes robes et mon linge et tante Sarah s'affairait à côté dans la cuisine. Puis, en traînant ses savates, elle viendrait m'appeler pour le repas.

Et soudain, je sursautai.

Parce que, du couloir, me parvenait un bruit de savates traînées...

Je portai ma main à ma gorge et je demeurai immobile. Je me laissais trop gagner par l'ambiance sinistre de la vieille maison et par mes souvenirs mélancoliques. Je n'allais pas me mettre à croire aux revenants. Mais je frissonnai. Pas de doute : quelqu'un était entré dans la maison, quelqu'un dont j'entendais la respiration oppressée.

Alors, je lançai d'une voix forte, tout en saisissant mon revolver :

— Qui est là ?

Un petit cri de fille effrayée me répondit. Je fis un pas vers la porte, en répétant :

— Qui est là ?

— Moi...

Une voix de toute jeune fille. Je fis encore un pas et j'aperçus sa silhouette. Elle s'était arrêtée au milieu du couloir. Je remis mon automatique dans ma poche.

— Approche ! ordonnai-je.

Elle s'avança lentement.

— Qu'is-tu ?

Timidement, elle murmura :

— Je suis Bess...

— Entre !

Elle reprit :

— Je suis Bess Jonathan. Une fille des voisins.

Elle pénétra dans la zone éclairée de la pièce et je reconnus la gardeuse de chèvres qui avait levé son bâton au passage de mon taxi. Elle clignait des yeux et son mince visage se crispait encore de crainte.

— Je... J'ai eu peur, souffla-t-elle. J'ai vu de la lumière, alors j'ai voulu savoir si...

— Si c'était un fantôme ?

Elle fit un pas en arrière, et cria :

— Comment le savez-vous ?

Je haussai les épaules :

— Dans les Trails, il y a au moins un revenant dans chaque maison, après chaque décès. Pourquoi ma tante Sarah ferait-elle exception à la règle ? Quand j'étais gosse, nous avions le fantôme du grand-oncle qui affectionnait particulièrement la grange à foin. Et les vauriens du pays avaient l'habitude de venir l'agacer, au grand scandale de Sarah. Pratiquerais-tu ce genre de sport, ma petite Bess ?

Elle eut un sursaut et croisa ses bras sur sa poitrine.

— Non, miss. Mon père avait parlé, il y a des mois, d'une nièce de Mrs Lew qui se présenterait un jour. Tout à l'heure, je ramenais mes bêtes quand vous êtes arrivée en auto. Vous avez pris le chemin de cette ferme. Je suis rentrée chez moi et j'ai averti mon père. Il a voulu que je vienne voir si vous aviez besoin de quelque chose.

Cette offre de bons services ne s'accompagne d'aucun sourire. Bess gardait ses sourcils froncés et quand elle se tut, elle pinça les lèvres.

— Quel âge as-tu ?

— Dix-sept ans.

— Tu n'étais qu'un bébé, lors de mon dernier séjour ici. Tu sais que je me nomme Rosamond Lew ?

Elle inclina la tête. Je repris :

— Vous êtes nombreux en famille, n'est-ce pas ?

— J'ai deux sœurs et quatre frères.

— Et l'aîné de tes frères se prénomme Bill.

Elle se borna encore à un signe affirmatif. Son visage ne s'était pas adouci, et il me sembla même qu'il marquait un mépris plus accentué.

— Qu'est-il devenu, Bill ?

— Il travaille à la maison, et il est bûcheron.

J'eus une ombre de sourire. Bill était-il l'un des gaillards que j'avais mis en déroute ? J'essayai de retrouver ses traits dans ma mémoire. C'était un enfant de mon âge, quand je villégiaturais dans les Trails. Je revis son front têtu, une mâchoire volontaire, et aussi des yeux pleins de feu. Le jeune garnement était le maître de la marmaille du hameau. Chacun devait lui obéir. Sauf moi. Et encore... Plusieurs fois, j'avais dû partiellement céder à certains de ses caprices, car il était fort

vigoureux et il aurait déchiré mes vêtements si je n'avais pas accepté de le laisser dégrafer mon corsage ou lever ma jupe. De grandes filles l'avaient initié à des jeux érotiques qu'il voulait à tout prix m'enseigner. J'acceptais ses caresses maladroites et frénétiques, mais je ne lui donnais rien en échange, malgré ses supplications ou ses menaces. Lors de mes dernières vacances, j'avais quand même consenti à l'embrasser, pendant qu'il se démenait, mais je n'étais pas allée au-delà.

Peut-être, si j'étais revenue encore une fois, aurais-je eu la curiosité de le laisser m'apprendre le reste. Je savais bien que tôt ou tard, j'allais imiter mes compagnes des Trails qui, très jeunes, s'offraient des distractions d'adultes, ce qui leur semblait très naturel. Je ne les suivais que de très loin parce que je ne les fréquentais que deux mois de l'été et aussi parce que tante Sarah me surveillait du mieux qu'elle pouvait, sans doute sur ordre de mes parents. Mais si je ne m'offusquais pas de la liberté des mœurs de cette jeunesse sauvage, parce que ses débordements se plaçaient au moins sous le signe de la franchise, ce qui n'était pas le cas dans la ville où je vivais le reste de l'année. Je retrouvais alors, dans mon immeuble, dans ma rue et à l'école

une hypocrisie du langage et des actes qui me déplaisait davantage.

Je m'approchai de Bess.

— Dis-moi, est-ce ton père qui s'est occupé des funérailles de ma tante ?

— Oui, miss.

— Tu lui exprimeras ma reconnaissance. Je me trouvais alors à des milliers de miles et personne n'a tenté de m'avertir. Sinon, je serais venue ici plus tôt. Il a fallu que le notaire fasse des recherches pour trouver quelqu'un qui hérite. Il est alors parvenu à me joindre.

— C'est le notaire qui a fermé la maison et mon père a défendu qu'on s'en approche.

— Il a bien fait. Les pillards ne manquent pas.

Elle secoua la tête.

— Ils n'ont pas osé.

— A cause de ton père, ou à cause du fantôme ?

Elle baissa la voix.

— Ceux qui se sont approchés ont vu des lueurs à travers les volets et ils ont entendu des bruits.

— Tu te trouvais avec eux ?

— Non.

— Alors, c'est Bill qui les guidait ?

— Non plus. Quand mon père donne des ordres, nous obéissons.

— Bon, dis-je, n'en parlons plus. Je tâcherai de m'accommoder de l'ombre de tante Sarah.

Il y eut une fugitive lueur d'admiration dans les grands yeux de Bess.

— Mais, dis-moi, repris-je, sais-tu quel est l'idiot malfaisant qui a cloué un hibou à ma porte ?

La jeune fille recula.

— Non ! non ! cria-t-elle.

— Tu ne veux pas me dire son nom ?

— Je... j'ignorais...

— Tu mens.

Elle se raidit :

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler.

— A ton aise. Mais tu peux annoncer à celui ou à ceux que cela intéresse que c'est un genre de plaisanterie que je n'admets pas et qu'il serait prudent de ne pas récidiver.

Bess garda le silence et j'insistai :

— Il serait dangereux de s'introduire sur ma propriété sans mon autorisation. Tu peux annoncer cela autour de toi.

Elle jeta :

— Vous ferez vos commissions vous-même.

— Eh bien, fis-je avec une bonne humeur qui la surprit, c'est donc là ce que tu entends quand tu prétends être venue me demander si j'ai besoin de quelque chose ?

Elle se troubla et murmura :

— Il s'agissait de... nourriture, par exemple. Du lait, du beurre, des œufs.

Cette offre de services ne s'accompagna pas du moindre sourire commercial. Je me mis à rire.

— C'est entendu. Demain matin, j'irai effectuer quelques achats chez toi. Pour le repas de ce soir, j'ai tout ce qu'il me faut. Mais je comptais bien aller aux provisions.

— Je vous attendrai.

— Je te remercie.

Elle essaya de prendre un air détaché.

— Votre séjour sera long ?

Je répondis sur un ton d'insouciance :

— Peut-être...

— Hein ?

Elle n'avait pu retenir ce cri d'étonnement et je poursuivis tranquillement :

— Il est même possible que je me fixe définitivement ici. Je ne possède rien d'autre au monde.

Bess écarquillait les yeux.

— Une femme comme vous !

— Je ne suis ni débile ni paresseuse.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Je n'ai pas vécu uniquement dans les villes. Je sais me contenter de peu, et travailler dur, dans les pires circonstances.

— Ah ! oui ?

— Et je ne crains pas la solitude, même dans un milieu hostile. Je crois, au contraire, que les difficultés m'excitent.

Bess paraissait complètement désorientée. C'était ce que je voulais. Ainsi, elle allait faire à sa tribu le rapport que je souhaitais.

Je conclus :

— Alors, bonne nuit, Bess.

Elle battit des paupières et elle souffla :

— Bonne nuit, miss.

Je saisis la lampe, et j'accompagnai la jeune fille jusqu'au seuil de la maison. Elle s'éloigna dans la nuit et je fermai la porte. Je n'étais pas mécontente de moi, mais en revenant dans ma chambre, je dus m'avouer que j'aurais quand même préféré avoir une compagnie. Si cette jeune fille n'avait pas eu un air si buté, si sa voix n'avait pas été aussi vindicative, je l'aurais priée de passer la nuit avec moi. Mais mieux valait, en somme, que je lui aie donné l'impression que je n'avais besoin de personne.

Le vieux Jonathan voulait certainement acheter ma propriété, car elle jouxtait la sienne. Je devais attendre qu'il me fît une offre. Il m'avait envoyé sa fille en reconnaissance. Il supposait alors qu'il pourrait facilement me gruger. Bess était maintenant convaincue que l'affaire ne serait pas si facile. A moi de tenir bon jusqu'à ce qu'elle fût conclue.

J'achevai de préparer mon lit, puis je me rendis dans la cuisine, après avoir pris dans ma valise une boîte de pâté, un petit pain et une boîte de jus de fruits. Je mangeai et je bus, sans m'asseoir, dans un silence qui devenait déjà étouffant.

Quand j'eus achevé mon repas sommaire, je trouvai dans un placard un fond de bouteille de gin et je m'en administrai une bonne rasade. C'était du Gilbey's de bonne qualité et je me sentis mieux.

Je fermai les volets en assurant soigneusement les crochets. Puis je me déshabillai et, frissonnante, je fis ma toilette à l'eau froide de l'évier. Je revêtis un pyjama, j'éteignis la lampe et je me mis au lit.

Comme je m'y attendais, le contact des draps me donna la chair de poule. Je me recroquevillai en me disant que j'allais me réchauf-

fer. Mais, malgré ma fatigue, le sommeil ne vint pas et j'en fus presque à regretter de m'être lancée dans une telle équipée.

Certes, j'avais besoin d'argent, comme tous ceux qui ne disposent que de leur salaire. Je n'avais cependant jamais compté sur cet héritage dont l'annonce m'avait atteinte aux antipodes. Mais une telle nouvelle était tombée à un moment où j'étais lasse de l'existence que je menais. Pour moi, il s'agissait peut-être d'une petite fortune, si je prenais l'affaire en main. Sinon, en m'en remettant au notaire, je ne recevrais que quelques centaines de dollars.

J'avais pesé le pour et le contre, puis je m'étais décidée et j'avais demandé un congé. Je crois que c'était surtout l'orgueil qui m'avait poussée. Je n'allais pas me laisser déposséder par des inconnus. Je n'allais pas leur abandonner mon bien par veulerie. Mes économies m'avaient servi à régler les droits de succession. A présent, je devais au moins rentrer dans mes frais. Je n'aimais pas perdre.

Je me détendis un peu. Le petit coin de lit où je m'étais immobilisée était moins froid.

Soudain, il y eut un craquement quelque part, puis des cliquetis.

Je décollai ma tête du traversin et je prêtai l'oreille. D'où ce bruit provenait-il ? Et n'avais-je pas entendu comme un tintement, provoqué par la chute d'un objet métallique sur un plancher ?

Et je perçus, très nettement, le bruit de chaînes traînées sur le plancher du grenier, au-dessus de ma chambre.

CHAPITRE V

Cela se traînait, et il y avait des à-coups, mais je ne percevais aucun bruit de pas. Je serrai les dents et je ne cédaï pas à la panique.

J'avais cru aux fantômes, jusqu'à un certain point, quand je n'étais qu'une petite fille ignorante. En grandissant, j'étais devenue résolument sceptique.

J'avais acquis la triste conviction que ceux que j'avais aimés, dès qu'ils étaient morts, me quittaient à jamais et j'avais d'autre part pu faire la constatation réconfortante qu'un ennemi mort cesse de vous nuire.

Déjà, j'avais des doutes autrefois, au sujet de l'existence du fantôme du grand-oncle, qui se serait manifesté dans la grange. Ce bâti-

ment vétuste était pourvu d'une énorme charpente travaillée par les vers de bois. Les assemblages des pannes étaient disjoints. Leurs moindres craquements se répercutaient sous le vaste toit qui formait une caisse de résonance. Je m'étais enhardie à ne pas m'enfuir, quand je me trouvais en ce lieu inquiétant. Mais je n'avais pas fait part de mes observations aux enfants du hameau qui, au crépuscule, se rendaient peureusement sous l'auvent, puis déguerpissaient en hurlant des insultes, quand un craquement se faisait entendre.

Jamais, cependant, à l'époque, le fantôme du grand-oncle n'avait traîné des chaînes. Sinon tous les gens du hameau auraient défilé sous l'auvent et les vieillards auraient tenté d'entrer en communication avec leur ancêtre. Tante Sarah assurait qu'elle l'avait interrogé et « qu'il n'avait rien à dire ».

Le silence était revenu dans le grenier.

Je m'assis au bord de mon lit et je cherchai du pied mes pantoufles de feutre. Puis je me levai et j'endossai mon manteau. Je pris, au fond de ma valise, une petite lampe électrique, mais je ne l'allumai pas.

Ce fut alors qu'il y eut un choc métallique,

sur le plancher, au-dessus de ma tête, et, de nouveau, des crissements de chaînes.

A tâtons, avec précautions, je gagnai le couloir que je suivis jusqu'au bout, et, très lentement, j'ouvris la porte de l'escalier. Elle ne grinça que fort brièvement. Les marches étaient de pierre et je ne fis aucun bruit. Je m'arrêtai sur le palier devant la porte du grenier. A l'intérieur, les chaînes dansaient toujours.

J'approchai mes doigts du loquet, je le soulevai et il resta relevé. Je saisis ma torche de la main gauche, mon automatique de la droite. Je respirai à fond, puis je donnai un coup de genou à la porte en allumant ma lampe.

Le faisceau lumineux balaya l'ancre poussiéreux, d'un angle à l'autre. Il n'y avait là que de vieux meubles et des caisses, le long des parois. Rien au centre, sur le plancher.

Je renouvelai plusieurs fois mon inspection, sans quitter le palier et je n'aperçus aucun suaire flottant, aucun attribut de fantôme. Seules remuaient des toiles d'araignées au courant d'air des lucarnes.

Je sifflotai, puis je pénétrai dans le grenier. Je marchai un instant de long en large, l'œil en éveil,

Je sortis enfin et je descendis au rez-de-chaussée. Je traversai le couloir et je me rendis dans ma chambre.

Je rallumai la lampe à pétrole; je ne me couchai pas; je revins dans le couloir et je me tins près de la porte d'entrée. J'attendis ainsi quelques minutes.

D'infimes roulements de gravier m'apprirent que l'on marchait au-dehors, que l'on s'approchait sans doute des volets de ma chambre. Je rassemblai mes forces. Les pas se firent encore plus proches. Très vite, j'actionnai le verrou, j'ouvris, je bondis au-dehors, la torche électrique et le revolver braqués. Je n'avais pas été assez rapide. Je n'entrevis qu'une silhouette à l'angle du bâtiment et je tirai en l'air un coup de semonce.

La détonation retentit dans le silence de la nuit et roula en échos de colline en colline. De furieux aboiements s'élevèrent de toutes parts.

J'éteignis ma lampe et j'attendis.

L'obscurité était totale, les chiens ne s'apaisaient pas. Bien au contraire, dans le lointain ils s'éveillaient et participaient au concert. Je n'en étais pas fâchée, bien que j'eusse supposé que personne ne se dérangerait. Un coup de feu dans la nuit n'était pas un incident excep-

tionnel. Il y avait autrefois des braconniers qui chassaient à la lanterne, et parfois assez près des habitations.

— Rosamond !

Je sursautai. Une voix d'homme venait de prononcer mon prénom quelque part.

Je répondis :

— Qui est là ?

— C'est Bill. C'est Bill Jonathan.

— Approche.

— C'est toi qui a tiré ?

— Evidemment.

Je pris le garçon dans le faisceau de ma lampe alors qu'il pénétrait dans la cour. Il tenait un fusil croisé sur sa poitrine. Il était coiffé d'un feutre à large bord, vêtu d'une veste de cuir à col de fourrure, d'une culotte de cheval et chaussé de bottes. Je constatai avec soulagement qu'il avait le visage rasé : il n'avait donc pas participé au barrage de la route, en compagnie des bûcherons barbus.

— Bonjour, Rosamond.

Il me fit un sourire qui découvrit ses dents de loup. Je retrouvai ses traits d'adolescent, affirmés dans la force de l'âge, plus empreints encore de cette énergie qu'il manifestait déjà en toutes circonstances.

— Bonjour, Bill.

— Heureux de te revoir.

— Moi aussi.

Il m'avait rejointe. Il clignait des yeux dans la lumière et il me tendit une main large et calleuse qui enserra mes doigts avec vigueur.

— Pourquoi as-tu tiré ?

— Parce que quelqu'un cherchait à m'en-nuyer.

— Comment cela ?

— C'est sans importance. Je ne me laisse pas intimider aussi facilement.

— Je me suis demandé si tu avais besoin de secours.

— Je te remercie.

Il mit la courroie de son arme à son épaule. J'empochai mon automatique.

— Quelqu'un a essayé d'entrer chez toi ?

— C'est à peu près cela. J'ai tiré en l'air. Sinon je ne l'aurai pas manqué.

— Ah ! oui, vraiment ?

— Tu en doutes ?

Il se dandina et sourit encore.

— Dans le temps..., commença-t-il.

Je l'interrompis :

— J'ai fait mon éducation depuis.

— Ah ! oui, vraiment, fit-il sur un autre ton.

— Veux-tu entrer ?

— Volontiers.

Je m'effaçai et il avança dans le couloir, puis dans la chambre où brûlait la lampe à pétrole. Je m'avisai que j'aurais dû plutôt l'introduire dans la cuisine, mais c'était trop tard.

Il m'examinait de la tête aux pieds, gravement.

— Je t'aurais reconnue, Rosamond. Tu es toujours aussi jolie, mais tu es devenue femme. Une vraie.

— Toi aussi, tu as vieilli.

— Dame ! Tu te souviens, quand nous étions des gosses...

Ses yeux noirs luisaient et ses narines palpitèrent : une expression dont j'avais encore le souvenir. Le gaillard ne perdait pas de temps. Il est vrai que j'avais commis l'imprudence de le laisser pénétrer dans ma chambre, où le lit était défait et que, sous mon manteau ouvert, je ne portais qu'un pyjama assez révélateur.

— Le passé est le passé, dis-je assez sèchement.

— Ah ! bah ! il me semble que c'était hier.

— Moi pas.

Son front se plissa de rides de contrariété.

— Oui, maugréa-t-il, je comprends. Aujourd-

d'hui, tu es quelqu'un de très bien, et moi je ressemble à tous les ours de la montagne. Tu te crois supérieure et tu me méprises.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

— Pourquoi mens-tu ?

— Et toi pourquoi es-tu hypocrite ?

— Moi ?

— Oui. Pourquoi t'es-tu livré à toute cette mise en scène, afin de me mettre en condition ? Tu pouvais aussi bien me rendre visite à la place de ta sœur, et me demander comme ça, d'entrée, de faire l'amour avec toi.

Il prit une grande goulée d'air, suffoqué.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Ne te donne pas tant de peine. Puisque ça ne prend pas.

— Hein ?

J'articulai calmement :

— Les traces des chaînes, sur la poussière du plancher, convergeaient vers la lucarne. C'était comme si tu m'avais fait un dessin, mon petit Bill.

— Les traces de quoi ?

— Une perche, continuai-je, une ficelle et des chaînes au bout. Un peu d'adresse, comme pour la pêche au lancer, et ça donne un petit succédané de fantôme de tante Sarah.

Le visage de Bill exprimait une stupéfaction croissante.

— Rosamond, je te jure que...

— C'est inutile. De toute façon, je ne te croirai pas.

Il venait de se débarrasser de son fusil qu'il posa contre la table de chevet. Il eut un petit rire forcé.

— Tu en inventais des choses, ma petite Rosamond. Tu vivais souvent dans des rêves.

— Peut-être.

— Ah ! si tu avais continué à passer tes vacances ici, je suis sûr que nous nous serions bien accordés, tous les deux.

— Je n'en suis pas du tout certaine, observai-je en faisant un pas en arrière.

— Et toujours aussi imaginative...

— Appelle cela comme tu voudras.

Il se secoua.

— Tu es donc toujours aussi entêtée ?

Mais, déjà, il s'était élancé et ses grands bras se refermaient sur moi. Je ne me débattis pas ; je me bornai à pencher ma tête en arrière, pour échapper à ses lèvres voraces.

— Tu as tort, Bill, dis-je froidement. Je n'ai pas envie d'être embrassée.

Il bégaya :

— Rien qu'une fois, Rosamond. Je n'ai

pas cessé de penser à toi. Jamais aucune autre fille ne m'a fait autant d'effet. La dernière fois que nous avons été seuls ensemble, tu m'avais laissé prendre un baiser. Je ne te demande rien de plus.

— Et moi, absolument rien.

— Je t'en supplie.

Il resserrait son étreinte et sa bouche enfiévrée se posa sur ma tempe.

— Lâche-moi !

Il me tenait solidement de son bras gauche, et tout à coup, il parvint à fourrer sa main droite entre mes jambes que je serrais vivement. Ses doigts remontèrent, remontèrent encore.

— Comme autrefois, murmura-t-il. Tu ne voulais pas, mais je t'obligeais au début et après, tu étais bien contente, ne dis pas le contraire.

— Tu me fais mal !

Ce n'était pas vrai. Et il ne s'arrêta pas.

— Pour la dernière fois, lâche-moi.

— Mais non, ma chérie. Laisse-toi aller.

Sans brusquerie, je venais d'assurer ma prise. Dans quelques minutes, je n'en aurais plus la volonté.

J'écartai mes jambes pour mieux me camper et il eut une exclamation de joie, en

croyant que je lui cédaï. Je contractai mes muscles.

Les deux cents livres du garçon basculèrent par-dessus mon épaule et il tomba lourdement sur le parquet, derrière moi, en ébranlant les meubles.

Je rattrapai la lampe déséquilibrée et j'éclatai de rire.

— Ton parachute ne s'est pas ouvert, vieux Bill !

Mon soupirant, nettement dégrisé, s'était assis et il ramassait son chapeau.

— Ça alors ! s'exclama-t-il.

Je ris encore. Il souffla, abasourdi :

— Qu'est-ce que tu m'as fait, Rosamond ?

— C'est du close-combat, expliquai-je gentiment. J'aurais pu aussi bien te démettre l'épaule ou te casser un bras, mais il est possible que j'aie besoin de toi dans un proche avenir.

— Je ne m'attendais pas à ça, bredouilla-t-il.

— Je t'avais averti.

Piteusement, il se leva :

— Pourquoi ne t'es-tu pas marié, mon pauvre Bill ?

— Parce que toutes les filles sont soit des gourdes, soit des garces.

— C'est ton point de vue. Dans quelle catégorie me rangeais-tu ?

— Dans les deux.

— Ce n'est pas si bête. Tu as une maîtresse ?

— Plusieurs.

— C'est-à-dire aucune. Il y a longtemps que j'ai deviné que les prétendus coqs de village sont des fantoches, toujours en retard d'affection.

— Tu es dure. Que serais-tu devenue, si tu étais née ici et si tu n'avais jamais quitté les Trails ?

Il paraissait enfin parler sérieusement. J'allais auprès de lui et je le gratifiai d'une légère tape sur la joue.

— Il aurait fallu m'attacher pour me garder dans ce village. Et je n'étais pas faite pour traire les chèvres et gratter les gravats qui vous servent de terre.

— Suis-je stupide ! jeta-t-il. Si tu étais restée au pays, c'est toi qui te serais débrouillée pour te faire épouser par le vieux Brandon. Toi au lieu de la petite Lily.

— Quelle petite Lily ?

— Eh bien ! Emily Sexter.

— Lily !

— Oui. La plus misérable même du hameau. Lily qui avait toujours faim. Lily qui ne parvenait pas à cacher ses flancs, tant l'étoffe de son caraco était éraillée.

— C'est elle que l'on surnomme aujourd'hui à Tornhill la belle Emily ?

— Oui, ma chère.

Avec de l'humeur, il ajouta :

— Et elle est comme toi. Elle oublie qu'autrefois je l'ai...

Il prononça un mot inconvenant.

— Ne sois pas grossier ! m'écriai-je.

— Mais, tu sais bien que c'est vrai. Tu étais présente. Même qu'elle se tortillait de plaisir. Et toi, tu ne nous quittais pas des yeux, pendant que je la chatouillais.

— Vous étiez de petits animaux livrés à vos instincts, dis-je, vexée.

— Et toi, tu étais un ange, n'est-ce pas ? Alors Lily était une sacrée menteuse parce qu'elle me confiait qu'elle s'amusait bien avec toi, en ce temps-là.

— En voilà assez !

Puis je secouai la tête. Certes, je n'avais jamais été un ange ou alors il fallait que j'en revienne à ma petite enfance. Ni ange, ni bête. Ni gourde, ni garce... Peut-être un peu les deux, en effet.

— Raconte-moi plutôt, dis-je, radoucie, comment Lily s'y est prise pour faire un si beau mariage.

— Tu te doutes bien que ce n'est pas sa réputation de vierge sale qui a attiré ce vieux bouc d'Horace Brandon. Quand la Lily a été assez grande, comme elle souffrait de plus en plus de privations de toutes sortes dans sa famille, elle a mis les voiles. D'abord pour Tornhill où elle était bonne à tout faire. Puis un mec l'a embarquée et lui a trouvé une place de serveuse dans un snack, dans une ville du Sud, je ne sais plus laquelle. Un autre l'a fait entrer dans une boîte comme entraîneuse. Elle avait de quoi manger et elle a pris des formes. Sa voix acide a paru marrante à un imprésario qui l'a enrôlée. Elle a gagné des cachets en montrant ses cuisses et en poussant la chansonnette. Et en faisant des extras après le spectacle, tu vois ce que je veux dire. Là-dessus, voilà qu'Horace Brandon, en voyage d'affaires, a tiré une bordée dans la ville où Lily produisait ses divers talents. Elle va à sa table, et elle le reconnaît. Il lui paye le champagne, et ils se saoulent, et ils pleurent d'attendrissement et il l'invite solennellement à lui rendre visite quand elle ira faire un tour dans les Trails. Et la pépée, qui ne devait

pas avoir perdu le nord, s'arrange pour ne presque rien accorder au vieux, en le remplissant d'alcool jusqu'au gosier.

« Une semaine après, elle se pointe ici. Elle se rend triomphalement chez Brandon, et elle le fait encore marcher de façon incroyable. La comédie a duré plusieurs mois. Et puis elle a gagné.

— Il l'a épousée ?

— Tout ce qu'il y a de régulièrement. Pour avoir droit à son tour de chant et à son striptease à domicile. Un sacré vieux vicieux ! Emily l'a roulé.

— Et, à présent, tout appartient à la fille.

— Ma foi. La vertu est toujours récompensée.

Je m'étais dit, pendant le récit de Bill, que je devais, somme toute, me réjouir de la réussite de Lily Sexter. N'étions-nous pas amies d'enfance ? Je partageais souvent avec elle mon quignon de pain et ma tranche de jambon. Elle m'entraînait dans ses jeux très variés de sauvageonne. Elle était avec moi très drôle, et parfois très tendre. Elle m'amusait plus que les autres. Elle seule allait pouvoir m'offrir un prix convenable de la propriété de tante Sarah...

— A quoi penses-tu ? intervint Bill. Ça te fait rêver ? Je suppose que bien des filles à qui l'on raconte cette histoire, voudraient être à la place d'Emily.

— Pas moi, en tout cas, répliquai-je. C'est une forme de bonheur dont je n'avais pas les moyens. Il m'aurait paru coûter trop cher.

— On dit ça, ricana le garçon.

Je lui fis un regard réprobateur.

— Ne m'insulte pas, mon bonhomme !

— Voilà que tu reprends tes grands airs. Ne me dis pas que tu n'es pas capable de feindre pour gagner.

— Je peux feindre si je ne suis pas moi-même la marchandise.

— Tu as toujours été une orgueilleuse.

— Si tu veux.

— A combien t'estimes-tu ? Il te faudrait beaucoup d'or ?

— Des tas. Ou alors, rien du tout. Mais dans les deux cas, il faut que le partenaire me plaise, d'une façon ou d'une autre.

Bill s'enroua :

— Moi, je ne te plais pas ?

Je lui fis des yeux en coulisse et je minaudai :

— Voyons, mon cher, pas de jugement hâtif, je vous prie.

— Tu te moques de moi ?

Il fronçait les sourcils et il avait soudain un rictus farouche. Allais-je devoir le renvoyer au tapis.

Je fis un geste conciliant.

— Ne te mets pas dans un tel état. Ce n'est pas ainsi que tu arrangeras tes affaires avec moi. S'il est vrai que tu sois amoureux de moi, il faut avant tout que tu te montres aimable.

— Et alors ? grogna-t-il.

— Alors, je réfléchirai. Il est possible que mon séjour se prolonge et peut-être arriverai-je à m'ennuyer. Je ne dis pas que je ne te ferai pas signe de venir me distraire.

Bill me fixait, transfiguré. Il n'était décidément pas laid, quand il perdait cette expression sournoise et butée qui était le signe commun des indigènes des Trails.

— C'est vrai, Rosamond ?

— Hé, là ! ne t'excite pas. Tu vas rentrer bien sagement chez toi, car ce soir je veux dormir.

— Tu n'auras pas peur ? Tu ne veux pas que je reste ? Je coucherai, je ne sais pas moi, dans le couloir...

Je ris au nez de ce curieux ange gardien.

— N'insiste pas, gros ours. Chez toi, couche-panier. Compris ?

Il s'ébroua, mais je lui tendis son fusil et je le poussai vers la sortie. Je traversai avec lui la cour dans la nuit impénétrable. Je marchais à son côté et il posa une main sur mon épaule. Je ne m'écartai pas mais je me mis sur le qui-vive.

— Tu as tort de m'accuser de je ne sais quels agissements, Rosamond, murmura-t-il. J'étais à la maison quand tu as tiré. J'ai décroché mon fusil, j'ai bondi au-dehors et je me suis mis à courir. C'est tout ce que je sais. Tu entends ?

— Je t'entends. Je préfère que tu sois en dehors du coup, si tu dis vrai.

Il baragouina un juron en dialecte.

Je m'arrêtai quand je sentis que nous marchions dans l'herbe.

— Bonne nuit, Bill !

Je rentrai en courant pour éviter une possible effusion. Je claquai la porte et je poussai le verrou. Je consultai ma montre. Il était bientôt minuit et je me sentais épuisée. Je me mis au lit après avoir éteint ma lampe. Je m'allongeai avec soulagement, mais le sommeil ne vint pas immédiatement. J'avais vécu des heures assez mouvementées et je pouvais

m'attendre à de multiples ennuis dans un proche avenir.

Et puis, bien que j'eusse simulé de la plus grande froideur, je devais m'avouer que les vigoureuses avances de Bill m'avaient troublée.

Je finis pourtant par m'assoupir.

Un épouvantable vacarme me fit sursauter. A croire que toutes les casseroles de tante Sarah dansaient la sarabande dans la cuisine.

CHAPITRE VI

Mes membres étaient engourdis et je ne trouvais pas aussitôt mon revolver et ma lampe que j'avais posée dans la niche de la table de chevet. Le silence était revenu dans la pièce d'à côté, mais j'entendais mon cœur battre à grands coups.

Il fallait pourtant que je reprenne mon sang-froid. Je n'allais pas croire que c'était un fantôme qui jouait avec la batterie de cuisine. Certes, les déplacements de la vaisselle leur étaient souvent imputés dans les histoires de maisons hantées. Mais mon revenant venait d'exagérer la dose.

Je me sentis exaspérée d'avoir d'abord cédé à la terreur. Mon persécuteur allait me payer cela.

Je m'assis au bord du lit une fois encore

et je cherchai du pied mes pantoufles. Il me restait cinq balles dans le chargeur de mon automatique. Tant pis pour la casse !

Et je me figeai, le souffle coupé...

Parce que l'on marchait au grenier.

A pas lourds qui faisaient crier les lames du parquet. J'étouffai un gémissement. J'en avais assez de ce sinistre jeu de cache-cache. J'en étais à la limite de mes forces nerveuses.

Je me levai, chancelante, pendant que mon visiteur nocturne continuait à marteler le plancher au-dessus de moi. Je me traînai jusqu'à la chaise où j'avais posé ma valise et j'atteignis mon flacon d'Old Crow. Je bus au goulot une bonne gorgée, puis une autre. Je revêtis ensuite mon manteau. L'alcool me réchauffa et ma respiration devint plus régulière.

L'autre, là-haut, avait cessé son manège. Il m'attendait. Il savait que j'allais l'attaquer : je lui avais montré une heure plus tôt que je n'étais pas dupe.

J'eus la tentation de lever mon arme et de cribler le plafond de balles. Mais je n'avais ainsi que de trop faibles chances d'atteindre le prétendu fantôme. Il me fallait monter à l'assaut.

Silencieusement, je m'engageai dans le cou-

loir, puis dans l'escalier. Parvenue sur le palier, je relevai le loquet de la porte, millimètre par millimètre. Puis je m'étendis sur la dalle, ma lampe au bout de mon bras gauche allongé. violemment, je poussai la porte de ma main droite, je repris mon revolver et j'appuyai sur le bouton de la lampe.

Personne dans ce maudit grenier...

Je rampai à quelques pieds à l'intérieur, en balayant tout le local de mon faisceau lumineux et je me laissai aller à proférer un solide juron.

On avait marché là, quelques minutes plus tôt. S'agissait-il donc d'un personnage invisible ?

Pas question. Malgré tout cela, je n'étais pas encore mise en condition pour croire à une intervention surnaturelle. Je me dressai pour reprendre une fouille systématique des lieux.

Et je tombai en arrêt devant des traces de pas, clairement imprimées dans la poussière du plancher. Il y avait les miennes, mais stupéfaite, j'en relevai d'autres qui partaient du pied d'une lucarne et se dirigeaient vers la porte. Aucun doute à ce sujet : les empreintes avaient la pointe en direction de la porte. Elles provenaient de semelles striées, d'une

assez forte pointure, de brodequins ou de bottes en caoutchouc. L'esprit en désarroi, j'allai examiner la lucarne par où l'homme avait dû entrer. Je pus aisément me convaincre que j'aurais eu moi-même beaucoup de difficultés à la franchir, en dépit de ma minceur.

Je m'efforçai quand même à réfléchir. Quand l'être malfaisant avait cessé de marcher, je me trouvais dans le couloir. S'il était sorti du grenier à cet instant-là, comme les marques de ses pas l'indiquaient clairement, nous nous serions rencontrés dans l'escalier; nous nous serions heurtés dans l'obscurité.

Et puisque nous ne nous étions pas rencontrés...

Je fus secouée d'un frisson de terreur.

Je n'avais pas eu la sensation de le rencontrer parce qu'il n'avait pas de consistance. Parce qu'il n'avait pas d'enveloppe charnelle... Parce qu'il était, envers et contre toutes mes convictions, un fantôme.

Peut-être était-il revenu ? Peut-être se tenait-il derrière moi et si je me retournais, n'allais-je pas voir se former sur le sol les traces de ses abominables pas ?

Je ne pus me retenir. Je poussai un hurlement d'épouvante.

Puis je m'enfuis, complètement affolée. Je dégringolai les escaliers et je me réfugiai dans ma chambre où je tirai l'armoire contre la porte. Je me jetai ensuite sur mon lit, à plat ventre, enfonçant mon visage au creux de l'oreiller.

Je mis longtemps à me calmer et je glissai insensiblement dans le sommeil.

Un jour terne filtrait aux volets quand je m'éveillai.

Je restai encore étendue, les yeux clos. Je me remémorais chacun des incidents de la nuit et j'essayais de raisonner sainement. Je n'étais pas fière de moi. Je me reprochais ma défaillance, mes cris stupides.

Tout à coup, je sautai à bas du lit et je claquai mes mains l'une contre l'autre.

Mais oui ! Je tenais mon explication. Si j'avais cédé à la panique, c'était parce que je n'avais pas pris mon raisonnement par le bon bout. Si je m'en étais tenue à la stricte logique, j'aurais évité un désagréable choc nerveux.

Je me mis à fredonner. J'aurais ma revanche très prochainement. Je poussai l'armoire à sa place et je me rendis à la cuisine où je remis les casseroles et les couvercles dans le placard, sans cesser de chanter.

Je pus me préparer du thé et je grignotai quelques biscottes. Ensuite, je fis ma toilette et je me vêtis d'un blue-jean, d'un gros pull à col roulé et d'une veste de daim chaudement doublée, dans la poche de laquelle je plaçai mon revolver et un chargeur. La journée qui commençait serait importante.

Je m'aperçus, en sortant, qu'elle commençait mal : le brouillard s'était un peu levé, mais de fins flocons de neige voletaient dans le vent.

Je m'étais munie du vieux panier d'osier que tante Sarah me remettait autrefois quand elle m'envoyait effectuer des achats à l'épicerie du village pompeusement appelée *Magasin Général*. Je longeai d'abord la façade de la maison, en l'examinant soigneusement, et je me sentis d'excellente humeur. D'un pas alerte, je pris le sentier qui traversait la grande prairie parsemée de pommiers noueux. A l'horizon serpentait la haie d'acacias qui servait de limite entre « ma » propriété et celle des Jonathan. Vers le nord poussaient des aulnes à l'orée de « ma » forêt de sapins et de bouleaux. Au-delà, s'étendait le fief des Brandon.

Je me dirigeai d'abord vers le cimetière, un enclos au pied de l'antique chapelle, aussi herbu et caillouteux que les prés des alen-

tours. Je retrouvai, parmi les monuments funéraires rongés par les lichens et la mousse, le caveau des Lew où l'on avait dû inhumer tante Sarah. Aucune inscription ne figurait sur la pierre tombale. Je me promis, quand je descendrai à Tornhill, de donner des ordres pour que le nécessaire fût fait et que le monument fût un peu remis en état.

Je me recueillis un instant, humblement. N'avais-je pas été une ingrate pour ma pauvre vieille parente ? Je n'avais jamais songé à lui rendre visite, toutes ces années passées.

Je m'en allai tristement.

Quand je fus en vue de la ferme des Jonathan, des chiens hargneux signalèrent ma présence et une fille sortit, m'observa, puis rentra en hâte. Je crus reconnaître la jeune Bess. Les chiens se turent.

Je m'approchai du groupe de bâtiments ; ils n'avaient pas été améliorés, bien au contraire. Un des hangars était même carrément tombé en ruine. Je ne m'attendais pas à relever chez mes voisins des signes extérieurs de prospérité. Ce n'était pas là que je trouverais un bon acquéreur.

J'allai donner du poing à la porte de la salle commune. Ce fut Bess qui vint m'ouvrir, les sourcils froncés, les yeux méchants.

— Bonjour, fillette, lui dis-je joyeusement. Ça va comme tu veux ? Tu es un vrai bouquet de printemps.

Elle retroussa ses lèvres comme si elle allait me mordre.

— Bonjour, miss, jeta-t-elle.

— Belle journée, n'est-ce pas.

Un éclair de haine fit luire ses yeux.

— Oui, miss. Vous avez bien dormi ?

— Merveilleusement bien, mon enfant. Ah ! comme l'on apprécie le calme de la campagne, quand on a vécu dans l'agitation des villes.

Elle ne put retenir une exclamation.

— Ah ! je croyais...

Je pris un ton négligent :

— Le coup de revolver ? C'est ce que tu veux dire ? Oh ! ce n'était qu'un incident sans importance. J'ai effrayé un rôdeur. Il s'est enfui comme un renard surpris auprès du poulailler.

Le visage triangulaire de Bess se glaça davantage.

— Vous êtes venue aux provisions. Entrez donc.

— Je te remercie de la chaleur de ton accueil.

Elle s'effaça et je pénétrai dans la pièce

sombre au plafond aux poutres apparentes, copieusement enduit de suie.

— Hé! Hé! grinça une voix d'homme, c'est donc la petite Rosamond!

Je découvris le vieux Jonathan, assis dans son fauteuil, au coin de la cheminée dans laquelle rougeoyaient quelques tisons.

— Elle a un peu grandi, monsieur.

— En effet. Approche-toi donc, ma belle.

Il tâchait de donner des inflexions aimables à ses propos, et cela sonnait terriblement faux. Il avait la même barbe grise et hérissée, la même lippe d'édenté et il mâchonnait sans doute la même pipe qu'au temps où il levait son bâton pour chasser nos hordes enfantines.

— Vous n'avez pas changé, monsieur Jonathan. Toujours bon pied, bon œil.

— C'est selon. Toi, tu es devenue un beau morceau...

Il eut un rire de girouette rouillée.

— Un beau morceau, pour sûr, répéta-t-il. Il ordonna:

— Tourne-toi donc vers la lumière.

Je lui obéis et je fis un sourire à Bess, figée.

— Tu ressembles à ta mère, ma petite Rosamond.

— J'en suis fort aise.

— C'était un beau brin de fille, en vérité. Mais quand elle a eu fait sa vie ailleurs, on ne l'a pas souvent revue au pays. Toi non plus, n'est-ce pas ?

— Mais, me revoilà.

— C'est très bien. Tu es pour longtemps parmi nous ?

J'eus un haussement d'épaules.

— Je ne sais pas.

— N'aurais-tu pas confié à Bess que tu projetais de te fixer ici ? Ce serait une sacrée bonne idée. Nous aurions ainsi une agréable voisine.

Il faisait son possible pour ne pas prendre un ton de raillerie.

— Le plaisir de demeurer près de vous serait l'une des raisons de ma décision, annonçai-je tranquillement.

Il fit un « Hum ! » qui s'acheva en quinte de toux. Il comprenait que ses finasseries de maquignon ne me trompaient pas. Quant à sa digne fille, elle avait maintenant un air farouchement féroce.

— Aurais-tu une douzaine d'œufs frais à ma disposition, ma mignonne ? lui dis-je. Je voudrais aussi du beurre. Et tu me rempliras cette bouteille de lait.

Bess, sans un mot, saisit la bouteille et s'en alla vers le fond de la pièce.

— Toute votre famille est en bonne santé, monsieur Jonathan ?

— Oui.

— Bill m'a fait la joie de me rendre visite. Le vieux s'était baissé au-dessus du foyer. Il choisit un tison et ralluma sa pipe.

— Je pense que vous avez eu des frais, lors des funérailles de tante Sarah.

Il branla sa tête chenue.

— Le notaire a tout payé.

— Je vous remercie d'avoir veillé sur la maison.

— C'était la moindre des choses. Nous ne savions pas s'il y avait encore quelqu'un de vivant dans ta famille.

Je l'avais échappé belle. Il avait préservé la propriété dans l'espoir que l'on ne retrouverait aucun héritier. Il aurait alors vidé la maison et exploité les bois. Mon arrivée avait dû le consterner.

Il frottait les piquants de porc-épic de son menton, en me lorgnant.

— J'espère que tu as des revenus personnels, ma chère Rosamond. La terre ne rapporte plus rien et les forêts non plus.

— Je me défends, fis-je évasivement.

— Eh bien ! à la bonne heure.

Bess avait garni mon panier et je déposai au creux de sa main rouge et gercée le montant de mes achats. Elle m'adressa un lugubre remerciement.

Le père Jonathan me fit une grimace douceuse, quand je pris congé.

— Nous sommes à ta disposition, marmotta-t-il.

Je me sentis beaucoup mieux dehors, bien que le vent m'eût aussitôt gelé le nez et les oreilles. Les flocons de neige tourbillonnaient et paraissaient vouloir remonter vers le ciel. Je suivis, pour revenir chez moi, un chemin de terre qui longeait un des étangs des Jonathan, une étendue d'eau croupissante qui, sous la lumière blême tombée des nues, avait un aspect de plomb fondu.

Je me souvins que tante Sarah m'interdisait de m'en approcher : elle prétendait que cet étang, comme de nombreux autres, était « sans fond » et que, si quelqu'un s'y noyait, on ne retrouverait pas son corps. Je sursautai quand deux oiseaux aquatiques jaillirent d'une touffe de roseaux, en exhalant des cris lamentables.

Le chemin aboutissait à une route empierrée qui reliait entre eux les hameaux des

Trails. J'entendis au loin un galop de cheval et je m'arrêtai. Je m'aperçus qu'il s'agissait d'une amazone qui montait un bai brun fringant. Je me reculai vers le talus, et elle ralentit sa monture. Elle portait une veste de cuir noir, des culottes de velours noir et des bottes fauves. Son visage était pâle, encadré de longs cheveux bruns et le fard de sa bouche éclatait.

Elle mit son cheval au pas, quand elle fut à ma hauteur, puis elle l'arrêta et s'écria :

— Bonjour, Rosamond ! Je suis Lily !

Elle avait mis souplement pied à terre, pendant que j'abandonnais mon panier pour aller vers elle. Elle me serra contre sa poitrine et m'embrassa sur les deux joues.

— Rosamond ! Que je suis heureuse !

— Moi aussi, Lily.

— Je t'ai mis du rouge.

Elle tira une pochette de sa veste et m'essuya en riant.

— Tu ne m'aurais pas reconnue, n'est-ce pas ? J'étais si maigre, il y a quinze ans. Je savais que tu viendrais, mais personne n'avait pu me fixer une date. On ne t'a pas encore parlé de moi ?

Elle me tenait enlacée ; ses seins étaient fermes. Son visage s'était un peu coloré ; elle

méritait, en effet, d'être appelée la belle Emily, grâce à ses grands yeux noisette, son nez droit, ses lèvres pleines et la délicatesse de sa peau diaphane.

— Allons, dis la vérité, tu ne me reconnais pas ?

— A peine.

— Toi, tu n'as pas changé. Tu es toujours aussi jolie.

— Pas toujours, rectifiai-je. Disons : encore.

— Tu plaisantes. Nous sommes à la fleur de l'âge.

— Une fleur épanouie.

Elle se remit à m'embrasser avec fougue ; puis elle me frotta à nouveau les joues.

— Te voilà toute barbouillée.

Elle me lâcha enfin, et reprit, en cessant de sourire :

— Mais, je suis désolée. Je ne pensais pas te rencontrer et je suis très pressée en ce moment. Promets-moi que tu viendras chez moi dans l'après-midi. Sinon, j'irai te chercher.

— Je me rendrai volontiers à ton invitation.

J'avais eu un grand élan de sincérité. Je ne m'attendais pas à des retrouvailles si cha-

leureuses. Et, en l'occurrence, la réputation de froideur d'Emily me paraissait injustifiée.

— Nous aurons tant de choses à nous raconter, Rosamond chérie. Tu es là pour quelques jours, j'espère. Et la ferme de ta tante doit tellement manquer de confort !

— Oh ! moi, je suis bien partout.

— Je vais examiner la question. Pardonne-moi de te quitter.

Tout en parlant, elle s'était remise en selle. Elle me fit un geste amical, en enlevant son cheval. Je la regardai s'éloigner, encore éberluée.

Je repris ma promenade. Le premier instant de surprise passé, je me dis que l'attitude d'Emily pouvait se comprendre. Elle avait un vif plaisir à me revoir aujourd'hui parce que, pour elle, c'était une revanche sur le passé. Autrefois, les rôles étaient renversés : c'était moi qui avais, de nous deux, la meilleure situation, toute relative qu'elle eût été. C'était moi qui pouvais lui donner quelque chose et ma fréquentation lui était précieuse. Je lui offrais de la nourriture et elle était ma camarade de jeu la plus intime. J'arrivais de la ville, j'étais habillée correctement et proprement. Je pouvais choisir parmi toutes les gamines et c'était elle que j'avais élue. Elle

en était satisfaite, mais sûrement un peu mortifiée.

Quinze ans s'étaient écoulés, et Emily était devenue la première dame du pays. Un misérable pays, mais qu'importe : elle y tenait le premier rang et il fallait que je m'en rende compte, que je sois convaincue de sa réussite, que je lui en fasse compliment. Un compliment qui aurait pour elle beaucoup de valeur. Je me promis de la satisfaire. Je n'étais pas venue aux Trails en pèlerinage, mais pour conclure une affaire difficile.

C'était entendu, Emily aurait sa bonne ration de flatterie, et, moi, je recevrais ma pincée de billets de banque. Elle payerait son péché d'orgueil. Elle pouvait bien s'offrir cela, et je ne me sentirais pas le moins du monde humiliée.

J'étais en vue de ma vieille ferme quand il y eut derrière moi un bruit grandissant de galopade, et Bill me rejoignit. Il montait un assez beau cheval alezan. Il sauta en voltige de sa monture.

— Je t'ai manqué, Rosamond. J'ai attendu chez moi, et tu ne venais pas. Moi, j'avais à sortir.

— Combien je le regrette !

— Ne recommence pas à te moquer. Je suis

beaucoup plus patient avec toi que je ne l'ai jamais été avec aucune autre fille, de toute ma garce de vie.

— C'est que tu t'améliores.

Il donna du pied dans un caillou.

— J'ai pensé... fit-il.

Je l'interrompis :

— Et tu te mets à penser ! C'est prodigieux !

Il ferma fortement les yeux, et son front se rida sous l'effort qu'il faisait pour garder son sang-froid.

— J'ai pensé, reprit-il fermement, que tu aurais peut-être envie de faire le tour de ta propriété, et je pourrais te prêter ce cheval. Il est assez doux et tu ne montais pas mal dans le temps. As-tu oublié ?

— Mais non, mon vieux Bill. J'ai même pratiqué et je ne suis pas une mauvaise cavalière. Je crois que j'ai tort de t'agacer.

— Tu acceptes ?

— Avec plaisir. En te remerciant. Tu vas m'accompagner, pour que je dépose ce panier chez moi. Si je l'emportais, malgré toute ma science, je risquerais de casser les œufs.

Il s'amusa un peu trop bruyamment de ma remarque. Puis il observa :

— Je savais que tu accepterais et je me

suis arrangé pour préserver ta tranquillité pendant que tu te promèneras.

— Comment cela ?

— J'ai annoncé dans les fermes des alentours que j'interdisais à quiconque de pénétrer sur tes terres. Et je veillerai tout à l'heure, à l'orée du bois, pour que personne ne vienne te déranger.

— Je te remercie de ta sollicitude. Crois-tu que ce soit nécessaire ?

Il branla la tête avec pitié.

— Mais, ma pauvre petite, une jolie fille inconnue dans une forêt des Trails se ferait violer plusieurs fois en chaque lisière.

— Rien que ça ! admirai-je. C'est donc la réserve nationale des satyres !

Il eut encore un rire sonore et il essaya de m'envoyer une claque cordiale sur l'épaule. Je l'esquivai.

— Hé ! là ! Je ne suis pas une vachère.

Il renifla pensivement.

— C'est bien ce qui m'ennuie. Nous ne sommes plus de la même race, hein ! Tu me traites comme si j'étais un Indien.

Je me récriai :

— Jamais de la vie ! D'ailleurs, je ne suis pas raciste.

— Moi, je le suis, avec les hommes. Pas avec les filles.

— Oui. Si j'avais du sang indien ou noir, tu me ferais quand même des propositions.

— Mais bien sûr.

— Eh bien, vois-tu, c'est ce qui me gêne chez toi. Il n'est pas difficile de deviner que tu as l'habitude d'entreprendre toutes les femmes que tu rencontres, si elles ne sont pas trop laides ou rabougries. Moi, je ne suis pas un produit de consommation courante.

— Je ne le sais que trop.

Nous arrivions dans la cour de la ferme.

— Dis-moi, dis-je tout à coup, tu n'as pas tenté ta chance avec Emily depuis qu'elle est veuve ?

— Et même avant ! lança-t-il.

Puis il se mordit les lèvres et j'éclatai de rire.

— Qu'est-ce que tu as obtenu ?

— Nous nous sommes brouillés. C'est une sacrée peau de vache.

Il s'était assombri.

— Ne parlons pas de cela, veux-tu, Rosamond ?

— Elle se passe des hommes ?

— Mais non ! Justement !

— Elle a des amants ?

— Des amants ou des maris. On ne sait pas. Depuis la mort du vieux, elle ne salue plus personne des gens du pays; elle ne fréquente personne d'ici et surtout pas les membres de sa famille. Et ses domestiques sont à peu près comme elle, sauf lorsqu'il s'agit de faire rentrer de l'argent.

— Est-ce qu'elle se serait remariée ?

— Est-ce que je sais ? Peut-être plusieurs fois.

— Allons donc !

— Il y a eu des hommes qui ont vécu là-haut. On les entrevoyait dans leurs bagnoles. Toujours des têtes nouvelles.

— C'étaient des amis qu'elle avait invités pour un séjour chez elle.

— Tu parles.

— Mais, cela se fait dans le meilleur monde. Il ricana :

— Eh bien, invite-moi donc pour un week-end chez toi. Je te baiserais la main...

Il ajouta quelque chose et je me bouchai les oreilles.

CHAPITRE VII

Je n'invitai pas Bill à entrer chez moi. Je me débarrassai de mon panier, puis je me mis en selle. Je remerciai encore le garçon, puis je partis au petit trot. Le cheval me parut docile et je le dirigeai par le chemin de terre, en direction de la forêt. Je constatai, en parvenant à la lisière, qu'une coupe claire avait été pratiquée depuis un an ou deux. Je m'engageai dans le sous-bois : il n'y avait plus rien à exploiter avant longtemps. Ma tante avait vendu tous les plus gros arbres.

Je remontai vers le nord, par un sentier que je connaissais bien et qui menait aux limites de ma propriété. Au-delà s'étendait la forêt de Brandon, c'est-à-dire d'Emily. Je reconnus les bornes de pierre blanche qui jalonnaient notre frontière commune. Je la

franchis et je m'aperçus que les bûcherons étaient passés par-là également. Mais le domaine Brandon se composait de nombreuses parcelles boisées et celle-ci n'était pas la plus grande.

Je m'apprêtais à rebrousser chemin quand les aboiements d'un chien me parvinrent. Mon cheval dressa les oreilles et se montra inquiet. Je tirai sur la bride pour le maintenir et il hennit. Le chien, donnant de la voix, courait certainement vers nous et les cris d'un homme s'élevèrent. Il devait rappeler son sale animal, qui n'avait pas l'air de lui obéir.

Je me retournai sur ma selle. Dans une trouée de feuillage, je découvris un gros pointer qui faisait des bonds gigantesques. Ce fut alors que ma monture s'enleva, en dépit de mes efforts pour la retenir. J'avais été surprise alors que je n'avais pas repris mon assise. J'allais heurter du front une basse branche, je fus désarçonnée et je perdis conscience.

Quand je repris connaissance, j'étais étendue sur la mousse et un homme se penchait vers moi.

— Ouf ! fit-il, ce ne sera rien. Voulez-vous, je vous prie, remuer vos membres.

Je passai une main sur mon crâne, puis je gigotai sans entrain.

— Vos cheveux ont amorti le choc, reprit-il. Vous n'aurez qu'une belle bosse et elle ne se verra pas. Et vous ne vous êtes rien cassé dans votre chute.

Il paraissait ému. Il avait des yeux bleus très clairs, une fine moustache blonde; ses lèvres bien ourlées dessinaient un sourire de compassion. Il était coiffé d'un feutre gris et il portait une veste de chasse en daim marron. Il se tenait à genoux auprès de moi.

— Je suis désolé, miss. Ce satané chien ne me connaît pas et il fait ce qu'il veut.

— Où est mon cheval ? Il ne me connaît pas non plus et il n'a pas eu confiance en moi.

— Il est à quelques pas. Je l'ai rattrapé et je l'ai attaché à un arbre. Quant au chien, craignant une correction, il s'est enfui et il a dû regagner la maison.

Je décollai péniblement mes épaules du sol et l'inconnu se hâta de me prendre dans ses bras pour m'aider à m'asseoir. Il sentait la lotion d'après rasage et le tabac anglais. Il ne me lâchait pas et j'étais appuyée contre sa poitrine. Je repris mon souffle quelques secondes.

— Je... je crois que je vais pouvoir me lever.

— Ne vous pressez pas.

Il parlait à mi-voix, près de mon oreille ; son haleine effleurait ma joue. J'eus conscience qu'il allait essayer de me réconforter par tous les moyens. En effet, il me faisait sournellement pivoter pour amener mon visage en face du sien.

— Je vous remercie, monsieur, déclarai-je de ma voix la plus douce. Je suis sûre que je n'aurai pas besoin du bouche à bouche...

Il fut interloqué, puis son étreinte se desserra et il prit le parti de rire.

— Pardonnez-moi, miss.

Je me dressai sur mes jambes et il se releva. Je dus m'appuyer à son bras, car la tête me tournait encore un peu.

— Je suis vraiment navré. Que puis-je faire pour vous ? Voulez-vous que je vous reconduise ? Je crois que je pourrais vous porter.

— Vous plaisantez. Je suis plus lourde qu'il n'y paraît et vous n'iriez pas loin. Ne vous faites plus de souci.

Je respirai largement, et il suivit avec intérêt le gonflement de ma poitrine. Je n'avais jamais considéré que ce fut désagréable d'être

convoitée par un homme séduisant, mais je préférerais savoir à qui j'avais affaire.

Je m'écartai et je désignai mon idiot de cheval qui broutait les fins rameaux d'un buisson.

— Je vais pouvoir me remettre en selle. Je rentrerai tranquillement chez moi.

— Vous demeurez dans le pays ? Pardonnez cette question, miss, mais j'irai prendre de vos nouvelles. Je suis responsable de votre chute.

Il s'inclina :

— Permettez que je me présente. Je me nomme Gregory Galloway et j'habite Brandon-House.

Je retins une exclamation. J'avais devant moi un ami d'Emily, peut-être un de ses amants. Comme j'avais eu raison de me tenir sur mes gardes. Nous aurions eu l'air malin, tous les deux.

— Vous n'aurez pas à prendre de mes nouvelles, annonçai-je. Je vous en apporterai moi-même, dans l'après-midi puisque je suis une ancienne camarade d'Emily et qu'elle m'a invitée à prendre le thé.

Il avait tressailli. Lui aussi devait se dire qu'il avait été à deux doigts de se trouver

dans une situation embarrassante. Puis il me sourit.

— Quelle coïncidence, n'est-ce pas, miss ?
Je haussai les épaules.

— Nous nous serions rencontrés un jour ou l'autre. Je suis propriétaire du bois voisin. Je me nomme Rosamond Lew.

Il s'inclina encore en murmurant qu'il était enchanté.

— Je suis en train de faire le tour de mon domaine, expliquai-je. J'ai été absente pendant plusieurs lustres.

— Moi, je me promenais avec la vague intention de tirer un lièvre, répondit-il en me montrant un fusil appuyé à un arbre.

Je lui tendis la main.

— Donc, à bientôt, monsieur Galloway.

— A bientôt, miss Lew.

Il vint m'aider à me mettre en selle et je m'éloignai sans me retourner. J'achevai mon circuit sans autre incident. Je réussis à ne pas trop penser à ce garçon ; jusqu'à plus ample informé, je devais le considérer comme un fruit défendu. Emily avait bon goût si elle en avait fait son amant. Mais il était peu probable qu'il lui fût fidèle. Après tout, cela ne me regardait pas. J'observerais à l'égard du beau Gregory une prudente réserve. Il

n'allait pas faire rater mon projet de fructueuse transaction.

La neige avait cessé de tomber et le brouillard s'élevait. Je ne pouvais guère être satisfaite de ma tournée d'inspection, car il faudrait des années avant que l'on pût pratiquer une nouvelle coupe dans ma forêt dont le prix de vente se trouvait ainsi fort réduit. Et Emily ne l'ignorait certainement pas.

Bill m'attendait en fumant une cigarette. Il tint le cheval par la bride pendant que je mettais pied à terre.

— Alors, tu es satisfaite ?

— Médiocrement.

— Tu as fait une mauvaise rencontre ?

— Heu !... non. Pas le moindre être barbu et cornu, à pieds de bouc.

Il se rengorgea :

— C'est grâce à moi.

— Je t'en exprime ma reconnaissance. Mais je n'ai pas repéré un seul arbre qui ait une valeur marchande.

Il hocha la tête :

— Ta tante avait tout fait couper. Il fallait vivre.

— Elle a eu raison. Elle aurait pu vendre les terres.

— Mais elle en demandait trop cher.

J'eus un soupir de lassitude. Mon héritage était une peau de chagrin ; il allait en se rata-tinant.

— Tu ne m'avais pas avertie, observai-je, que ton cheval a peur des chiens.

— Il a été mordu l'an dernier, s'écria-t-il. Tu as donc rencontré un chien errant ? C'est pourtant rare : les braconniers les abattent.

Je ne jugeai pas à propos de donner à Bill des détails au sujet de ma chute.

— Le cheval s'est cabré, mais j'ai pu le maîtriser.

— Je t'en prêterai un autre, la prochaine fois. Nous avons encore un vieux canasson qui tire la charrue. Il est sourd, un coup de fusil derrière lui ne l'émeut pas. Mais il n'est pas rapide, évidemment.

— Je crois qu'il n'y aura pas de prochaine fois.

— Comme tu voudras.

— Je te remercie.

— Mais, si tu as besoin de moi...

— C'est entendu.

Il finit par s'en aller.

J'entrai alors dans la ferme et je me préparai des œufs, tout en m'absorbant dans des réflexions moroses.

Je mangeai quand même de bon appétit.

J'errai ensuite, de pièce en pièce, afin de faire l'inventaire de leur contenu. Ce ne fut pas très réconfortant.

A seize heures, je me mis en route pour Brandon-House, en empruntant le raccourci qui escaladait la colline. Il m'était arrivé, jadis, de me rendre, en compagnie d'autres gosses, jusqu'à la muraille d'enceinte de la forteresse des Brandon. Nous nous faisons la courte échelle pour jeter un regard à l'intérieur et craintivement, nous observions le parc ou les énormes bâtiments, les écuries, les étables, les granges, la maison d'habitation à deux étages, la plus haute de la contrée. Quelques-uns de nos compagnons, embusqués aux fourches des arbres surveillaient les alentours. Si un des domestiques des Brandon nous avait surpris, il nous aurait donné la chasse en faisant claquer son fouet. Cela était arrivé un jour, m'avait-on raconté, et les mollets des retardataires saignaient.

Nous n'avions jamais osé franchir la muraille, car le bruit courait depuis toujours dans le pays que des pièges à loups étaient dissimulés aux quatre coins du parc, et spécialement aux passages, entre les bouquets d'arbustes. Tante Sarah m'avait mise en garde avec un récit horrifique du temps de sa jeu-

nesse. Des maraudeurs s'étaient introduits dans la propriété. Ils avaient eu les chevilles broyées par les mâchoires d'acier des pièges. Ils hurlaient et le père d'Horace Brandon avait fait lâcher ses chiens contre les malheureux blessés. Elle assurait qu'ils avaient été dévorés vifs. Je savais aussi qu'un jour, une des filles de notre bande avait été capturée là-haut par l'un des fils Brandon. Elle pleurerait, quand elle était revenue, mais le récit détaillé de ce qu'elle avait subi avait vivement intéressé ses camarades. Les plus âgés étaient ravis de bénéficier d'une documentation aussi directe. Et la pauvrete s'était vite consolée en se rendant compte qu'elle était devenue une vedette.

Pour la première fois, je franchis le grand portail et mon arrivée fut signalée par les chiens. Un bonhomme hirsute jaillit d'une écurie et fronça les sourcils en m'apercevant. Il avança vers moi à longues enjambées. C'était un colosse aux larges épaules, à la tête carrée, et il balançait des bras musculeux.

— Je suis invitée, m'écriai-je. Mrs Brandon m'attend.

Il garda la même allure menaçante, comme s'il n'avait pas pris garde à mes paroles et les hurlements des chiens redoublèrent.

— Où est Mrs Brandon ?

Le gorille rugit quelque chose et continua à foncer dans ma direction. Je maugréai pour moi-même :

— Il y aura donc encore du catch !

Mais un strident coup de sifflet retentit alors et la lourde brute s'immobilisa.

Emily venait de paraître sur le perron du bâtiment central. Elle levait un bras me faisant signe d'approcher.

Je me remis en marche et quand je passai devant le bonhomme, je lui dédiai mon sourire le plus séduisant. Il ronflait encore de fureur et je pensai modestement que je n'étais pas son genre.

Emily venait à ma rencontre.

— N'en veux pas à Burt, Rosamond chérie. Il a ordre de ne laisser entrer aucune personne inconnue, et j'avais oublié de le prévenir de ta venue. Toutes mes excuses. Tu as dû avoir peur.

— Mais non, voyons. Je me suis dit que les traditions d'hospitalité de la maison Brandon s'étaient maintenues. Ce Burt n'était-il pas l'un de ceux qui nous pourchassaient avec des fouets ?

— Tout juste, sourit Emily. C'était Horace

qui les avait dressés, et ils font partie du matériel. Il y en a trois comme ça.

— Et c'est toi la dompteuse.

— Oh ! mais ils sont très obéissants et maintenant, comme ils sauront que tu es une amie, tu verras comme ils se montreront aimables.

— Je préfère cela.

— Viens donc, mon chou. Il ne fait pas très chaud et il y a une belle flambée dans la cheminée.

La jeune femme frissonnait dans sa robe noire très ajustée, dont le tissu ne devait pas être très épais, car il dessinait nettement la poitrine. Elle m'introduisit dans un hall dallé, puis dans une immense pièce au plafond à caissons et au parquet en marqueterie, partiellement garnie de meubles anciens aux appliques de bronze, de fauteuils et de divans débordants de coussins. Au fond, des flammes joyeuses dansaient dans l'âtre d'une cheminée monumentale.

J'émis un petit sifflement d'admiration.

— Tu n'étais jamais entrée ici ?

— Comment veux-tu ?

— Oui, c'est vrai. Cela te plaît ?

— C'est grandiose, dis-je. On dirait un décor

de télévision, quand l'action se situe dans un château d'Ecosse.

— Très juste. Horace était d'origine écossaise. C'est lui qui avait fait aménager cette salle. Et, en dépit de la réputation des Ecossais, cela a coûté très cher.

Elle m'entraîna vers le feu, m'offrit un fauteuil et prit place dans un autre, les jambes haut croisées.

— Comme je suis heureuse de te revoir, Rosamond. De toutes les personnes que j'ai fréquentées dans ma jeunesse, tu es la seule que j'aie regrettée.

— Eh bien, moi aussi, je t'aimais beaucoup. Je crois même que nous ne nous sommes jamais battues.

— Jamais ! s'écria Emily avec un rire de gorge. Au contraire, bien au contraire. Tu n'as pas oublié que nous éprouvions l'une pour l'autre une affection très vive et même brûlante.

Ses yeux brillaient et elle me caressa un genou. Je pris le ton d'indulgence amusée qui me parut convenir :

— De petits jeux innocents.

Elle rit encore, comme si mon commentaire avait été équivoque, et elle ajouta :

— Aux innocents, les mains pleines, n'est-ce pas ?...

Je ris aussi, lâchement ; puis pour détourner la conversation, je fis un geste circulaire et je posai la question :

— Comment en es-tu arrivée là ?

Elle secoua la tête.

— J'ai toujours menti, quand je racontais ma vie à quelqu'un, mais à toi, Rosamond, je dirai la vérité. Si cela ne t'ennuie pas. Mais auparavant, parle-moi un peu de toi. Pourquoi n'es-tu jamais revenue ? Quand je demandais à Sarah si tu viendrais passer tes vacances dans les Trails, elle m'envoyait sur les roses. Je n'ai jamais pu avoir de nouvelles de toi. Allons, raconte...

Je ne me fis pas prier davantage, bien que j'eusse une sainte horreur de ce genre de récit. Je ne sais pas faire des confidences, tout au moins de celles dont certaines femmes raffolent. Je me borne à des précisions de dates, de lieux. Quand je parle, je résume. Et j'abrège encore davantage ce qui touche à ma vie sentimentale.

J'eus donc assez vite achevé, malgré les questions, parfois passionnées d'Emily. J'étais fille unique et j'avais été orpheline, à l'âge de quinze ans. Contrainte de gagner ma vie,

j'avais exercé, avec plus ou moins de bonheur, divers métiers de maigre rapport, avec le souci de demeurer à peu près pure et rigoureusement honnête. Puis, fatiguée de traîner ma misère hautaine, je m'étais engagée dans les services auxiliaires de l'armée, ce qui ne m'avait pas trop mal réussi. Je m'étais accommodée des vicissitudes du métier, j'avais bourlingué à travers le monde, grappillé quelques joies, échappé à quelques dangers. Je venais enfin d'avoir droit à un long congé.

— Et me voilà, dis-je en matière de conclusion.

— Tu as mené une vie exaltante, Rosamond !

— Si l'on veut. On ne s'exalte pas tous les jours, tu sais, ce serait trop fatigant. Même aux commandes d'un hélicoptère, on accomplit souvent une petite besogne de fonctionnaire.

Je me carrai dans mon fauteuil.

— A ton tour, Lily.

Son sourire disparut, son beau visage devint sévère et je constatai que Samy avait à peine exagéré lorsqu'il décrivait Emily comme « du surgelé qui sort du congélateur ». Elle s'était enthousiasmée pour m'accueillir et pour écouter mon récit, et elle

devait reprendre en cet instant son aspect habituel.

— Moi, dit-elle, j'en ai bavé...

Elle insista sur l'expression triviale :

— J'en ai bavé ! En long, en large et en travers, je te le jure. Et j'ai été cent fois à la veille de me détruire.

Je me penchai vers elle et je lui donnai quelques tapes de sympathie sur le bras. Elle ne parut pas sentir ce contact. Elle se mit à parler d'une voix lointaine et sans expression.

Elle en revint d'abord à sa petite enfance dans sa misérable famille où elle avait connu toutes les privations et subi toutes les flétrissures. Ses parents étaient des alcooliques, et plusieurs de ses frères et sœurs des dégénérés. Encore impubère, elle était brutalisée si elle ne cédait pas aux caprices des mâles de la tribu. Elle s'en était confiée à des filles du voisinage, mais la plupart d'entre elles souffraient des mêmes sévices.

Quand elle eut dix-sept ans, elle s'enfuit ; elle descendit à Tornhill, en stop, dans un camion. Le chauffeur s'arrêta en route et se paya en nature. Puis, pour profiter encore d'elle, il lui trouva une place de laveuse de vaisselle dans une gargote. Ses parents ne

la firent pas rechercher, elle se révoltait sans cesse contre eux et elle travaillait le moins possible à la maison. Bon débarras et une bouche de moins à nourrir. Elle ne tarda pas à quitter Tornhill, grâce à un autre chauffeur qui était devenu son amant et dont la firme avait son siège dans une ville du Sud. Là, elle gravit un échelon dans la hiérarchie domestique, puisqu'elle fut embauchée comme serveuse. Depuis qu'elle mangeait à sa faim, elle avait pris du poids et des formes. De place en place, de ville en ville, elle aboutit dans un night-club où elle fut rétribuée au pourcentage des whiskies et du champagne consommés par les clients. Elle eut enfin sa chance, puisqu'elle se mit à chanter sur scène. Elle était presque une artiste et elle pouvait choisir les plus généreux ou les moins repous-sants de ceux qui sollicitaient ses faveurs. Elle réussit à ne plus avoir de protecteur attitré et elle garda tout son argent pour elle.

Elle était donc en position de force quand elle rencontra Horace Brandon. Ce fut le grand jour de sa vie. Elle joua le grand jeu, avec une énergie farouche.

— J'ai senti que je le tenais, comprends-tu, Rosamond, et j'ai manœuvré avec toute l'habileté dont j'étais capable. Il était âgé de

soixante-dix ans ; il avait beaucoup perdu de la férocité de sa race. Je l'ai rendu fou, je l'ai amené à se traîner à mes pieds. Et je refusais de lui accorder la moindre faveur, avant d'avoir la bague au doigt. La bague et un bon contrat de mariage. Il a failli en crever, mais il a capitulé. Il m'a épousée et je me suis installée ici. Deux ans plus tard, j'étais veuve. Et il y a trois ans de cela.

Elle se tut ; elle regardait sans les voir les flammes qui se tordaient dans l'âtre.

— Et tu es heureuse, Emily ?

Elle garda le silence, les lèvres serrées, les sourcils froncés. Puis elle eut une respiration profonde et elle murmura :

— J'ai eu ce que j'ai voulu. Je fais ce qu'il me plaît.

Il y eut, tout à coup, un bruit de pas derrière nous. Quelqu'un venait d'entrer. Je me retournai et je vis Gregory Galloway qui s'avavançait.

Emily se leva et je l'imitai. Gravement, elle dit :

— Rosamond, je te présente mon fiancé.

CHAPITRE VIII

La voix d'Emily ne s'était guère réchauffée et elle n'eut, après avoir prononcé ces paroles, que le vague sourire que l'on voit aux statues de marbre.

Moi, je ne savais pas quelle contenance tenir ; il était peu probable que M. Galloway eût parlé à sa fiancée de notre rencontre, sinon elle y eût fait allusion en me recevant. Je choisis de laisser l'arrivant libre de me reconnaître, s'il le jugeait bon.

Et il feignit, avec aplomb, de me considérer comme une inconnue, en s'inclinant cérémonieusement, pendant qu'Emily me présentait.

— Rosamond est ma seule amie d'enfance. Il prétendit aussitôt que là comme ailleurs,

la qualité valait mieux que la quantité. Il était très à l'aise et je sentis ma gêne se dissiper. Ce n'était, après tout, qu'un petit mensonge sans importance et nous n'avions rien commis de répréhensible.

Emily avait pris un papier sur un guéridon.

— Voilà la liste des achats, mon cher. Si vous voulez aller à Tornhill et revenir avant la nuit, vous n'avez que le temps.

Il hésita :

— Ne pourrait-on remettre ce déplacement à demain ?

— D'ici à demain, nous pouvons avoir un yard de neige.

— Vous croyez ?

Elle avait parlé avec la ferme patience que l'on emploie pour donner un ordre à un enfant qui n'a pas à discuter. Il prit le papier et le glissa dans la poche de sa veste.

— Bon, fit-il, j'y vais.

— Vous reverrez miss Lew, afin de faire plus ample connaissance. Je compte, pendant son séjour au pays, la retenir le plus souvent possible. Nous avons tant de choses à nous confier, toutes les deux, et nous avons été séparées si longtemps. Nous sommes en train de nous redécouvrir.

Elle lui faisait assez clairement sentir qu'il

aurait été de trop dans une conversation intime. Il me salua et porta la main d'Emily à ses lèvres, avant de s'éloigner. Quand il eut refermé la porte, mon amie s'accroupit pour arranger les bûches. Puis elle revint s'asseoir.

— Je te félicite. C'est un bel homme, et de bonne éducation.

— N'est-ce pas, fit-elle, distraitement.

— Tu en es très amoureuse, je suppose.

— Bien sûr.

Elle manquait quand même un peu trop de conviction et elle s'aperçut de mon étonnement. Elle eut un rire sans gaieté.

— Tu sais, ma petite Rosamond, ce que les hommes appellent l'amour, j'en ai été comblée. J'en ai eu à satiété, jusqu'à l'écoeurement.

— Oui. Tu ne les aimais pas.

— Mais si. Cela m'arrivait. Dans la quantité, il y avait parfois la qualité.

— Hum ! observai-je, pour moi l'amour ce ne serait pas un joli flocon dans une avalanche.

— Pour moi non plus, rassure-toi. Depuis que je suis libre, j'agis avec le maximum de discernement dans le domaine sentimental, comme dans les autres. Je ne fais pas fi d'un compagnon attrayant et vigoureux. Je ne veux

pas cependant être dominée et dépendre entièrement d'un homme. Et Gregory sait où j'en suis, nous sommes d'accord sur ce point.

Elle croisa les jambes et se renversa sur son siège.

— Toi-même, Rosamond, tu as forcément eu des amants et tu ne t'es pas laissée subjuguée puisque tu m'as dit être restée célibataire.

— Je n'ai pas fait beaucoup de folies, dis-je avec réticence. Mais tu n'as pas tort, j'ai, en somme, toujours eu la volonté de sauvegarder ma liberté.

Honnêtement, j'ajoutai :

— Pour ce que j'en ai fait de ma liberté...

— Tu es au moins toujours disponible, observa Emily.

— Mais, Lily, on dirait que tu regrettes de t'être engagée. Que reproches-tu à ton fiancé ?

Elle pointa un pied vers le feu.

— Rien, ma chérie. C'est en effet un beau garçon, bien élevé. Il a de la fortune et il se montre assez entreprenant quand nous flirtons ; je pense donc qu'il a très envie de moi. En outre, il est instruit alors que je ne suis qu'une ignorante, et ce n'est pas un pédant. Mais, je te le répète, je ne veux plus jamais que l'on m'impose une volonté.

Je levai un doigt et je dis avec un sourire de surprise :

— Dois-je comprendre, quand tu supposes qu'il a très envie de toi...

Elle me coupa :

— Tu dois comprendre qu'avec Gregory, nous n'en sommes qu'aux prémices des actes amoureux. Nous nous connaissons depuis plusieurs mois, nous avons effectué des voyages ensemble, il réside chez moi depuis deux semaines et je ne suis pas sa maîtresse. Cela t'ahurit parce que je t'ai avoué quelle avait été ma vie. Mais, c'est encore une revanche sur le passé. Depuis que je suis veuve, j'ai toujours agi ainsi : ceux qui voulaient me posséder devaient subir une épreuve plus ou moins longue.

Elle secoua la tête.

— Et puis, en voilà assez sur mes états d'âme. Je vais faire servir le thé et nous nous entretiendrons plutôt de tes projets.

Elle plongea sa main dans le décolleté de sa robe et en tira une chaîne d'or au bout de laquelle pendait un sifflet d'argent qu'elle porta à ses lèvres.

Le son strident me fit sursauter, puis j'eus un court accès de gaieté. Elle rit aussi.

— Même à l'intérieur, expliqua-t-elle, toute

la domesticité marche au sifflet. C'est ainsi que mon défunt mari appelait ses gens. Et écoute donc s'ils se hâtent.

Il y avait quelque part un bruit de course. La porte s'ouvrit et une grosse vieille femme parut.

— Virginia, sers-nous le thé.

La bonne femme s'inclina et nous l'entendîmes qui, dans le hall, se remettait à courir.

— Un dressage impeccable, commenta Emily. Je n'ai eu qu'à les faire continuer sur leur lancée. D'ailleurs, même encore du vivant de mon mari, ils m'étaient bien plus dévoués qu'à lui, parce qu'il les battait et que moi je ne les ai jamais brutalisés.

La servante revint, moins rapidement parce qu'elle portait un plateau abondamment garni. Elle le posa sur une petite table, au centre de la pièce, s'inclina et se retira sans un mot.

Emily me servit et s'écria :

— Comment prends-tu tes repas, ma pauvre chérie ? Je parie que tu te nourris de conserves. Cela va te donner des boutons. Mange donc de ces scones, ils sont très bons.

Je ne me fis pas prier et je grignotai avec entrain.

— Donc, fit-elle, sans transition, tu as hérité de ta tante Sarah.

Elle eut une moue dédaigneuse.

— L'habitation n'est pas en très bon état; il faudrait réparer la toiture et déverser des seaux de peinture à l'intérieur. Les dépendances sont en ruine. Les terres sont en jachère. Les bois ont été passés au double zéro.

J'émis, la bouche pleine, une faible protestation :

— Crois-tu ?

Elle hocha impérativement la tête.

— Si tu voulais remettre en train une telle exploitation agricole, il faudrait que tu disposes de capitaux importants et ils ne te rapporteraient qu'un revenu dérisoire. Et tu ne connais rien aux travaux de la terre.

Je mastiquai avec application pour ne pas avoir à répondre et elle poursuivit :

— Tu peux laisser les choses en leur état, pendant que les bâtiments tiennent à peu près debout et considérer que tu disposes d'une résidence secondaire où tu reviendrais, comme autrefois, passer quelques mois d'été.

Je gardai un silence évasif.

— Cela te coûterait finalement aussi cher qu'un séjour en Floride.

Elle me versa une seconde tasse de thé.

— Et moi, je t'offre, chaque fois que tu le désireras, l'hospitalité à Brandon-House.

— Mais Lily...

— Je t'en prie. C'est de l'égoïsme de ma part. Je te répète que tu es ma seule véritable amie. Je te conseille donc de vendre ta propriété.

— J'ai envisagé, murmurai-je, cette éventualité.

— La grosse difficulté, c'est de trouver un acquéreur qui t'en donne un prix raisonnable. Le vieux Jonathan serait intéressé si tu la lui vendais pour presque rien. Mais il n'a pas le sou, il n'a que des dettes. Il devait de l'argent à mon mari et je ne parviens pas à le lui faire rendre.

Elle marqua un temps.

— Alors, il n'y a qu'une seule solution : c'est moi qui achète.

— Tu voudrais bien, Lily.

— Oui, pour t'être agréable.

— Comme tu es gentille.

Elle se leva et vint m'embrasser longuement. Je lui rendis ses baisers de bon cœur. Je me sentais tellement soulagée.

— Je ne suis pas gentille, souffla-t-elle à mon oreille, je te répète que je suis une

égoïste. Je mets une condition à notre tractation, c'est que tu vas venir habiter chez moi. J'ai une chambre pour toi, près de la mienne.

Je fus éperdue de confusion. Je n'éprouvais pas exactement le même élan de tendresse et l'instant était mal choisi pour marquer de la réserve.

— Tu veux bien, dis ?

Comment la contrarier ? Je n'allais pas tout gâcher parce que Lily m'aimait un peu trop, parce qu'elle avait gardé la nostalgie de nos caresses enfantines. Que diable ! elle avait un fiancé et elle allait se remarier.

— Dans quelques jours, dis-je.

— Pourquoi pas immédiatement ?

— J'ai encore des dispositions à prendre, des rangements...

— Alors, demain.

Je cédaï.

— Demain après-midi.

Elle fut ravie.

— Gregory ira te chercher avec la voiture. Tu as des bagages ?

— Une valise.

— Tu ne vas pas la porter pour grimper la côte.

Elle reprit place sur son siège.

— Avant la fin de la semaine, nous signe-

rons l'acte de vente chez le notaire de Tornhill. Il y a une centaine d'acres de terres et autant de forêt. Je connais les prix qui se pratiquent dans la région. Je ne te volerai pas, tu verras.

Je me surpris à affirmer :

— J'ai confiance en toi, Lily.

Je me sentis honteuse de n'être pas pleinement sincère. Nous avions achevé notre collation. Au-dehors, le ciel s'assombrissait et la pièce était plongée dans la pénombre, sauf devant la cheminée.

— Il va falloir que je rentre, dis-je.

— Tu ne prends pas le repas du soir avec nous ?

Je me défendis du mieux que je pus et Emily consentit à me laisser m'en aller. Elle m'accompagna jusqu'au portail.

C'était le crépuscule quand je retrouvai mon inconfortable logis. Je me hâtai d'éclairer la lampe à pétrole et je me mis en devoir de faire du feu dans le fourneau à bois, bas et trapu. Un instant plus tard, j'étais contrainte d'évacuer la cuisine envahie par une fumée épaisse. Toute larmoyante, je me réfugiai dans ma chambre. Il y faisait froid et humide et la fumée m'avait précédée. J'établis un courant d'air et je sortis dans la cour.

Je me mis à déambuler pour me réchauffer. Certes, j'aurais bien mieux fait d'accepter d'emblée l'invitation d'Emily. Que j'avais donc été sotte avec mes scrupules ! Je pus enfin réintégrer la cuisine, sans trop tousser. Quelques morceaux de bois avaient consenti à brûler dans le foyer, que je garnis jusqu'au bord. Je fis chauffer de l'eau pour me laver le visage et les mains. Puis je fis encore cuire des œufs et j'ouvris une boîte de conserves. Après ce repas, je bus un demi-verre de whisky et j'en fus revigorée.

J'avais besoin d'être en forme car la nuit qui commençait ne serait certainement pas de tout repos.

Je m'habillai plus chaudement devant le fourneau qui ronflait, puis je transportai la lampe dans la chambre où je me munis de couvertures. Ensuite je sortis et j'allai m'établir à l'entrée de la grange. J'étais résolue à monter la garde le temps qu'il faudrait. On allait encore tenter de me terroriser et je voulais savoir qui était mon persécuteur.

Les premières heures furent supportables. Mais, insidieusement, le froid me gagna, avec l'ankylose. J'allais perdre patience et abandonner la partie, quand j'entendis, au bout de la cour, de légers frôlements sur les cail-

loux. Je rejetai mes couvertures et je me dressai, les muscles contractés. Quelqu'un approchait avec d'infinies précautions, mais je ne distinguai qu'une forme noire, se découpant à peine sur le mur plus clair de la maison. Un bruit étrange s'éleva, comme un raclement sonore, aux vibrations entrecoupées de chocs plus secs. Qu'est-ce que l'on avait donc encore inventé ?

Et, du fond de ma mémoire, surgit le souvenir de la lecture d'une revue où l'on traitait des maisons prétendument hantées, en dévoilant quelques-uns des stratagèmes employés. Entre autres, celui qui consistait à « racler la tuile » sur le mur extérieur. A travers la paroi, se transmettait, disait-on, une rumeur effrayante, impossible à localiser.

J'empoignai ma lampe électrique et mon revolver et je m'ébranlai, sur la pointe des pieds, tâtant soigneusement le sol.

Enfin, j'appuyai sur le bouton de la torche et je criai :

— Haut les mains !

Dans la lumière, je découvris une forme féminine. C'était la jeune Bess qui se retournait, saisie, puis qui essayait de bondir hors du faisceau lumineux.

J'empochai mon revolver, et je rejoignis

la fille qui venait de trébucher sur une pierre. Je lâchai ma lampe, je m'agrippai à de l'étoffe qui craqua. Je ceinturai Bess, je la pris par un poignet et je ramenai son bras en arrière. Elle eut un gémissement de douleur et cessa de se débattre.

Je la poussai sans ménagement vers la porte de la ferme, puis dans le couloir, et je l'introduisis dans ma chambre. Je refermai la porte d'un coup de talon et je m'adossai au panneau.

— Vous me faites mal, protesta la jeune fille.

— Ce n'est pas volé, ripostai-je, en lâchant son poignet.

Je m'aperçus alors que j'avais déchiré tout un pan de sa jupe et que le lambeau d'étoffe devait être resté au-dehors. Bess, empourprée, essaya en vain de cacher ses cuisses fuselées et son slip de coton. J'eus un rire railleur.

— Tu fais donc aussi du strip-tease ? Tu as tous les talents.

Elle se rua sur moi, toutes griffes dehors. Je m'esquivai, je maîtrisai sans peine la petite furie, je la courbai sur mon genou et je me mis à lui administrer une généreuse fessée. Je la lâchai, quand le plat de la main com-

mena à me cuire et elle se laissa aller sur le parquet, sanglotante de douleur et de rage.

— Tu es calmée ? interrogeai-je.

Elle hoqueta :

— Je vous hais !

Elle avait levé vers moi son visage convulsé d'humiliation.

— Je voudrais bien savoir pourquoi, dis-je calmement. En mettant à part la correction méritée que je viens de t'infliger, je me demande quelles raisons personnelles tu aurais d'éprouver envers moi un quelconque ressentiment. Hier encore, je n'étais pour toi qu'une inconnue. Certes, j'avais bien remarqué que je ne t'inspirais pas une très grande sympathie, mais je ne prévoyais pas que tu me chercherais des noises. Je croyais que tu avais simplement un sale caractère, que tu étais aigrie et envieuse. Ce en quoi tu as tort parce que tu es encore si jeune que tous les espoirs te sont permis.

— Vous vous moquez encore de moi !

— Pas du tout, affirmai-je. Un jour, tu quitteras ces lieux maudits et tu auras droit à la part de bonheur que dispensent les pays civilisés à la plupart de leurs habitants.

— Pourquoi me parlez-vous ainsi ?

— Pour que tu ne sois pas désespérée. Tu as échoué dans ta mission, mais tu avais fait preuve du maximum d'habileté.

Du coup, elle s'assit et croisa les bras ; des larmes tombèrent encore de ses cils.

— Vous, alors ! fit-elle.

— C'est ton vieux forban de père qui t'a envoyée, en t'indiquant par le menu tout ce que tu aurais à faire et il a fallu qu'il te contraigne parce que tu avais très peur que tes simulacres n'attirent de vrais fantômes. C'est aussi pour cela que tu m'en as voulu. Si je n'étais pas venue ici, tu n'aurais pas eu à accomplir de pareilles corvées.

Elle ne répondit rien, elle m'écoutait, la bouche entrouverte.

— Le coup de la chaîne au bout d'une perche, ce n'était pas mal. Mais, quand tu t'es introduite dans la maison, alors que je raccompagnais ton frère, c'était encore mieux. Tu as flanqué en l'air la batterie de cuisine. Puis tu es montée au grenier. Tu as marché à reculons jusqu'à la lucarne, par laquelle tu t'es glissée à l'extérieur. Ton père est une crapule des plus rusées, il t'avait même fait enfiler des chaussures d'homme, pour que tu laisses de larges empreintes dans la poussière

du grenier. Ma tante Sarah avait de très grands pieds et elle avait usé toutes les bottes de son défunt mari. J'ai compris sur-le-champ, mais j'ai simulé la terreur afin de t'engager à revenir.

Elle avait baissé la tête; elle s'essuya le nez du revers de la main.

— Il... il m'a battue, avoua-t-elle.

Elle se remit à pleurer doucement.

Je la pris sous les bras et je la relevai. Le dernier morceau de sa jupe resta sur le parquet.

— Tu n'es pas mal faite, appréciai-je avec bonne humeur. Tu as de jolies jambes.

Elle donna un coup d'épaule de dédain.

— On me l'a déjà dit. Ça ne m'a jamais attiré que des tourments par la suite.

— Cela changera un jour.

— Ce n'est pas demain la veille.

— Si tu t'asseyais, proposai-je, en lui indiquant une chaise.

Elle m'obéit et je lui tendis une couverture du lit.

— Enveloppe-toi. Tu dois avoir froid. J'ai dans ma valise un blue-jean qui m'est un peu étroit. En serrant la ceinture, il tiendra sur tes hanches.

Elle me fixait ardemment.

— Pourquoi êtes-vous bonne avec moi ?

Je feignis l'étonnement.

— Je ne suis pas bonne, dis-je. Je t'ai frappée et j'ai déchiré ta jupe.

J'avais fouillé ma valise et je lui tendis le blue-jean.

— Tiens, tu le garderas. Je n'en ai pas besoin. Il me dessine trop et dans les Trails, ce n'est pas indiqué d'avoir des fesses provocantes.

Bess parut se décider en recevant le vêtement qui avait l'aspect du neuf et qui était fait de velours vert à fines côtes. Elle se défit en hâte de la couverture, puis elle parut s'inquiéter et s'écria :

— Que va dire mon père, quand il verra ça ?

— Je lui rendrai visite demain. Je lui expliquerai que ma propriété est déjà vendue.

— Déjà vendue ? A qui ?

— A Mrs Brandon.

Bess reprit son air furibard.

— Celle-là ! Cette...

Je la fis taire.

— Sois polie ! C'est une amie à moi.

— Oui. Je vous ai vue aller chez elle. Vous les choisissez bien, vos amies.

— Ici, à part elle et toi, je n'en ai pas d'autres.

— Elle et moi ?

L'accès de colère de l'impulsive jeune fille s'arrêta net.

— Vous voulez dire que je pourrais être votre amie ?

— Si tu le veux. Je ne m'impose pas.

Elle me sauta au cou et appuya son museau humide contre mes joues et ma bouche.

— Je ferai n'importe quoi pour vous, chuchota-t-elle, en m'embrassant encore.

— Cela va bien, murmurai-je en caressant sa nuque frêle, ne te déchaîne pas, tu vas m'étouffer. Ne passe pas d'un excès dans l'autre. Plus qu'une fois et arrête-toi.

Elle eut un gloussement de joie, puis elle consentit à cesser de se frotter à moi, en soupirant :

— Comme vos lèvres sont douces et comme vous sentez bon.

Elle revêtit le blue-jean avec enthousiasme, tendit une jambe, puis l'autre.

— Je vais nous préparer du thé, dis-je.

Mais pourrais-je savoir pourquoi tu parles d'Emily avec tant d'animosité ?

Le visage de Bess se crispa.

— Parce que c'est une sale intrigante, jeta-t-elle. Et parce que c'est une criminelle, je peux bien vous le dire à vous...

— Tu es folle !

— Non. Je suis sûre que c'est elle qui a tué le vieux Brandon.

CHAPITRE IX

Horri    , je protestai :

— Bess, te rends-tu compte de ce que tu viens de dire ?

Elle s'obstina :

— Parfaitement, miss.

— Tu d  raisonnes, ma fille ! La mort de M. Brandon a été naturelle.

— Qu'en savez-vous ?

— Mais, il n'y a pas eu d'enquête que je sache.

— Ah ! ah ! fit Bess sarcastique, une enquête dans les Trails,    quoi cela pourrait-il servir ?

— Si quelques-uns d'entre vous accusent Emily d'avoir tué son mari, ils auraient pu en porter témoignage devant la justice.

— Nous ne témoignons pas les uns contre les autres. Tout reste entre nous. Nous ne nous confions pas    des étrangers.

— Et moi, alors ?

— Votre famille est originaire des Trails et vous êtes propriétaire dans le pays. Et puis vous me plaisez, maintenant, et je ne veux pas que vous soyez trompée par cette garce de Lily.

— Tais-toi, je t'en prie. Et ne prétends pas que les crimes ici restent impunis.

— Mais ils ne restent pas impunis. Des vengeances peuvent s'exercer.

— Alors, pourquoi n'avez-vous pas vengé Brandon ?

— Parce que c'était un monstre.

Elle s'exprimait avec une froide cruauté.

— Il avait mérité cent fois la mort, poursuivit-elle. Et, vous l'ignorez sans doute, mais ses deux fils avaient été victimes d'accidents de chasse. C'est le shérif qui a conclu que c'étaient des accidents.

— Ils avaient été assassinés ?

— Oui.

Je me secouai.

— Bess, tu inventes des horreurs !

Elle vint vers moi, posa ses mains sur mes épaules et me regarda dans les yeux.

— Croyez-vous vraiment que je vous dis des mensonges ?

En dépit de mes efforts, je me troublai.

— Je... je pense que tu peux commettre des erreurs. Dans les coins perdus, la population est très crédule, très superstitieuse. Il y a des racontars, des...

— Des racontars ! C'est tout ce que vous trouvez ?

Elle ne cessait de me fixer, et ce regard brûlant devenait insoutenable.

— L'aîné des fils Brandon, le beau Joé, qui ressemblait à une fille, s'attaquait aux petits bergers. Ceux qui se soumettaient recevaient de l'argent. S'ils se montraient rétifs, il les forçait. Il y en a eu un qui s'est trop débattu et il l'a étranglé. Alors, un frère du gosse a pris son fusil et il est allé s'embusquer dans la forêt. Le fils cadet, William, préférait les simplettes, et Dieu sait s'il y en a chez nous. Il avait des caprices effarants et les laissait en piteux état. Un jour, il en a éventré une et le père de la malheureuse, lui aussi, a pris son fusil. Et ne dites pas que j'invente, j'ai vu le cadavre de la pauvre idiote.

Les narines de Bess se pincèrent. Je m'écartai d'elle, bouleversée. Samy ne m'avait donc pas menti.

Mais, Emily ? Emily avait-elle commis un

crime ? En mon for intérieur ne pouvais-je pas convenir qu'elle en était capable ?

— Je ne sais plus où j'en suis, avouai-je.

— Vous êtes dans les Trails.

J'essayais de réfléchir et je parvins à formuler une objection.

— Ceux qui ont exécuté les fils Brandon étaient donc des justiciers. Pourquoi ne considérais-tu pas Emily comme une justicière ?

Bess eut un ricanement de mépris.

— Les gens lui ont donné raison. Jusqu'à ce qu'ils se soient aperçus qu'elle était encore plus rapace que le vieux. Ils ne lui en veulent pas de son crime, au contraire. Mais ils lui reprochent son avarice et son orgueil.

Elle marqua un temps, puis déclara :

— Moi, c'est différent.

— Pourquoi ?

— Horace Brandon me donnait des sous.

— Hein ?

Elle n'éprouvait aucune honte, après cet aveu.

— Il me donnait des sous et personne n'en savait rien. Depuis qu'il est mort, je n'ai plus rien, plus rien du tout.

— Pourquoi, bégayai-je, se montrait-il généreux avec toi ?

— Parce que nous avions des rendez-vous.

— Toi, avec ce vieillard ?

— Et après ? Ils ne sont pas faits autrement que les jeunes. Avec l'âge, au contraire, ils peuvent devenir moins brutaux, moins exigeants. Quand ça a commencé avec lui, j'avais douze ans.

— Douze ans ?

— Oui, miss. Mais je n'étais pas une novice. Voulez-vous savoir tout ce qui m'était déjà arrivé ?

— Non. Je te crois.

— Ce n'est pas trop tôt. Je vous dis la vérité. J'avais douze ans et, avec les copains, nous rôdions sous les murailles de Brandon-House. Pourquoi faites-vous cette tête ?

— Pour rien. Continue.

— M. Brandon, qui revenait de la chasse, nous a pris à revers et je me suis étalée dans l'herbe, alors que les autres détalaient. Il s'est penché sur moi et j'ai cru que ma dernière heure était arrivée. Mais il devait être dans un bon jour, il ne paraissait pas fâché. Il s'est borné à me tripoter et je me suis laissée faire très docilement. Tant que ça n'était que ça, je n'avais pas à me plaindre. Puis il m'a prise par la main et il m'a fait franchir la muraille par une petite porte qui donne sur le parc. Il

m'a emmenée dans un pavillon près d'un petit pont qui franchit un bras de l'étang. Il me parlait doucement, comme si j'avais été un petit animal de la forêt. Il ne fallait pas que je cherche à m'échapper car ce serait dangereux.

— A cause des pièges à loups ?

— Il avait fait plutôt allusion à un piège à rats.

— Un piège à rats ?

— Oui. Plus tard, il lui arrivait d'affirmer que nous ne serions pas dérangés grâce au piège à rats. Je n'ai jamais compris ce que cela signifiait. Donc, la première fois, il m'a fait entrer dans le pavillon. Que c'était donc beau ! Un vrai petit palais ! Là, il m'a ordonné de me déshabiller. C'était vite fait, car je ne portais presque rien. Il m'a dit qu'il allait m'apprivoiser tout doucement. Je n'en revenais pas qu'il soit si délicat. J'en avais tellement vu d'autres. Enfin, il m'a raccompagnée à la poterne, il m'a fait promettre que je reviendrais et il m'a offert une pièce d'argent.

— Et tu es revenue ?

— Vous pensez ! Avec les sous, je m'achetais à manger, en douce, au *Magasin Général*.

— Ma pauvre petite...

— J'aurais voulu vous y voir. Je parie que vous n'avez jamais su ce que c'était que la faim. Une fois par semaine environ, je disposais de ma pièce d'argent. Malheureusement, quelques années plus tard, il s'est marié, et nos rendez-vous se sont espacés.

— Ils ne se sont pas interrompus ?

— Pourquoi ? Avec moi, ce n'était pas la même chose. Voulez-vous que je vous explique ?

— C'est inutile.

— Cette sacrée Lily avait beau faire sa mijaurée et nous considérer comme du bétail, quand elle passait j'étais drôlement contente de me dire que son époux la trompait avec moi.

Bess eut un rictus de joie mauvaise. Puis elle s'assombrit.

— Hélas ! reprit-elle, elle l'a assassiné...

Je protestai :

— Mais, comment peux-tu l'affirmer ?

— C'est parce que le jour de sa mort, les gens de Brandon-House ont annoncé qu'il avait succombé à une crise cardiaque vers cinq heures de l'après-midi. Or, à cinq heures de l'après-midi, je me trouvais avec lui dans le pavillon, et je vous jure que sa santé était

excellente, quand je l'ai quitté en franchissant la fenêtre de derrière.

— Tu es sortie par la fenêtre ?

— Oui, parce que sa femme frappait à la porte et lui criait d'ouvrir. Et elle n'était pas seule, elle parlait à quelqu'un. Je me suis tapie dans un buisson. J'avais le temps, même si l'on se doutait d'une présence féminine dans le pavillon, et si l'on voulait me donner la chasse. Pour me rejoindre, il faudrait longer une longue haie. J'ai entendu le bruit d'une discussion, et des meubles sont tombés. Puis, plus rien, le silence. Un silence de mort.

— Il avait eu une crise. Il s'était écroulé.

— Pourquoi Emily s'est-elle tue ? En pareil cas, une femme se met à crier, non ?

— Elle a pu s'évanouir.

— Elle ? Vous voulez rire.

— Selon toi, comment est-il mort ?

— Ils l'ont étouffé sous des coussins. Emily avait un complice. La fenêtre était trop haute je n'ai pas pu jeter un regard à l'intérieur de la pièce. Et puis, j'ai perdu la tête et je suis partie.

— Mais, objectai-je encore, le permis d'inhumer a dû être délivré. Et le médecin a conclu à une crise cardiaque.

— Le toubib de Tornhill, ricana Bess, vous

ne le connaissez pas. C'est un vieux débris, toujours bourré. Lily l'aura rempli de whisky avant, pendant et après ses constatations. En admettant même qu'il ait examiné le cadavre.

Je trouvai un dernier argument :

— Il ne s'agit de toute façon que de présomptions.

Bess eut une grimace de dégoût.

— Je sais qu'il n'y a pas de justice. Je sais qu'ils se seraient tous retournés contre moi si j'avais parlé. Je n'ai rien dit. Vous êtes la première personne à qui je raconte tout cela.

— Je te conseille d'être encore plus prudente, balbutiai-je.

— Vous aussi, rétorqua-t-elle. J'ai voulu vous avertir et rien de plus. Vous aviez l'air de porter aux nues cette Lily. Vous vous méfiez au moins d'elle.

Je portai une main à mon front.

— Que voulais-je donc faire tout à l'heure ? dis-je. Ah ! oui, préparer du thé.

— Ne vous donnez pas cette peine, intervint la jeune fille. Il est tard et mon père doit m'attendre.

Elle eut un frisson d'inquiétude.

— C'est promis, vous viendrez demain chez moi ?

Elle ramassa le morceau de jupe, elle hésita, puis elle se mit à ôter le blue-jean.

— Que fais-tu donc ?

— C'est trop risqué. Vous allez me donner des épingles pour faire tenir mes guenilles.

— Si tu le veux, mais ce vêtement est à toi.

— Je le prendrai demain matin. Je vous apporterai des fruits. Prêtez-moi votre lampe. Je vais aller chercher le reste de ma jupe dans la cour.

Quand elle revint, j'avais découvert un sachet d'épingles. Je m'accroupis devant Bess.

— Laisse-moi faire, ce sera plus facile. Tu me diras si je te pique, je n'ai pas l'intention de jouer à la couturière.

— Je ne suis pas douillette. Je vous remercie.

Puis elle murmura, rêveuse, pendant que j'assemblais tant bien que mal le tissu :

— C'est vrai que vous me trouvez bien faite ?

— Mais oui.

— Comme je suis heureuse !

Plus bas, elle ajouta :

— Je voudrais ne plus jamais vous quitter.

— Aïe ! fis-je. C'est moi qui me pique !

— C'est ma faute.

Elle passa ses doigts dans mes cheveux, tendrement.

— Ne pourriez-vous pas dire à mon père que vous aviez peur, toute seule. Pendant la durée de votre séjour, je pourrais venir coucher avec vous.

Je baissai la tête ; j'avais envie de rire. Après le frère, c'était la sœur... Des anges gardiens de la même race insolite. Des êtres frustrés, instinctifs, naïfs dans leurs désirs.

— Je vais faire mieux pour te rendre service, répondis-je. J'annoncerai à ton père que la maison de tante Sarah est hantée. Ainsi il n'aura aucun reproche à t'adresser. Et je lui apprendrai que c'est pour cela que j'ai traité avec la première acheteuse qui s'est présentée. Il réalisera qu'il a été victime de ses propres machinations et il ne se plaindra pas. Qu'en dis-tu ?

— Oui, ce n'est pas une mauvaise idée, souffla Bess, mélancolique.

Je compris qu'elle pensait que la sienne était meilleure.

Je plaçai une dernière épingle.

— J'espère que cela tiendra.

Elle me remercia avec effusion et j'abrégeai du mieux que je pus ses embrassades.

Quand elle fut partie, je me jetai en travers du lit pour réfléchir.

Emily était-elle une criminelle ?

Bess paraissait si sincère. Mais son témoignage ne constituait pas une certitude. Cependant, il fallait bien que je me l'avoue, en moi le soupçon avait fait son chemin. Alors, devais-je, accepter l'hospitalité d'Emily ?

Et devrais-je accepter son argent ?

Certes, cette histoire ne me concernait pas, en admettant que les accusations de Bess fussent fondées. Horace Brandon était enterré depuis trois ans et, mise à part une seule fille, animée par une basse question d'intérêt, personne ne le regrettait dans les Trails. « Il avait mérité cent fois la mort... » Et ses fils avaient été exécutés sans que la police jugeât bon d'intervenir. J'étais stupide de me tracasser.

Je me levai et je cherchai, dans une poche de mon manteau, un tube de tranquillisant. Je me sentais angoissée et nerveuse et j'avalai deux comprimés.

Je dormis pourtant très mal.

Au matin, en m'éveillant, mes hésitations me reprirent. Je me sentis, et ce n'était pas la première fois, une fameuse envie de tout planter là, de téléphoner à Samy et de fichier le camp de ce bled de malheur.

Je me rendis pourtant chez Jonathan; j'avais une promesse à tenir et il ne me déplaisait pas de me moquer sous cape de ce vieux fourbe. Ce fut lui qui me grogna d'entrer quand je frappai à sa porte. Il était seul, enfoncé dans son fauteuil, la pipe au bec.

— Quelle bonne surprise! chevrota-t-il. Sois la bienvenue, Rosamond!

Il y avait en effet une surprise pour lui, mais elle n'allait sûrement pas lui paraître bonne.

— Je vous salue, monsieur Jonathan.

— Viens t'asseoir près du feu. C'est un temps de neige. Il va en tomber un tas.

Il serrait le tuyau de sa pipe entre ses gencives et son menton en galoche se relevait.

— J'avais quelque chose à vous demander.

— Eh bien, tant mieux. Cela me donnera l'occasion de t'être agréable.

Je simulai une certaine honte, mêlée d'inquiétude.

— Est-ce que vous auriez entendu dire que la maison de ma tante est hantée?

Il eut un haut-le-corps de bonne venue.

— Hantée! Hé, là!... La maison ou la grange? Parce que la grange...

— La maison d'habitation.

Il branla du chef, les paupières mi-closes, la lippe pendante.

— Ce sont des choses qui ne s'expliquent pas, ma petite. Les défunts se manifestent quand ils veulent et où ils veulent. Cette pauvre Sarah te serait donc apparue ?

— Pas précisément. Mais il y a des bruits...

— Hum ! C'est que son âme ne repose pas en paix.

— Moi non plus. Elle me réveille. Elle traîne des chaînes, elle renverse ses casseroles, elle laisse la trace de ses grands pieds...

— C'est très regrettable, ma pauvre enfant. Mais, si tu veux mon avis, si elle agit ainsi, c'est pour bien te signifier que tu dois quitter sa demeure.

— C'est ce que je dois conclure ?

— Hé oui.

Je portai un mouchoir à mes yeux et ma poitrine fut secouée de quelques spasmes.

— Alors, j'ai agi sagement, puisque je viens de vendre la propriété.

— Hein ?

La pipe du vieux Jonathan avait failli lui échapper.

Il s'étrangla d'une indignation mal contenue :

— Tu as vendu ? Et à qui ?

— A Mrs Brandon.

Il cracha furieusement dans les cendres.

— Emily est une amie, ajoutai-je. Je vais d'ailleurs aller m'installer chez elle. Elle m'offre un bon prix et elle me paye comptant.

Il se baissa saisit le pique-feu, et en lança un grand coup dans les tisons, d'où s'éleva une gerbe d'étincelles. Il marmonnait une litanie de jurons en dialecte. Je pris mon air le plus hypocrite.

— J'ai agi sagement, n'est-ce pas, monsieur Jonathan ?

Il lâcha le pique-feu qui rebondit sur la pierre.

— Elle accapare tout ! Elle est pis que lui !

— De qui parlez-vous ?

— De cette diablesse de Lily ! De cette goule !

Je portai mes mains à ma gorge et je gémis, peureusement :

— Une goule, monsieur Jonathan ?

Je savais que la mythologie des Trails, figurait en bonne place, ce vampire femelle des superstitions orientales, qui dévore les morts pendant la nuit, ou qui, sous l'apparence d'une femme jeune et voluptueuse, séduit les hom-

mes qu'elle égorge pour se repaître de leur sang.

— Ouais ! J'ai bien dit.

— De quoi l'accusez-vous ?

La colère du vieillard tomba et il cracha encore dans la direction de l'âtre. Il grogna une expression patoise qui signifiait : « Cela suffit ».

— Qu'a-t-elle donc fait, monsieur Jonathan ?

— Rien, rugit-il. Sinon qu'elle rafle tout.

— Vous vouliez m'acheter ma propriété ? Je l'ignorais. Si vous saviez comme je regrette. A conditions égales, je vous aurais accordé la préférence.

Il se tassa sur lui-même.

— N'en parlons plus. Je ne suis pas de taille à lutter.

Puis il se mit à geindre, l'œil en coulisse :

— Tu es une bonne fille, Rosamond. Les hardes de ta tante ne peuvent intéresser la Lily. Tu devrais nous les donner, elles serviraient tant à ma femme et à mes filles.

— C'est entendu. J'arrangerai cela avec Bess.

Il se rasséréna, il ne perdait pas la totalité de l'héritage de tante Sarah. Et il devait

certainement espérer qu'il pourrait se faire remettre des outils, des ustensiles.

— Nous aimions tellement Sarah ! Nous avons fait tout ce que nous avons pu pour elle...

Je pris congé et il se répandit encore en paroles de gluante gratitude.

Bess m'attendait devant ma ferme. Elle avait au bras un panier rempli de pommes. Elle avait revêtu une autre jupe, qui était à peine en meilleur état que celle que j'avais rafistolée. Ses yeux étaient angoissés, mais son visage s'éclaira quand je l'abordai en riant.

— C'est fait ! J'ai convenablement berné ton vieux renard de père.

— Il ne se doutera de rien ?

— Non. Tu ne seras pas battue.

— Oh ! merci, miss Rosamond.

— Et tu pourras déménager, au début de l'après-midi toute la garde-robe de Sarah. Tu reviendras avec une voiture à bras. En attendant, je vais te remettre ton blue-jean.

La jeune fille, ravie, me suivit.

— Vous, au moins, s'exclama-t-elle, vous n'avez pas de rancune !

— A quoi bon. Tu n'étais pas entièrement responsable.

— Quand je pense que je vous voulais tant de mal !

Elle me prit une main et l'embrassa.

— Mon père n'a pas manifesté trop violemment sa déception ?

— Pas envers moi. Mais il a prétendu qu'Emily est une goule...

Bess se raidit.

— Est-ce une façon de l'insulter ? demandai-je.

— Bien sûr, miss...

Elle baissa la voix :

— C'est aussi ce que disent les vieilles gens. Dans les temps anciens, il y aurait eu des créatures diaboliques, d'aspect séduisant, qui suçaient le sang de leurs victimes. De belles femmes, mais pâles et froides, et qui étaient habitées par un esprit horriblement malfaisant.

— Dois-je rappeler que Lily est une fille du pays et qu'elle a été chanteuse dans des boîtes de nuit ?

— Justement. Elle a pu être possédée par Belzébuth...

Je fis semblant de m'esclaffer :

— Qui donc parle de Belzébuth, par ici ?

Bess se troubla.

— Je ne devrais pas vous le révéler, Rosamond.

— Pourquoi donc ?

— Ils m'ont fait jurer le secret.

— Qui donc ?

— Ceux qui savent.

— Ils savent quoi ?

— Ils savent parler aux esprits.

— Ce sont les sorciers des Trails ?

— Ce sont les « maîtres ».

J'attirai la jeune fille près de moi.

— Je suis au courant, dis-je sur un ton léger. Je sais que l'on célèbre, dans le pays, des messes noires. Tu as donc assisté à quelques-unes de ces cérémonies ma petite Bess ? Allons, réponds-moi. Dis-le à mon oreille.

Elle souffla timidement :

— Oui, Rosamond.

— Eh bien, tu n'aurais pas dû !

— C'était mon père qui m'y avait envoyée. Je retins des propos insultants.

— Il m'avait confiée aux « maîtres », un soir, reprit-elle honteusement.

— C'est abominable ! m'exclamai-je. Alors, si je comprends bien, ce fut toi qui leur servis ? C'était toi qu'ils étendaient toute nue sur leur autel ?

— Oui, gémit-elle. Mais je n'y suis allée

que deux fois. La seconde fois, je me suis débattue et ils ont été obligés de me remplacer par une autre.

Je soufflai d'indignation et je caressai les épaules de Bess.

— Ma pauvre fille, il faudrait que tu t'en ailles de ce bled dégoûtant.

Elle se recula et me dévisagea.

— Que je fasse comme Emily ?

Je demeurai un instant interdite.

— Tu ne serais pas obligée de l'imiter, j'imagine.

— Quand elle avait mon âge, c'était elle qui servait aux offices de Belzébuth. On me l'a dit. Et cela a duré des mois et des mois. C'est peut-être bien ainsi, dans le commerce des démons, qu'elle est devenue une goule, qui suce le sang des hommes.

— Tu ne crois pas à ces balivernes ? Les démons, les goules, cela n'existe pas.

Bess eut un mouvement de recul.

— Taisez-vous, miss !

Elle éleva ses mains et croisa ses index.

— Horace était un homme très sanguin, au visage fortement coloré. Eh bien ! on a raconté que, sur son lit de mort, il était blafard...

CHAPITRE X

Quand la jeune fille m'eut quittée, je repris le cours de mes réflexions moroses. Je ne me laissais pas impressionner par les stupidités que pouvaient raconter ou faire les vieillards des Trails. Mais, malgré tout, je prévoyais que je me sentirais mal à l'aise auprès d'Emily.

Dans la mesure du possible, j'écourterais mon séjour. En tout cas, je quitterais Brandon-House dès que je serais payée.

Je me mis à vider les armoires des nippes et du linge qu'elles contenaient, et j'en fis un tas sur la table de la cuisine. Un fripier ne m'aurait donné du tout qu'une somme dérisoire. Il valait mieux que Bess en profitât ; elle saurait se réserver la meilleure part. Je pris mon dernier repas dans cette maison,

debout près du fourneau, absorbée dans des pensées maussades. Je ne savais plus ce que je voulais et je n'étais pas accoutumée à me sentir ainsi désorientée.

Je vis revenir Bess avec ennui. Elle tirait une petite charrette grinçante ; elle avait revêtu son blue-jean vert et le plaisir qu'elle en éprouvait lui donnait un visage beaucoup plus aimable. Mais ses histoires de sorcières m'agaçaient ; j'en avais assez entendu. Elle s'extasia devant le butin qu'elle allait emporter et je tentai d'abrégier notre entretien, en l'aidant à effectuer le chargement.

— Eh bien, tout y est. Nous allons nous quitter.

— Vous vous rendez à Brandon-House ?

— Oui, dans un instant.

— Vous allez résider là-haut ?

— Je l'ai décidé ainsi.

— Vous avez tort, miss.

— Je ne te demande pas conseil.

— Ne vous irritez pas contre moi.

— Ma petite Bess, je mène mes affaires comme je l'entends.

— Oui, bien sûr.

Elle paraissait sincèrement attristée et inquiète.

— Ne crains rien pour moi, ma fille.

— Si vous croyez que je peux vous être utile, faites-moi signe. Et vous ne resterez pas enfermée tout le temps à Brandon-House. Quand vous sortirez, quand vous irez vous promener, je m'arrangerai pour vous voir. Vous voulez bien ?

J'acceptai et elle me fit ses adieux.

Un quart d'heure après, ce fut Bill qui lui succéda. Il arriva au trot de son cheval et je parus aussitôt sur le seuil.

Il restait en selle, et il me faisait des yeux sévères.

— Qu'est-ce que j'apprends, Rosamond ? N'es-tu pas folle ?

Je fis front.

— Et toi ? A qui crois-tu parler ?

— A une écervelée. Emily, ce n'est pas une fréquentation pour toi.

Je croisai les bras et je lançai énergiquement :

— Pour qui me prends-tu, mon garçon ? Tu imagines que je te donne le droit de critiquer mes faits et gestes et de contrôler mes fréquentations ?

Le sang lui était venu aux joues. Il gestacula et son cheval fit un écart. Il éleva la voix, lui aussi :

— Il ne faut pas que tu ailles à Brandon-House. Tu resteras ici.

— C'est cela, dis-je, sarcastique. Et je ferai cadeau de mon héritage à ton père.

Il eut une grimace méprisante.

— Fais ce que tu veux de ce que tu possèdes ! Mets le feu à la baraque et à ta forêt si ça te plaît, je m'en balance. Mais une fille comme toi n'a pas à cohabiter avec une sale...

— Je t'interdis de l'insulter. Et je t'assure que tu es ridicule dans un rôle de moraliste.

Il s'apprêtait à sauter à terre.

— Non, ordonnai-je, reste en selle. Notre entretien a assez duré.

— Tu ne veux pas m'écouter ?

— Tu me fatigues.

— Tu vas t'en repentir !

— C'est mon affaire.

— Mais, sacrée petite tête de mule...

J'avais fait volte-face, j'entrai dans la maison et je fis claquer la porte. J'entendis des jurons très variés, puis un hennissement et des claquements de sabots.

Bill s'en allait au galop.

— Eh bien, dis-je à voix haute, les avertissements ne m'auront pas manqué.

Je me mis à préparer ma valise.

J'avais achevé quand naquit au loin un ron-

flement de moteur. Je m'embusquai derrière les rideaux de la fenêtre et je vis arriver dans la cour une assez belle Oldsmobile, que pilotait le fiancé d'Emily.

Subitement, j'eus honte du taudis dans lequel je me trouvais, et je me précipitai au-dehors en traînant ma valise. Je fermai la porte, je tournai la clé. Ainsi il n'entrera pas dans cette pitoyable vieille maison, il n'en découvrirait ni le dénuement, ni la vétusté. Quant à son apparence extérieure, elle était celle de toutes les autres constructions du hameau et l'on pouvait, à la rigueur, employer pour la qualifier le terme de pittoresque.

M. Galloway descendit de sa voiture et agita le bras.

— Hello !

A quelques yards, il avait vraiment l'aspect d'un jeune homme, dans le confortable costume de tweed qu'il portait ce matin. Il s'avancait avec un sourire enjoué, la main tendue.

— Miss Lew, je suis fameusement content de venir vous chercher.

— Vous êtes très aimable, fis-je en lui donnant une poignée de main.

Ses yeux clairs étaient très doux.

— C'était donc là que vous passiez vos

vacances, quand vous étiez petite fille. Mais c'était un coin charmant.

J'appréciai médiocrement l'épithète et il s'en aperçut.

— Oui, rectifia-t-il, pour une jeune personne qui vivait en ville, le lieu était un peu retiré et les commodités assez réduites sans doute.

J'inclinai la tête :

— C'est cela. Vous avez deviné.

— J'ai, moi-même, été parfois invité dans ma jeunesse, chez des parents à la campagne, dans des conditions semblables, reprit-il gentiment. Mais, quand on est très jeune, on se fait à tout.

— Oh ! plus tard aussi, observai-je. Tout au moins en ce qui me concerne. Je ne descends pas dans les palaces, quand je suis en voyage, et quand je loue un appartement, ce n'est d'ordinaire qu'un deux-pièces.

— J'ai aussi connu cela, et sans m'en plaindre. Je suis contraint de vivre autrement, actuellement, pour des raisons de standing, bien que j'aie des goûts simples. Une chaumière et un cœur, cela m'irait très bien.

Il avait donné un coup d'œil au toit de chaume, et il me dévisageait.

— Seriez-vous sentimental ? ripostai-je.

— Pourquoi pas ! Et vous ?

Je m'étais mise sur la défensive.

— Evidemment. J'ai cultivé la petite fleur bleue aux quatre coins du monde. Mais c'était une fleur au fusil.

— Oui, je sais. Emily m'a raconté. Cela n'empêche pas qu'il y ait un repos de la guerrière.

— Je me dépêche de me reposer, déclarai-je. Dans quelques jours, je serai repartie.

Il eut une exclamation de regret :

— Si vite ? Emily m'a annoncé qu'elle vous garderait le plus longtemps possible.

— Mais il ne me sera pas possible de rester si longtemps.

— Comme c'est dommage.

— Vous-même, vous n'allez pas passer l'hiver dans les Trails ? Dès que... Après votre mariage, vous partirez en voyage dans un pays de soleil.

— C'est possible.

— Vous ne vous contenterez pas de la chaumière de Brandon-House...

J'avais laissé ma phrase en suspens, comme si j'avais voulu ajouter : « ...ni du cœur d'Emily ! ».

Il plissa les paupières et garda le silence quelques secondes. Il était bien obligé de comprendre que je le tenais pour un homme volage,

puisqu'il me faisait un brin de cour, alors qu'il allait épouser mon amie.

— Oh ! miss Rosamond Lew, murmura-t-il enfin, ne prenez donc pas avec moi ces allures de pasteur presbytérien. Nous sommes de la même race, et nous ne nous embarrassons pas de préjugés. Vous savez bien qu'il pourrait y avoir entre nous un échange de fantaisies qui n'engagerait ni le présent, ni l'avenir. Nous ne sommes pas de ceux qui cueillent les fleurs au hasard et qui les font se dessécher dans un herbier. Nous nous bornons à respirer celles qui nous plaisent.

— Hum ! fis-je, moitié rieuse, moitié fâchée, je vous trouve présomptueux, cher monsieur, quand vous prétendez connaître mes pensées secrètes. Mais s'il ne s'agit que de humer un parfum, admettons que c'est chose faite.

— Quand vous étiez évanouie, j'ai bien été obligé de m'assurer que votre cœur battait.

J'eus peur de me mettre à rougir comme une débutante.

— Je préférerais que vous ne fassiez aucune allusion à notre première rencontre.

— C'est notre secret, en effet.

— Je regrette, lançai-je, de ne pas avoir révélé à Emily...

— A quoi bon ?

— Mais, monsieur !

— Elle n'est pas jalouse. Elle a des idées très larges. C'est une créature exceptionnelle.

— Vous l'aimez ?

— Nous sommes solidement liés.

— Vous l'aimez passionnément ?

— De toutes les façons possibles et depuis le lendemain du jour où nous avons fait connaissance. Elle est très belle, n'est-ce pas, et admirablement bien faite. Et sous un dehors de froideur, elle cache un tempérament ardent.

J'étais suffoquée. Ou bien il mentait, ou c'était Emily qui m'avait menti en me confiant que leurs relations étaient purement platoniques, ou quelque chose dans ce genre. Mais, pourquoi, si elle était sa maîtresse, m'avait-elle raconté ces fadaises ? Pour paraître à mes yeux une femme respectable ? Non, puisqu'elle m'avait dévoilé quelques-uns des aspects les moins reluisants de son passé aventureux. Il y avait une autre explication : Emily ne m'avait-elle pas fait des avances ? Son attitude, à certains moments, n'était-elle pas équivoque ? Elle avait donc voulu me convaincre qu'elle ne faisait pas grand cas d'un amour masculin.

— Cela vous choque ? interrogea Gregory.
Oui, tout me choquait.

— Je ne vous aurais pas cru si vieux jeu.

Ou alors, c'était lui qui bluffait pour m'en imposer.

— Vous vous méprenez, monsieur. Je ne sollicitais pas de telles confidences et je n'ai pas d'appréciation à formuler.

Il fit une moue dubitative. Je coupai court à cette conversation scabreuse :

— Nous partons ?

— A votre disposition.

Il plaça ma valise sur la banquette arrière, et m'ouvrit la portière. Je m'assis et il prit place au volant.

— Allons, cessez de vous renfrogner, sourit-il. Si je vous importune, je me le tiendrai pour dit.

Il me caressa délicatement le menton, en me faisant des yeux contrits. J'eus la tentation fugitive de m'abattre contre son épaule.

Je me reculai sans hâte et je lui fis signe d'embrayer. Il obéit et je murmurai :

— Dites-moi plutôt ce que vous faites dans la vie, quand vous ne passez pas votre temps à séduire les amies de vos fiancées.

Il accéléra et répondit avec bonne humeur :

— Des affaires. J'ai un bureau, avec des téléphones, à cinquante miles d'ici, à Righton. C'est à une soirée, chez un banquier, que j'ai rencontré Emily. Je suis reparti avec elle, je

l'ai ramenée à son hôtel. Je suis revenu le lendemain. Depuis, je fais toujours des affaires.

— Et votre mariage en est une ?

Il eut un sursaut, puis il prit le parti de rire.

— Non, je ne cherchais pas systématiquement à épouser une veuve riche et jolie.

— Vous n'avez jamais été marié ?

— Mais, Rosamond, c'est un interrogatoire ? fit-il, soudain railleur.

— Je cherche à vous comprendre.

— Je vous suis très reconnaissant de me marquer un peu d'intérêt. Moi aussi, je voudrais bien savoir comment il faut s'y prendre pour parvenir à vous toucher.

— Il faut être loyal, tranchai-je.

Il hocha la tête :

— Pourquoi pas, après tout. Vous en valez bien la peine.

J'allais me récrier, mais nous franchîmes alors le portail de Brandon-House et Emily parut sur le perron, flanquée d'un de ses robustes gardiens. Elle ouvrit elle-même ma portière et elle m'étreignit :

— Sois la bienvenue, Rosamond. Je vais te conduire à ta chambre.

Gregory nous suivait, portant ma valise. Elle la lui prit des mains et m'invita à gravir le grand escalier, au fond du hall.

— Le temps m'a duré, parce que je te savais tout près. Maintenant, je ne te lâche plus.

J'essayai de protester :

— Tu sais que je m'en irai dans deux ou trois jours.

— Tu plaisantes ! D'ailleurs, nous ne serons pas encore parvenues à faire établir l'acte de vente. Tu n'es pas au courant, mais on n'en finit plus avec les formalités.

Je cachai une moue de contrariété. Nous nous trouvions sur le palier de l'étage ; elle me fit suivre un large couloir et s'arrêta devant une porte.

— Voici ta chambre. La mienne est en face.

Elle me fit entrer dans une pièce spacieuse, aux parois tendues de toile à fleurs, meublée d'un lit à baldaquin, de commodes et de fauteuils de style.

— Cela te plaît ? La porte, là-bas, c'est la salle d'eau.

— C'est somptueux.

— Je suis ravie que tu sois satisfaite.

Elle avait posé ma valise sur une chaise.

— Veux-tu mettre une robe ?

Elle portait elle-même sa robe noire qui lui collait à la peau. Elle examinait d'un œil critique mon blue-jean et mon pull à col roulé.

— Si tu crois, dis-je, incertaine.

— Bien sûr, tu ne pratiques plus le camping.

Elle ouvrit ma valise; elle en sortit un carré de soie chatoyante.

— Oh! le joli foulard. Tu me le prêtes ?

— Je te l'offre si tu le veux.

— Pas du tout. Je te le rendrai. Alors, changes-tu de vêtement ?

Elle ne faisait pas mine de sortir. Elle allait me proposer de m'aider. J'allai à la fenêtre et je m'exclamai :

— Pendant qu'il ne neige pas, j'aurais tant envie de faire un tour dans le parc. Je ne l'ai jamais vu que du haut des murs. Je vais rester ainsi, j'aurai moins froid.

— Bon, fit-elle. En ce cas, c'est moi qui vais m'habiller. Accompagne-moi dans ma chambre. J'emprunte ton foulard. Je le mettrai pour sortir.

Je la suivis à contrecœur. Sa chambre était encore plus richement meublée que la mienne et je lui en fis compliment.

— Oui, si un jour je n'ai plus d'argent, j'appellerai un antiquaire.

Son visage s'était durci, l'espace d'un éclair.

— Mais il faudrait qu'il me soit arrivé bien

des malheurs. Car je me battrai pour ne plus jamais redescendre.

Je compris pourquoi elle avait acquis la réputation d'être implacable avec ceux qui lui devaient de l'argent, et ceux avec qui elle était en affaires. Elle avait la hantise de l'infâme misère de sa jeunesse. Elle voulait maintenir ce qu'un sort enfin favorable lui avait dévolu.

Son sourire était revenu. Elle releva sa robe le long de son corps ; elle la tira encore vers le haut, enfouit sa tête, puis dit d'une voix étouffée :

— Suis-je bête. J'ai oublié la fermeture-éclair. Au secours, Rosamond !

Elle avait des sous-vêtements d'une finesse extrême et je fus bien obligée de les effleurer, d'appuyer mes doigts à sa chair ferme et chaude. Elle était loin de mettre du sien pour se dépêtrer, bien au contraire. Elle feignit allègrement le fou rire et la maladresse, en trébuchant contre moi, en retenant ma main.

Je réussis enfin à la dévêtir quand elle voulut bien cesser de se tortiller.

— Tu es une camériste parfaite, ma petite Rosamond, soupira-t-elle.

Elle se tenait devant moi, les bras recourbés pour arranger ses cheveux, et elle murmura avec une tranquille impudeur :

— Suis-je à ton goût ?

Je fis un signe de tête affirmatif.

— Oui. Je comprends que ton fiancé soit très épris. Si j'étais un homme, je ne resterais pas insensible à ta beauté.

Je pris un air confus pour poursuivre :

— Mais, en ce qui me concerne, tu comprends bien que ce soient surtout les beaux garçons qui me fassent de l'effet. J'ajoute que c'est assez rare. Je n'ai pas, en ce domaine, de gros appétits.

Emily parut hésiter, puis elle eut son rire de gorge.

— Tu es une délicieuse petite ingénue, Rosamond.

Sur ce, elle alla ouvrir une grande penderie, elle en sortit un pantalon et un pull et elle s'habilla. Je résolus de continuer à lui parler de Gregory.

— Quand te maries-tu ?

— Incessamment.

— Ah ! oui ?

— Je crois que nous n'allons pas tarder.

— Oui, insinuai-je, le pauvre garçon doit perdre patience.

— Moi aussi, maintenant, je suis pressée.

— Mais, Lily, à votre âge, et hors du monde

comme vous êtes ici rien ne vous empêcherait de...

Emily choisissait dans la penderie une veste de lainage. Elle se retourna vivement :

— Ah ! non, ce sera la bague au doigt. Donnant-donnant, et quitte-quitte.

Je trouvai la formule curieuse, mais je me tus.

Nous redescendîmes au rez-de-chaussée.

— Attends-moi dans le salon. Je vais donner des ordres pour le dîner.

Il n'y avait personne dans l'immense salle, et je m'assis dans un fauteuil, auprès d'un guéridon sur lequel était posé un livre. Je le pris distraitemment, je l'ouvris et un feuillet s'en échappa.

Je ramassai ce papier, sans intention indiscrete et je m'aperçus qu'il s'agissait d'un relevé de compte bancaire, au nom de M. Gregory Galloway. Un compte qui ne datait que de deux jours et qui faisait apparaître un avoir très important. Je me dépêchai de replier ce relevé et de l'insérer dans le livre. Je me reprochai de l'avoir ainsi examiné, je me levai et j'allai m'asseoir sur un divan, près de la cheminée. Je ne pus me défendre d'avoir au cœur un petit pincement d'envie. Gregory était jeune,

beau et très riche. Il me désirait et il allait épouser Emily. J'avais de très laides pensées.

— Où es-tu, Rosamond ? Ah ! tu te chauffes, tu as froid. Veux-tu toujours sortir ou préfères-tu que nous restions là ?

— Je veux sortir.

Je courus vers Lily.

— Nous aurons au menu du dîner un potage velouté, du gigot avec des pommes vapeur et des carottes et un entremets sucré. Cela te va ?

— Ce sera un festin. Je vis d'œufs au plat depuis mon arrivée.

— Ma pauvre chérie.

Nous sortîmes. Le temps était sombre et le vent poussait des ribambelles de feuilles mortes dans la cour.

— Où veux-tu aller ?

— Vers l'étang.

Elle me prit par le bras et elle se mit à bavarder. Elle en revenait encore à nos quinze ans, à nos escapades dans les bois, à nos parties de cachette dans les granges. Elle se souvenait de nombreux prénoms des filles et des garçons que nous fréquentions. Elle me les décrivait : la taille de celui-ci, les taches de rousseur de celle-là, les mauvaises manières d'un autre.

Nous suivions une allée bordée de sapins

noirs dont les fûts montaient droit vers le ciel.

— Ce sont les plus beaux du pays, observa Emily. S'ils avaient poussé ailleurs qu'ici, il y a longtemps que je les aurais fait abattre.

Je désignai les étendues herbeuses, au-delà des arbres.

— Nous pouvons couper au plus court, par ici ?

— Non. Il y a trop de ronces et de buissons d'épines.

— Y a-t-il encore des pièges ?

La question m'avait échappé, et Emily eut un sursaut, ce qui lui fit faire un faux pas. Elle s'accrocha à mon bras.

— Qui t'a dit cela ?

Elle paraissait très intriguée.

— Oh ! c'est une vieille histoire que me racontait tante Sarah.

— Ah ! oui, les voleurs dévorés par les chiens. Mais c'est une légende qui remonte peut-être à un siècle.

— Crois-tu ?

— Mon grand-père prétendait que c'était des camarades de jeunesse de son père qui avaient péri ainsi.

— Ma tante en faisait une affaire moins ancienne pour me dissuader de pénétrer dans le parc.

— Elle n'avait pas tort. Jolie comme tu étais, tu ne serais pas tombée dans des pièges, mais tu aurais rencontré des loups, car les fils Brandon ne t'auraient pas manquée.

Des flocons de neige commencèrent à tomber, clairsemés. Et l'étang nous apparut, au détour de l'allée, derrière une barrière de roseaux. Le vent moirait sa surface livide. Sur l'autre rive, se dressait une petite construction carrée, au toit à quatre pans. Le pavillon ! Je réprimai un frisson.

L'étang se rétrécissait en ce lieu, et un pont de bois, couvert d'une toiture de planches, le traversait. Je tendis un bras interrogateur :

— Pourquoi ce pont est-il couvert ?

— Parce que l'on s'y installait pour pêcher, même en temps de pluie.

— Nous allons le traverser ?

— Il vaudrait mieux rentrer. Vois comme il neige.

— Oh ! Emily, allons jusqu'à cette étrange petite maison.

— Ce n'est qu'un pavillon de chasse, qui n'a plus d'utilité depuis des années. Tu n'as donc pas froid ?

— J'aimerais passer le pont et visiter la maisonnette.

— Le pont est en mauvais état et je n'ai pas la clé du pavillon.

Elle me saisit par le bras et m'obligea à faire demi-tour.

— Moi, je gèle, ma chérie. Allons nous mettre au coin du feu.

— Quand irons-nous là-bas ? Demain ?

— S'il n'y a pas trop de neige.

Elle en revint aussitôt, pendant notre retour, sur ses réminiscences de notre jeunesse.

Moi, je m'arrangeai pour introduire dans notre conversation le nom d'Horace Brandon.

— Au fait, comment est-il mort, ton mari ?

— D'une crise cardiaque.

— Il a été alité longtemps ?

— Non. Il est mort subitement.

Nous sortions de l'allée et nous revenions dans la cour.

Elle poursuivit :

— Burt l'a ramassé là-bas, près du portail. Il ne respirait plus.

CHAPITRE XI

Et j'en étais à me demander une fois de plus : « Qui a menti ? » Emily ou Bess ? Laquelle des deux ? Elles étaient capables, l'une et l'autre, d'altérer sciemment la vérité. Bess était un petit être frustré, pétri de révolte et d'envie qui pouvait avoir le désir de nuire à la presque totalité du genre humain. Elle devait logiquement haïr par-dessus tout Emily, la fille des Trails qui avait vécu une même jeunesse que la sienne et qui avait réussi à s'élever au-dessus de sa misérable condition.

En revanche, si Bess ne mentait pas, Emily avait intérêt à me tromper. Je ne lui avais donné aucune raison d'espérer que, si elle

m'avouait avoir tué son mari, je l'approuverais.

Emily me prit par la taille et soupira :

— Oh ! ce fut atroce !

J'émis un murmure de compassion, puis je commentai :

— C'est toujours affreusement pénible de perdre un être familier.

— Certainement.

— Même si on ne lui est pas très attaché.

— Hé ! oui, même en ce cas...

Emily avait ralenti notre marche.

— Il est évident, Rosamond, que je n'éprouvais pas une passion amoureuse pour Horace, et il en avait conscience. Mais, à sa façon, il avait été bon pour moi. Il avait beaucoup changé, en mieux, depuis qu'il m'avait épousée. Et il m'avait instituée sa légataire universelle.

Elle s'arrêta et me retint :

— Laisse-moi te dire, pendant que nous sommes seules... J'aurais dû me sentir soulagée, en étant débarrassée d'un vieil époux. Mais, d'une part, il ne se montrait plus très encombrant, et d'autre part il m'épargnait tous soucis matériels ; avec lui je n'avais à faire face à aucune difficulté. Il était le sei-

gneur des lieux. Sauf sur moi, il exerçait son pouvoir absolu.

— Alors, du jour au lendemain, c'est toi qui as exercé ce pouvoir ?

— Oui.

Elle redressa la tête.

— Et j'ai maintenu, dit-elle fièrement. Depuis sa disparition, j'ai régné sur les êtres et sur les choses qui dépendent de Brandon-House. Je possède de véritables esclaves, tu t'en es rendu compte. Il y a le gros Burt qui t'a effrayée lors de ta première arrivée, il y a George qui est encore plus grand et plus large que lui, et puis le vieux Leonard, qui a reçu une certaine instruction et qui me sert d'intendant. Ils s'occupent tous trois du bétail et des travaux agricoles et quand il le faut, nous embauchons des journaliers. Quant à Virginia, cuisinière et femme de chambre, elle est toujours très alerte malgré son âge. Aucun d'eux n'est originaire des Trails, et ils n'ont jamais eu de relations avec la population. Horace l'avait voulu ainsi, avec juste raison. Ainsi, il évitait d'être volé.

Des hennissements nous parvinrent; nous longions l'écurie des chevaux, et un homme à la formidable carrure nous apparut. Il bredouilla quelque chose.

— Oui, George, fit Emily.

Elle me désigna :

— C'est mon amie, entends-tu, George !

Il eut un grognement. Il s'était avancé et il se campait devant nous, les bras ballants. C'était un gaillard gigantesque, au front bas et à la lourde mâchoire. Il roulait des yeux globuleux sous d'épais sourcils qui se rejoignaient au-dessus du nez.

Le vieux Brandon, entre ses pattes, n'aurait pas résisté une seconde. Entre ses pattes ou celles de Burt...

Emily ne disposait-elle pas de deux tueurs qui lui étaient entièrement soumis et qui marchaient au sifflet, comme des chiens ? Ils devaient obéir avec servilité à son moindre caprice.

Je me perdais dans mes soupçons horrifiés. Ne pouvais-je pas supposer qu'Emily s'était attachée ces deux créatures primitives par des liens charnels ? Elle avait, autrefois, subi tant d'étreintes bestiales, par intérêt.

— C'est bien, George, tu peux continuer ton travail. Et tu sais que demain, en compagnie de Burt...

Elle le suivit un instant dans l'écurie et je n'entendis plus ce qu'elle lui disait. Se collait-elle à lui, posant dans l'ombre ses lèvres sur

le mufle du gorille ? Quand Emily revint, je me retins de la dévisager.

— Allons à la maison, ma chérie, me dit-elle.

Virginia se trouvait dans le hall quand nous entrâmes.

Emily lui fit signe d'approcher, pendant que j'accrochais mon manteau à une patère.

— Tu sais que miss Lew est mon invitée.

La servante s'inclina.

— C'est ma meilleure amie. Je veux qu'elle ne manque de rien. Tu as compris ?

— Oui, maîtresse.

— Où est Gregory ?

— Dans sa chambre.

— Préviens-le que nous sommes rentrées et qu'il peut nous rejoindre dans le grand salon.

De grosses bûches flambaient haut dans la cheminée, près de laquelle deux lampadaires créaient un îlot de lumière.

Nous prenions un whisky quand Gregory survint, le pas vif et le sourire aux lèvres. Il annonça qu'il se sentait un féroce appétit et qu'il en était toujours ainsi pour lui quand une chute de neige se préparait.

— Et vous, miss Lew, vous êtes sensible au changement de temps ?

— Tu peux l'appeler Rosamond, intervint Emily.

— Si elle le permet.

— Très volontiers, Gregory. Et je vous répondrai que je suis un mauvais baromètre. Par surcroît, je n'ai jamais séjourné à la mauvaise saison dans les Trails.

— On dit que l'hiver, par ici, peut durer huit mois.

— Ce n'est pas toutes les années, observa Emily. Mais il y a habituellement quatre à cinq mois de neige.

— Alors, que font les indigènes ?

— Ils se calfeutrent. Ils brûlent leur bois.

— Ils doivent s'ennuyer mortellement.

Ils ont leurs distractions.

Emily avait pris sa voix froide, impersonnelle.

— Oui, commenta Gregory, j'ai entendu dire que la jeunesse se réunissait dans les granges, pour danser au son du violon comme au siècle dernier. Au fond, c'est peut-être très amusant. Y a-t-il des danses folkloriques ?

— Plus depuis longtemps.

— Vous vous rendiez à ces bals ?

— Evidemment.

— Il y avait de l'ambiance ?

— N'en doutez pas. Une ambiance endiablée.

L'œil de Gregory s'était allumé.

— Quelque chose comme des bacchanales villageoises, supposa-t-il.

— Oh ! dis-je, il y a dans les villes des surbours qui n'ont rien à voir avec des encouragements à la vertu.

— Mais on a aussi fait allusion devant moi, à Tornhill, à certaines autres assemblées qui auraient un caractère plus clandestin.

Emily secoua la tête avec mépris.

— Ce sont des bêtises, assura-t-elle.

— Ce qu'on m'a raconté ?

— Non. Ces réunions.

— De quoi s'agit-il ?

— Des manifestations d'une espèce de secte.

— Des pratiques magiques ?

— Si l'on veut.

— Ah ! oui, intervins-je, le chauffeur de taxi qui m'a amenée, m'en a entretenue. Il prétendait que l'on célébrait des messes noires.

— C'est un terme beaucoup trop pompeux pour désigner ces singeries, trancha Emily.

— Vous en avez été témoin ? interrogea Gregory.

Elle eut un haussement d'épaules :

— Une fois, quand j'avais seize ans. Je n'en

ai gardé qu'un souvenir confus, parce que l'on nous faisait boire de l'eau-de-vie. Cela faisait partie des rites.

— Alors, tout le monde était ivre ?

— Sans doute.

Elle arrêta du geste les questions de Gregory.

— Ne comptez pas sur moi pour vous décrire par le menu des obscénités que je n'ai qu'entre-vues. Et ne vous excitez pas trop, mon cher, car les étrangers sont exclus de ces stupides orgies.

Il prit un ton de plaisanterie :

— Qu'allez-vous donc supposer ? Je ne suis pas l'homme que vous croyez ! J'ai tout simplement un esprit curieux et je me documente, quand je peux, sur les usages des pays où je me trouve.

— Je conçois parfaitement, concéda-t-elle sérieusement, que l'on ne soit jamais assez instruit.

Gaiement, Gregory lança :

— Et vous, Rosamond, vous aimeriez assister à une messe noire ?

— Je la préférerais rose, ripostai-je. Je préférerais assister à votre messe de mariage, à tous les deux.

— Ma chérie, murmura Emily qui s'était déridée, nous avons prévu que nous comparâtrons seuls devant le pasteur.

— Ce n'était qu'une boutade. D'ailleurs, quand vous vous marierez, je vous aurais quittés.

— Allons donc. Tu n'es pas si pressée.

Je fus tentée de m'écrier : « Et vous ? », mais je me tus.

Un instant plus tard, nous prenions place dans une salle à manger aux parois lambrisées, autour d'une table de chêne sur laquelle étaient posés deux chandeliers en fer forgé. Le repas fut excellent, et Gregory se montra très brillant dans une conversation à bâtons rompus, qu'il mena à sa guise. Emily était détendue et elle allait jusqu'à rire des bons mots de son fiancé. Il me parut même qu'elle cherchait à lui être agréable, ce qui était l'attitude normale d'une femme envers l'homme qu'elle avait choisi pour partager sa vie. Je me reprochais de ne pas assez me défendre, cependant, d'un diffus sentiment de malaise. Ces deux êtres-là me paraissaient trop mal assortis, lui très ouvert et elle renfermée, lui toujours joyeux et elle si facilement lugubre. Mais, après tout, n'avais-je pas entendu dire qu'il pouvait

exister de bons mariages quand les époux avaient des caractères fort différents, et même opposés ?

Au dessert, Emily se montra presque tendre. Alors, je pris la détermination de les laisser en tête-à-tête ; j'annonçai que j'étais lasse et que je désirais aller me coucher. Ils se récrièrent, mais je tins bon ; je fis valoir que j'avais mal dormi, la nuit précédente, ce qui était vrai, et que je tombais de sommeil.

— Non, je t'en prie, ne m'accompagne pas, dis-je à Emily qui se levait.

— J'irai voir si tu ne manques de rien.

— Ne prends pas cette peine. Bonne nuit, Gregory.

Emily m'embrassa et je me hâtai de gagner ma chambre. Je m'aperçus, quand j'en refermai la porte, que la serrure n'avait pas de clé et qu'il n'existait aucun loquet intérieur. J'eus une exclamation de contrariété : j'avais projeté de m'enfermer et de faire la sourde oreille, si mon amie avait l'intention de venir me border dans mon lit.

Je me déshabillai dans la salle d'eau, je fis ma toilette, je revêtis mon pyjama et je me couchai après avoir éteint la lumière.

Mon impression de malaise ne se dissipait

pas. N'aurais-je pas dû me montrer sincère envers Emily, en lui rapportant les propos que tenaient sur son compte le vieux Jonathan et Bess ? C'était l'énormité insultante de l'accusation qui m'avait retenue. Comment aurais-je eu l'audace de lui poser cette question : « Es-tu une goule ? » Ou, en d'autres termes : « As-tu tué ton mari pour boire son sang ? »

Il était hors de question que je puisse croire à de telles sornettes. Mais je ne pouvais pas non plus mettre en doute la relation que m'avait faite Emily de la mort du vieux Brandon.

Le sommeil ne venait pas. J'essayai de me moquer de moi. Allons donc, Rosamond, es-tu devenue une vieille fille crédule et craintive ? Rassure-toi, ma fille, tu ne risques personnellement rien, puisque les goutes sucent le sang des hommes qu'elles ont séduits, et non celui des femmes.

Puis, je me morigénai. « Méfie-toi, Rosamond, ne t'intéresses-tu pas, malgré toi, à ce beau garçon de Gregory ? Ne devrais-tu pas te psychanalyser à son sujet ? Toi qui te crois si forte n'es-tu pas jalouse ? Comme n'importe quelle idiote de petite femelle qui convoite un mâle. Dans ton subconscient, tu es tout aise d'avilir ta rivale. »

J'avais fini par m'assoupir.

Mais je fis un saut de carpe quand la porte de ma chambre grinça.

— Qui est là ?

— C'est moi, chuchota Emily.

Elle se tenait dans l'embrasure et la lumière du couloir dessinait son corps à travers sa chemise de nuit.

— Tu ne dors pas ?

Je modulai une petite plainte de chatte qui ne veut pas qu'on la dérange. La porte se referma, mais Emily était restée à l'intérieur et, à tâtons, elle vint vers moi.

— Tu es bien ?

Elle s'était assise au bord du lit; elle se pencha et m'embrassa dans les cheveux.

— Tu n'as pas froid ?

Sa main s'était glissée entre les draps, elle rampait à mon flanc, elle s'imposait.

— Oh ! Lily, j'ai la migraine...

— Vraiment ?

— Oh oui.

— Veux-tu que je te donne un calmant ?

— J'en ai déjà pris.

Elle cessa à regret de me palper.

— Je vais m'endormir, fis-je d'une voix dolente.

Elle eut un soupir.

— Ma pauvre chérie, je te laisse donc. Je te souhaite une bonne nuit.

— Oui. A demain.

Elle m'embrassa encore et me quitta. Quand elle fut sortie, j'eus conscience que je n'avais pas menti : je ressentais, maintenant, un début de migraine. Je patientai un instant, puis je résolus d'absorber effectivement un tranquillisant. Je me levai ; le tube de médicament se trouvait dans la poche de mon manteau. Et je me rendis compte alors que j'avais laissé ce vêtement en bas, dans le hall. Dans l'autre poche, il y avait mon revolver.

J'hésitai de longues minutes, et le cercle de fer de la migraine enserra mon front. Je me décidai, j'endossai une veste et je sortis sans bruit. Quand je parvins au palier, je trouvai le commutateur de l'escalier. Je me mis à descendre dans le plus grand silence.

Je foulais le carrelage du hall quand un bruit, pourtant léger, me fit sursauter. Il s'agissait d'un claquement de langue. Gregory, au seuil du grand salon, m'adressait un large sourire.

— Alors, on ne dort pas, souffla-t-il.

Confuse, je lui expliquai, à voix basse, le motif de ma promenade nocturne.

— Je vais vous procurer un verre d'eau, pour que vous puissiez avaler vos comprimés, proposa-t-il. Venez donc par ici, il y a tout ce qui faut sur le guéridon, devant la cheminée. Il y a même un excellent whisky et j'en ai beaucoup bu.

— Non ! non ! balbutiai-je, en prenant mon manteau.

— Allons, pas de panique. Je ne vous offre que de l'eau fraîche. Ne faites pas la petite oie blanche.

Il m'avait saisie par le poignet et il m'entraîna au fond du salon où des bûches flambaient encore.

— Voici un verre, voici de l'eau. Asseyez-vous ici.

— Donnez de la lumière, je vous prie.

— C'est inutile. Elle fatiguerait vos yeux. Les flammes suffisent. Où est votre drogue ?

Je lui arrachai le manteau.

— Ne vous occupez pas de moi.

Il s'affala sur le divan à mon côté et je pris en hâte mon tranquillisant.

— C'est fait. Je retourne au lit. Bonsoir.

Je fis une tentative pour me lever, mais il me retenait sournoisement par une basque

de ma veste. Je basculai et je tombai sur ses genoux. Ses bras se refermèrent sur moi et il prit ma bouche avec emportement.

Je ne me débattis que durant la première seconde, puis je m'abandonnai honteusement à son baiser jusqu'à ce que je fusse à bout de souffle. Alors, je me dégageai.

— C'est... c'est très mal ! chuchotai-je. Je pense que vous êtes un peu ivre.

Haletant, il riposta, en essayant de me retenir :

— Je trouve au contraire que c'est très bien. Et vous m'enivrez bien plus que l'alcool.

— Votre attitude, sous le toit de votre fiancée...

— Rosamond, ne soyez pas aussi pudibonde.

— Mai, on s'offusquerait pour cent fois moins. Laissez-moi, Gregory. Ne faites pas cela. Si Emily survenait ?

Il m'avait attirée à nouveau et, durant un instant, je renonçai à protester. Certes, j'aurais pu lutter, mais en renversant des meubles. Quant à crier, à réveiller les gorilles de la maison et leur maîtresse, n'aurait-ce pas été une folie ?

Ce furent les excuses que je cherchai, toute palpitante. Mais quand il crut qu'il pouvait

me dévêtir, je lui glissai des doigts et je roulai sur le tapis, hors de sa portée.

— C'est assez, maintenant.

Je fis le tour du divan et il resta assis.

— Mais, Rosamond...

Il bégayait de déception.

— Vous avez complètement perdu la tête, mon cher ami. Cela doit vous suffire. Nous n'avons pas été surpris et c'est le principal. Vous auriez dû garder ces caresses pour Emily. Et, si elle se refuse à vous, sachez bien que je ne suis pas un produit de remplacement.

Il garda le silence quelques secondes. Honnêtement, j'ajoutai :

— Je suis presque aussi coupable que vous, car j'ai su aussitôt où vous vouliez en venir. Mais je savais aussi jusqu'où je vous laisserai aller. Il ne nous reste plus qu'à vite oublier cet incident.

— Croyez-vous ?

— Comment, je crois ? Je m'en irai dans un jour ou deux et vous n'entendrez plus jamais parler de moi.

— Je ne vous oublierai pas. Et nous nous reverrons.

— C'est insensé ! Je ne serai pas votre maîtresse. Si vous n'aimez pas Emily, pourquoi l'épousez-vous ?

Il se prit la tête entre ses mains.

— Emily, c'est autre chose, gémit-il.

— Vous serez lié avec elle, dis-je sèchement, pour le meilleur et pour le pire.

— Pour le pire, répéta-t-il avec accablement.

Puis il se dressa soudain, comme dégrisé.

— Pardonnez-moi, Rosamond. C'est vous qui avez raison, mais vous me plaisez tant.

— Vous devez dire cela à bien des femmes.

Il secoua la tête.

— Non. Je n'ai jamais eu la chance de rencontrer une fille comme vous.

— Ne recommencez pas ! Emily...

— Emily m'a envoûté...

— Qu'est-ce que vous me chantez ? Vous avez vraiment trop forcé sur le whisky.

— Je suis entraîné à agir comme je le fais avec elle. Je ne peux pas résister.

— Vous déraisonnez, Gregory.

— Ne cherchez pas à me comprendre. Et je ne sais pas pourquoi je vous raconte cela, sinon parce que vous m'avez violemment ému. Et aussi parce que, c'est vrai, nous allons nous séparer bientôt pour toujours. Et puis, je crois que j'ai trop bu, ce soir.

— Mais, enfin, l'aimez-vous ?

Il laissa tomber ses bras.

— C'est une femme comme elle qu'il me faut.

J'étais de plus en plus déconcertée. Quel était donc ce fatras ? Des propos décousus d'homme ivre ? Alors, à quoi bon poursuivre...

Je ramassais mon manteau.

— Bonne nuit, Gregory.

Il se laissa tomber sur le divan et ne répondit rien.

CHAPITRE XII

Une lueur blafarde filtrait aux persiennes quand je m'éveillai et je crus d'abord que c'était l'aube, puis je vis à mon bracelet-montre qu'il était bientôt dix heures. Je courus à la fenêtre et je poussai les volets. Il avait neigé pendant la nuit et le ciel bas et plombé indiquait qu'une nouvelle chute était imminente. Je me sentais bien reposée et tout à fait dispose. Le tranquillisant avalé dans le grand salon auprès de Gregory, m'avait plongé dans le plus bienfaisant des sommeils.

Je courus dans la salle d'eau. Il me semblait que tous mes fantasmes avaient cessé de me préoccuper. Comment donc avais-je pu me tracasser avec les basses superstitions des

Trails où chacun calomniait son prochain ? La mort du vieux Brandon avait été naturelle. Emily était une ardente créature dont les complexes et les refoulements ne devaient pas m'inquiéter outre mesure. Quant à ma petite séance de flirt avec un Gregory un peu trop alcoolisé, j'aurais été niaise d'en garder du remords. Cela n'avait pas été désagréable, je n'avais rien enlevé à Emily, et je m'arrangerais pour ne plus me trouver seule avec son fiancé infidèle, avant mon proche départ de Brandon-House.

Je m'habillai, puis je sortis dans le couloir et je frappai à la porte de la chambre d'Emily, sans conviction, en me disant qu'elle devait être levée depuis longtemps.

Sous le choc de mon index replié, le battant s'entrouvrit.

— Tu es là, Lily ?

J'avançai la tête. Personne.

Je descendis au rez-de-chausée. Virginia trot-tina vers moi.

— Voulez-vous vous rendre dans le living-room, miss. Je vous sers immédiatement le brekfast.

— Volontiers, répondis-je. Où est Emily ?

— Mrs Brandon est absente. Elle vous présente ses excuses.

— Elle est sortie pour longtemps.

— Elle est partie avec M. Galloway. Ils ne reviendront que ce soir.

— Que ce soir ? m'écriai-je, stupéfaite. Mais elle ne m'a pas prévenue !

— Elle ne voulait pas vous réveiller.

Je dissimulai ma surprise qui était malséante devant une domestique. Virginia m'apporta du thé, du lait, des petits pains, de la confiture et des œufs au bacon.

— Mrs Brandon espère que vous ne vous ennuierez pas. Si vous le désirez Burt vous sellera un cheval. Et vous aurez la bonté de m'indiquer à quelle heure vous voulez prendre le lunch.

— Mettons à treize heures. Et je me promènerai à pied.

Puis, je pousserais jusqu'au pavillon, c'était une bonne occasion. Je mangeai avec bon appétit, puis je remontai dans ma chambre pour prendre mon manteau. Je cherchai mon foulard et je me souvins qu'Emily me l'avait emprunté. L'avait-elle emporté en voyage ? J'entrai dans sa chambre dont la porte était restée entrebâillée. Il y avait de la lingerie éparsée sur le lit, mais je n'aperçus pas mon carré de soie. Comme je me tournais machinalement, je le vis dans une armoire aux van-

taux ouverts. Je le saisis par un coin et je tirai. Il entraîna un coffret dont le contenu se répandit sur le tapis. C'étaient des bijoux, des bracelets, des colliers et des bagues. Maudissant ma maladresse, je me mis à les ramasser.

Quelques-uns d'entre eux, de genre ancien, me parurent fort beaux. La plupart étaient de style moderne. Les bagues étaient nombreuses, plusieurs douzaines assurément, et je m'étonnai tout à coup en constatant qu'une dizaine d'entre elles avaient un aspect identique : un jonc d'or et un gros rubis. Emily aimait-elle à ce point les pierres rouge sang ? Puis je m'effarai davantage en constatant que ces bagues étaient de pointures différentes. Comme s'il y en avait eu une pour chacun des doigts des deux mains.

Une goutte de sang sur chaque doigt...

Je réprimai un frisson. Mon imagination n'allait pas encore battre la campagne. Je remis le coffret à sa place et je quittai la pièce.

A travers la porte-fenêtre du hall, je constatai avec mauvaise humeur qu'une tourmente de neige s'était déchaînée. Je devais remettre ma promenade à plus tard et j'errai dans le grand salon un instant. Je finis par m'installer dans un fauteuil et je retrouvai sur un gué-

ridon le livre dont le signet était un relevé bancaire de Gregory.

Le feuillet était toujours là. Je l'examinai indiscrètement. Puis j'eus envie de visiter la chambre de ce riche jeune homme qui m'intriguait pour plus d'une raison. Il logeait au rez-de-chaussée, et peut-être n'avait-il pas clos sa porte. Je mis le nez dans plusieurs pièces, puis je finis par trouver la bonne. Elle était confortable et très en ordre; ainsi d'ailleurs que le contenu de l'armoire. Un garçon méthodique, à moins qu'Emily ne vînt elle-même en effectuer le rangement.

Il y avait, dans le meuble, une valise en peau de porc, magnifiquement neuve, qui contenait du linge de corps, un porte-documents et divers objets. Quelques maillots et slips étaient neufs, eux aussi, et d'excellente qualité, d'autres paraissaient usagés et de qualité médiocre. Un garçon méthodique et conservateur.

Dans le porte-documents, je trouvai des journaux financiers, quelques lettres d'affaires et deux relevés de compte de la banque de Righton qui confirmaient la situation florissante de M. Galloway. J'étais allée près de la fenêtre pour lire de près tout cela. Je m'absorbai ensuite dans mes réflexions avant de remettre soigneusement chaque chose à sa place.

Au-dehors, la neige s'était arrêtée; j'endossai mon manteau et je sortis. La couche n'était pas très épaisse et le perron avait déjà été balayé. L'énorme George, sous le porche de l'écurie, leva un de ses battoirs pour me saluer. Je le gratifiai d'un cordial: « Hello! » Je m'engageai dans la grande allée. Les sapins noirs enneigés avaient une allure sensationnelle, mais ce n'était que du noir et blanc comme dans les vieux téléviseurs. Un spectacle grandiose, mais assez macabre. J'arrivai enfin auprès du petit pont cocasse dont la toiture était supportée par un extravagant assemblage de poutres. Le tablier, avec ses planches disjointes, branlait sous mes pas. Un tel ouvrage pour pêcher à l'abri! Une fantaisie de gentleman-farmer. Et je m'approchai du pavillon, en piétinant la neige fraîche. C'était une construction carrée, en pierres de taille, du genre rez-de-chaussée surélevé, qui paraissait comporter une seule pièce, avec au-dessous, une cave à demi-enterrée, éclairée de soupiraux grillagés. En haut, une porte pleine, à laquelle on accédait par un petit escalier, et une fenêtre s'ouvrait sur chaque face. Je manœuvrai la poignée de la porte, je donnai un coup d'épaule, je secouai les volets des fenêtres. Rien ne s'ouvrit.

Ce fut alors que j'entendis prononcer mon prénom au loin.

— Rosamond ! Ohé !

C'était la voix de Bess. Je reconnus son museau de chatte, là-bas, au sommet du mur de clôture du parc. Je lui fis un signe d'appel. Preste, elle se hissa, puis sauta au bas du mur et accourut vers moi.

— Bonjour, Rosamond ! Vous voulez entrer là-dedans ?

— Mais, que fais-tu là ?

— Je regardais si vous vous promeniez de ce côté. Je voulais savoir si tout allait bien pour vous.

Ses joues étaient roses de sa course, et elle m'étreignit.

— J'ai beaucoup pensé à vous, Rosamond. Je n'étais pas tranquille.

— Tu es une enfant.

— Vous n'avez pas eu d'ennuis ?

— Mais non.

— Vous vouliez entrer dans le pavillon ?

— Oh ! ce n'était que de la curiosité déplacée.

Je me tus ; je n'allais pas révéler à Bess que si j'agissais ainsi c'était par esprit de contradiction, parce que, la veille, Emily avait eu l'air de me dissuader de cette visite. Je ne

devais pas traverser le pont et elle n'avait pas la clé du pavillon.

— Venez avec moi. Nous faisons le tour de la haie. De l'autre côté, on peut facilement forcé le volet et la fenêtre. Vous verrez le lieu où Horace Brandon a été assassiné.

— Je t'en prie, Bess !

— Allons, venez ! Emily est partie en auto avec un homme et, à cette heure-ci, ses domestiques ont du travail.

Elle m'entraîna à travers le pré, au long d'une haie barbue de neige.

— Nous traversons ici, puis nous revenons vers la maison. Voyez, c'est par là que je me suis enfuie. Faites-moi la courte échelle ; il suffit de soulever un montant du volet.

Elle posa son pied entre mes mains, s'éleva. Il y eut un craquement de bois.

— Ça y est. Je grimpe d'abord, puis je vous aiderai à monter.

Sans trop de difficultés, nous nous trouvâmes enfin à l'intérieur du pavillon où régnait une terrible odeur de moisi.

— Cela ne sentait pas aussi mauvais autrefois. Horace venait souvent ici, et ses servantes faisaient le ménage. C'était très beau et on était bien. Il y avait du feu dans la cheminée.

Elle désignait le mobilier de salon, un vaste

canapé revêtu de velours rouge, des fauteuils, une table aux pieds torsadés. Le tout était couvert de poussière et marbré de taches verdâtres de moisissures.

— Il me traitait comme si j'avais été une femme, je vous jure. Il m'offrait du champagne. Oui, du vrai champagne. Il y a une cave là-dessous. Tenez, voici la trappe, là, dans l'angle. Il descendait là et il ramenait du champagne.

Bess fit claquer ses mains.

— Et s'il y avait encore des bouteilles ! s'écria-t-elle. Si on en trouve une, on la boit.

— Ah ! non, protestai-je.

— Alors, je l'emporte. Je l'ai sûrement gagnée.

Elle avait déjà levé la trappe, qui découvrit un escalier.

Elle descendit dans la cave, puis je l'entendis maugréer :

— On n'y voit rien. Les vitraux des soupieraux sont trop sales. Vous n'auriez pas une lampe ?

— J'ai des allumettes.

— Apportez-les-moi. Descendez donc.

Je haussai les épaules, puis j'obéis, mue par un obscur pressentiment.

— Il n'y a que des bouteilles vides et des

tas de saletés. Voulez-vous me tenir une allumette ?

Bess, accroupie, jetait des choses derrière elle. Je venais d'enflammer une autre allumette. Une longue boîte plate tomba à mes pieds ; je me penchai et je la ramassai sur les dalles humides.

Je l'ouvris et j'émis un petit sifflement.

La jeune fille se retourna.

— Qu'y a-t-il ? Qu'avez-vous trouvé ?

— Oh ! ce n'est rien, murmurai-je.

— Cette vieille boîte ? Qu'a-t-elle de surprenant ?

— Je l'examinerai en haut.

Bess était restée à croupetons.

— Oh ! mais, s'écria-t-elle, regardez donc cet anneau scellé dans une dalle. Ça doit se soulever, il y a un caveau là-dessous.

Elle se cramponna à l'anneau.

— Je parie que la provision de champagne est là-dessous.

Elle s'épuisa en vains efforts.

— Il faudrait une barre de fer qui serve de levier. J'en prendrai une chez moi et nous reviendrons. Vous voulez bien ?

Je ne répondis pas. Je remontais l'escalier. Je me rendis à la fenêtre. J'avais en main un écrin ouvert de cuir moisi, à l'intérieur capi-

tonné de velours. C'était un présentoir de joaillier, qui devait avoir contenu des colliers.

Bess m'avait rejointe.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Il y avait là-dedans des bijoux, murmurai-je pensivement.

— Tout plein ? s'extasia la jeune fille.

— C'est possible. M. Brandon effectuait peut-être des achats en gros. T'avait-il fait cadeau d'un collier ?

— Vous voulez rire, miss. Il me donnait un dollar, jamais davantage et jamais autre chose.

— Il recevait d'autres femmes ?

— Cela m'étonnerait. On l'aurait su dans le pays.

— Alors, il se déplaçait, il avait des maîtresses au loin, sans doute avant son mariage.

— Oui. Il s'offrait sûrement du bon temps.

Je venais de soulever le capitonnage de l'écritoir, et un rectangle de bristol nous apparut. C'était une carte commerciale, humide et jaunie, sur laquelle je lus :

« Jay Schultz, Bijoutier, 114, rue Rentziger à New Owl ».

Un numéro de téléphone figurait au-dessous.

— C'est l'adresse du marchand ? s'enquit Bess.

— Certainement.

Je lui touchai l'épaule.

— Nous redescendons, dis-je. Nous allons chercher s'il y a d'autres boîtes comme celle-là, là-dessous.

— Pourquoi donc ? Vous espérez que c'est la caverne d'Ali-Baba ?

Elle me suivit, et ma boîte d'allumettes y passa, mais nous ne découvrîmes aucun autre écrin.

Le froid m'envahissait et je frissonnai.

— Remontons, je suis transie.

— S'il y avait du bois, je ferais une flambée dans la cheminée.

Nous étions revenues dans la pièce et Bess reprit :

— Il y a encore des bûches au coin de l'âtre, mais pas de petit bois sec.

Une idée m'était venue, et saisissant un tisonnier rouillé, je me mis à remuer la cendre entre les chenets.

— Que faites-vous, miss ?

— Regarde ! m'écriai-je.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une charnière ! Déformée par le feu, et couverte de vert-de-gris. Tiens, en voilà une autre, et une autre encore. On a brûlé dans la cheminée des écrins du même genre que celui que nous avons trouvé.

— Ça alors ! Le vieux Brandon avait donc dévalisé une bijouterie ! Ce forban en aurait été bien capable. Lui ou ses fils. Ou tous ensemble. Mais c'est peut-être une très vieille histoire.

— Pas si vieille que cela. Quand tu avais rendez-vous avec lui ici, m'as-tu dit, il faisait du feu dans la cheminée et les domestiques nettoyaient la pièce. Les cendres devaient être enlevées.

— Ma foi, vous avez raison.

Bess se mit, elle aussi, à remuer la cendre. Il y avait huit charnières et quatre fermoirs. Ce qui correspondait à quatre écrins. Donc, cinq en tout. Et si j'en jugeai par les dimensions de celui qui avait échappé aux flammes, la collection de bijoux avait dû être impressionnante.

Alors les bagues, les bagues à rubis du coffret d'Emily pouvaient en provenir. Ce qui expliquait qu'elles eussent été de pointures différentes.

Emily avait hérité du butin. Mais, provenait-il d'un vol ? N'avait-elle pas exigé d'être couverte de bijoux ? Pourtant, en ce cas, il était peu admissible que l'on eût acheté des assortiments de pièces du même modèle. Je réfléchis à haute voix.

— Je vais téléphoner à ce nommé Schultz.

— Vous lui demanderez s'il a été cambriolé ?

— Je ne crois pas. Je m'informerai. Je dirai que je désire savoir s'il a effectué, voici quelques années, une vente importante.

— C'était une vente au clair de lune, affirma Bess. Mais les gangsters sont morts, on ne saura jamais ce qui s'est passé.

— Je vais retourner à Brandon-House pour donner ce coup de fil.

— Et puis, vous reviendrez ici ?

Je consultai mon bracelet-montre.

— C'est l'heure du lunch.

— Alors, dans l'après-midi. Vers quinze heures si vous voulez. Je me munirai d'une barre de fer.

Le caveau ! Que pouvait contenir le caveau ?

— Oui, acceptais-je. Il faut aller jusqu'au bout.

— Jusqu'au bout de quoi ?

Je me dirigeai vers la fenêtre sans répondre. Jusqu'au bout de mon propre entêtement, certes. Et c'était une attitude déraisonnable. Pourquoi donc m'obstinais-je à vouloir percer quelques-uns des mystères de cette maudite contrée ?

CHAPITRE XIII

Le téléphone se trouvait dans un angle du grand salon. C'était un vieil appareil mural et je dus actionner plusieurs fois la manivelle pour appeler la standardiste de Tornhill. J'eus enfin ma communication ; une voix féminine me répondit :

— La bijouterie Schultz ?

— Oui, miss.

— Pourrais-je parler à M. Jay Schultz ?

— Ce n'est pas possible. Mais je suis sa fille.

— M. Schultz est absent ?

— Oui, miss.

— Pour longtemps ?

Il y eut un silence, puis ma correspondante

murmura :

— Il a disparu.

— Pardonnez-moi. Je l'ignorais. Il y a longtemps qu'il est mort ?

Il y eut un autre silence, puis miss Schultz reprit :

— Je ne sais s'il est mort. Je vous dit qu'il a disparu.

— Il a quitté son domicile ?

— Oui.

— Il y a longtemps ?

— Environ dix-huit mois.

— Et vous n'avez plus eu aucune nouvelle de lui ?

— Non. La police a effectué des recherches qui ont été infructueuses.

Mes mains se crispèrent sur le combiné et l'écouteur.

— Vous viviez avec lui, miss ?

— Oui. A qui ai-je l'honneur ?

— Je suis miss Lew.

— Vous connaissiez mon père ?

— Non. Mais permettez-moi de vous poser une question. Quand il a quitté New Owl, emportait-il des bijoux ?

Il y eut une exclamation à l'autre bout du fil.

— Comment le savez-vous ?

— Ce n'était qu'une supposition de ma part.

— Eh bien, j'ai en effet constaté la disparition d'une quantité de pierres de valeur. De pleins écrins de présentation.

— De pleins écrins, répétais-je, accablée.

— Vous savez ce qu'ils sont devenus ? Vous avez retrouvé les bijoux ? D'où me téléphonez-vous ? Pourquoi vouliez-vous vous entretenir avec mon père Je vous en prie, répondez-moi !

Muette, je raccrochai le combiné.

Puis je traversai la pièce, j'allai jusqu'au meuble-bar et je me servis un demi-gobelet de whisky. Je l'absorbai presque d'un trait. Ensuite, je revins au téléphone.



Il était près de quinze heures et j'allais sortir, quand il y eut un ronflement de moteur dans la cour. Saisie, je me précipitai et ce fut Emily, en manteau et toque de fourrure qui pénétra dans le hall. Elle me fit un large sourire, puis se retourna et cria :

— Gregory. Viens donc !

— Je vais rentrer la voiture au garage.

— Tu en auras le temps quand nous aurons

mangé. Viens vite que nous annonçons la nouvelle à Rosamond.

— Quelle nouvelle ? parvins-je à articuler. Elle prit par l'épaule Gregory, qui entraît.

— Rosamond, voici mon mari.

J'avalai péniblement ma salive.

— Vous... vous...

Le rire d'Emily sonna, clair et moqueur.

— Je te l'avais dit, mon cher, que mon amie serait suffoquée de notre décision si brusque. Cela m'a pris cette nuit à l'aube, j'ai réveillé mon fiancé. Nous avons roulé vers la ville. Nous nous sommes procurés la licence et le pasteur. Cela a même été plus rapide que je ne l'avais prévu, puisque je croyais que nous ne serions de retour qu'en fin de journée.

Elle s'avança et me prit dans ses bras.

— Tu peux nous féliciter, ma chérie.

— Mais, mais oui, Emily... Pardonnez-moi tous deux... La surprise...

Ils me donnèrent, à tour de rôle, l'accolade.

— J'ai une faim de loup, fit Gregory. Je voulais que nous nous arrêtions en route pour avaler un hamburger, mais Emily a préféré rentrer directement.

Emily s'adressa à Virginia attirée par le bruit.

— Tu as entendu ?

— Oui, mistress. Je vous sers à l'instant même.

— Il y a une autre surprise pour toi, Rosamond, reprit Emily.

Elle me poussa vers le salon, elle ôta son manteau et sa toque et fouilla dans son sac à main. Elle en sortit un papier, une enveloppe et un stylo.

— Voici l'acte de vente de ta propriété. Tu peux signer, tu n'es pas volée. Et voici l'argent. Le notaire viendra quand même demain, mais je n'ai pas voulu te faire attendre plus longtemps.

Elle jouit encore de mon effarement. La tête me tournait, mais comment donc refuser ? Elle entrouvrit l'enveloppe et je vis la pincée de billets. Qu'allais-je faire de cet argent ?

— Allons, signe, grosse bête ! Ne sois pas gênée. Puisque je peux te rendre service, et mon mari est d'accord.

Pouvais-je lui dire que je préférais attendre d'avoir ouvert le caveau du pavillon ? Elle m'avait mis le stylo entre les mains. Ah !

si elle avait soupçonné l'origine de mon désarroi !

— Puisque je suis heureuse, je veux que tu le sois également.

— Nous le voulons, insista Gregory.

Je signai, je glissai l'enveloppe dans la poche de mon manteau, je bredouillai des paroles confuses.

— Nous boirons du champagne au dessert.

Je me secouai.

— C'est trop d'émotions, Lily. Je vais vous laisser prendre votre repas. Je me disposais à faire une promenade. Je reviendrai dans une heure.

Ils me laissèrent enfin m'éloigner. Je sortis et j'aspirai avidement l'air froid du dehors.

L'Oldsmobile de Gregory était stationnée en bas du perron. Je devais avoir le plus tôt possible une entrevue avec ce stupide garçon. Je devais lui révéler ce que je savais. N'allait-il pas rentrer sa voiture au garage dans un instant ? Je jetai un regard autour de moi, puis je griffonnai un court message pour Gregory sur une page de carnet et je déposai le papier sur le siège avant.

En hâte, je m'engageai dans l'allée des sapins noirs. Ce furent des sanglots étouffés.

que j'entendis quand je parvins sous la fenêtre, à l'arrière du pavillon et le visage blême de Bess se pencha au-dessus de moi.

— Pourquoi pleures-tu ?

— J'ai cru que je m'évanouissais. C'est trop affreux ! Aidez-moi à descendre, je n'ai plus de forces.

Elle s'assit sur le rebord et je lui tendis les bras.

Elle s'accrocha à mon cou quand elle eut mis pied à terre, toute grelottante.

— Je veux m'en aller...

— Tu aurais pu m'attendre, pour ouvrir le caveau, observai-je.

— Vous saviez ce qu'il y a dedans ?

— Oui, un cadavre.

— Non, cria Bess en me serrant convulsivement.

— Il n'y a pas un cadavre ?

— Non. Il y en a deux.

— De mieux en mieux, m'exclamai-je. Et pourquoi pas trois ?

— J'ai entrevu deux têtes. Oh ! et puis cette odeur abominable. Partons, Rosamond, je vous en supplie. Ne restons pas ici.

Je me dégageai doucement.

— Tu peux t'en aller, si tu veux. Je veux

me rendre compte par moi-même. Ce n'est pas la première fois que j'éviterai de respirer devant ce qui reste de quelques êtres humains.

— Moi, je pars. Vous viendrez chez moi ?

— Oui, sans doute.

Elle ravala un sanglot et elle s'enfuit.

Je m'accrochai au rebord et j'escaladai la fenêtre. Je descendis dans la cave où une lampe électrique gisait sur le sol, tout allumée, auprès d'une ouverture carrée. J'appuyais mon mouchoir sur mon nez depuis que j'avais pénétré dans le pavillon.

J'eus un haut-le-cœur quand j'eus donné un coup d'œil à l'intérieur du caveau. Oui, on distinguait deux têtes dans un entassement de vêtements. Si le bijoutier Schultz reposait là, il avait un compagnon.

Une nausée me tordit. Titubante, la torche au poing, je remontai l'escalier. J'allai reprendre pied sur le parquet quand une voix dure s'éleva :

— Lève les mains, Rosamond !

La porte était ouverte, Lily au milieu de la pièce, braquait sur moi un revolver.

— Avance-toi ! Plus haut, les mains !

Hébétée, je fixais ce visage exsangue, aux yeux luisants de fauve en chasse, aux lèvres dont le fard accentuait le rictus.

— Tourne-toi ! Je sais que tu es armée. Je sentis qu'elle s'emparait de mon automatique.

— Maintenant, recule. Mets-toi le dos au mur.

Sans un mot, j'obéis.

— Voilà donc une manifestation de ta reconnaissance, ma très chère Rosamond. Tu rends le mal pour le bien. Il a fallu que tu te mettes à fouiner dans mes affaires. Et, comme tu es une fille vertueuse, soumise à la morale et aux lois, je suppose que tu aurais l'intention d'avertir la police, si ce n'est déjà fait.

— Non, Lily, m'écriai-je. Pas encore !

Puis je me mordis les lèvres.

— Alors, tant mieux pour toi, si tu ne mens pas. Virginia m'a rapporté que tu avais téléphoné chez Schultz. Je me demande comment tu as pu apprendre son adresse. Je n'avais laissé aucun papier sur son corps. Mais, peu importe, puisque tu en es là. Quand Virginia m'a avertie, j'ai laissé mon nouveau mari s'empiffrer et je me suis lancée à ta recherche. Les traces de tes pas dans la neige m'ont menée à la voiture et j'ai lu ton billet doux. Car c'est un billet doux, n'est-ce pas, bien que tu le traites d'imbécile.

Je gémis :

— Oh ! Lily, comment as-tu pu faire tout cela ?

Elle s'agita et riposta :

— Demande-moi plutôt comment j'y ai été contrainte. Je n'ai pas pu faire autrement.

— Tu avais besoin de tuer des hommes ?

— J'avais des besoins, oui.

— Tu es folle, Lily. Je te plains. Tu es une malade et tu devrais te laisser soigner.

Elle agita son arme et vociféra :

— Triste idiotie, c'est toi qui es folle !

— Pourquoi as-tu commis ces crimes ?

— Tu vas le savoir.

Elle recula jusqu'à un fauteuil et elle s'assit :

— J'ai agi pour me défendre, entends-tu ! Pour ne pas déchoir.

Elle secoua la tête :

— Ecoute-moi. Tu dois me comprendre. Il faut absolument que tu me comprennes. Quand j'ai épousé Horace Brandon, je le croyais très riche. J'ai mis plus d'un an pour découvrir qu'il avait spéculé bêtement et qu'il était couvert de dettes. Je croyais avoir fait une bonne affaire et c'était lui qui m'avait roulée. Il aurait fallu vendre au moins les

trois quarts de ce que nous possédions pour être à flot. Et le vendre à qui ?

— Il fallait le quitter.

— Je me suis arrangée pour que ce soit lui qui me quitte. Ainsi il n'a pas continué à dilapider notre bien.

— Tu l'as tué ?

— Pas moi. Ceux qu'il avait persécutés s'en sont chargés.

— Quelle horreur, Lily !

— J'étais la première dame des Trails et ma volonté était de ne pas renoncer. J'ai alors effectué des voyages dans le Sud. Je descendais dans des palaces, en quête d'un gros pigeon à plumer. J'étais bien entraînée à pratiquer ce genre de sport et je ne m'en tirais pas trop mal. Mais mes petites razzias ne suffisaient pas. Alors j'ai levé un vieil industriel sans famille, plein aux as. J'ai obtenu qu'il m'épouse. Personne n'en a rien su. Je l'ai amené ici et...

— Et tu l'as assassiné...

— Il est mort accidentellement. Mais je l'ai fourré là-dessous, car il était inutile d'attirer l'attention. Son compte en banque m'a permis de me renflouer, mais j'ai dû recommencer.

— Avec le bijoutier.

— Oui. Lui, il avait furieusement envie de moi et nous ne nous rencontrions que dans le plus grand secret. Nous étions convenus que je ne lui céderais que s'il m'offrait des bijoux. J'ai exigé qu'il m'en présente un grand choix, à Brandon-House. Il est venu, et il n'est pas reparti. J'ai bradé presque toute sa quincaillerie dans des patelins où j'avais des relations. Il est mort accidentellement lui aussi, j'oubliais de te le confier.

— Et le prochain accident, c'est Gregory qui en sera la victime ?

— Que vas-tu imaginer ? ironisa Emily. Gregory, c'est le grand amour. Il m'a donné peu de mal jusqu'ici, celui-là. Un grand amour tout doré. Il est jeune, beau et riche. Et il m'adore.

— Tu ne l'aimes pas.

— Qu'en sais-tu ?

— Tu as de la haine pour tous les hommes. Tu ne finiras jamais de te venger d'eux, ma pauvre Lily.

Elle se redressa :

— Et puis après ! Ils m'ont fait subir tant d'humiliations. Il est juste qu'ils me servent, qu'ils soient des esclaves sur qui j'ai le droit de vie et de mort.

— Donc, même Gregory ?

— Oui, mais pas toi.

— Pas moi ?

— Je ne te veux aucun mal, Rosamond. Tu me plais, et si tu ne me trahis pas, je te jure que je te rendrai heureuse.

J'eus un hoquet de répulsion :

— Te rends-tu compte de ce que tu me proposes ?

Elle s'indigna :

— Eh bien, quoi ? Nous ne serions ni les premières, ni les dernières femmes à vivre ensemble et à nous passer de la domination des hommes. Tu n'as pas grande inclination pour eux et nous pourrions tellement nous offrir du bon temps. Et puis, si tu as vraiment besoin d'un mâle de temps en temps, j'en ai deux sous la main qui sont d'une vigueur peu commune.

— Tu te trompes, Lily. Je te répète que tu es folle. Comment pourrais-je être complice de tes crimes ?

— Mais tu n'es pour rien dans les actes que j'ai commis.

Je perdis mon sang-froid.

— Tu me fais horreur, lançai-je.

Elle eut un recul, comme si elle avait reçu un soufflet. La fureur tordit ses traits et elle glapit :

— Tu vas me payer cela, Rosamond !

Elle se leva.

— Tu vas me le payer très cher ! Je vais t'envoyer un peu de plomb dans ta jolie petite caboche têtue. Puisque tu n'es pas avec moi, tu es contre moi. Et tu en sais trop pour continuer à vivre, ma chérie.

Je tendis mes muscles. La main d'Emily ne tremblait pas et elle me visait au ventre. Quel que fût le bond que je m'apprêtais à tenter, je serais blessée et sans doute grièvement.

A moins d'attendre la dernière seconde, quand le doigt d'Emily presserait la détente.

Je m'arrêtai de respirer.

— Attends, gronda-t-elle, je vais te faire une fleur. Je vais vider sur toi deux chargeurs, ainsi tu ne souffriras pas.

Elle avait saisi de sa main sur le fauteuil, derrière elle, mon propre automatique et d'un index habile elle en faisait jouer le cran d'arrêt.

Elle braqua sur moi les deux armes. J'avais été comme hypnotisée, j'avais manqué ma dernière chance.

— Adieu, Rosamond !

Le fracas d'une détonation retentit.

Mais c'était une détonation qui venait du dehors.

Emily chancela, lâcha les deux revolvers et porta ses mains à son flanc. Puis elle s'écroula à genoux, avec un râle, et elle roula à mes pieds.

CHAPITRE XIV

Le canon fumant d'un fusil de chasse apparut dans l'embrasure.

— Morte la guêpe, mort le venin ! énonça Bill.

Il s'était campé sur le seuil et il regardait froidement le corps d'Emily, recroquevillé et immobile.

— Je crois que je suis arrivé à temps, n'est-ce pas, Rosamond ?

Je me raidissais, mais j'avais dû devenir très pâle. Bill vint vers moi et me soutint par un coude.

— Tu ne vas pas défaillir. Sors d'ici, c'est une infection.

Il m'aida à descendre les marches du porron.

— Le grand air te fait du bien ? Laissons-la. Elle a son compte. Tu vas mieux ?

J'inclinai affirmativement la tête.

— Je me trouvais heureusement à la maison quand Bess est arrivée. Je ne parvenais pas à comprendre ce qu'elle balbutiait tant elle était bouleversée. Puis quand j'ai su à quoi vous aviez employé vos loisirs toutes les deux et quand elle m'a appris la chouette trouvaille qu'elle venait de faire, je me suis dit que ça allait saigner dans le coin et que tu aurais peut-être besoin d'un coup de main.

— Je te remercie, soufflai-je faiblement. Sans toi...

— Tu as eu de la veine qu'elle ne m'entende pas arriver, sinon elle t'aurait d'abord mitraillée. J'avais pris mon pas de trappeur sur la piste d'une mauvaise bête. Et mon fusil était chargé de chevrotines. Elle est morte sur le coup.

— Elle avait perdu l'esprit.

— Allons donc ! J'ai écouté ce qu'elle te racontait. Une sacrée vicieuse, la même. Elle était bien de la race des Brandon ; elle faisait aussi peu de cas qu'eux de la vie de son prochain. Car, sois-en persuadée, dans le caveau, il doit y avoir plusieurs squelettes sous les deux cadavres. Quand j'étais l'amant

d'Emily, elle m'avait confié que son vieux mari était plusieurs fois assassin.

— Tu as été l'amant d'Emily ?

— Oui, avant la mort d'Horace. Après, elle n'a plus voulu. Elle avait la rage de dominer et je n'étais pas assez docile. Et puis je l'aurais gênée dans ses machinations. A la rigueur, elle m'aurait utilisé pour trucider le vieux, mais j'ai refusé. Elle aurait été capable de me dénoncer ensuite pour se débarrasser de moi. Burt et George auront fait le boulot. Eux, ils lui obéissent aveuglément. Sinon elle les aurait passés au piège à rats.

Un frémissement nerveux agitait mes lèvres et je gémis :

— Mais, maintenant, Bill, il y aura une enquête.

— Eh bien, tu ne vas pas me dénoncer, non ? Alors, je ne risque rien.

— Moi, je devrai témoigner.

— Pas du tout. Tu auras quitté les lieux et personne ne parlera de toi, tu peux me croire.

— Oh ! Bill, m'écriai-je. Emily venait de se marier, ce matin. Et son mari se trouve à Brandon-House. Il se nomme Gregory Galloway.

— C'est le blanc-bec bien habillé qui croisait dans les parages depuis une quinzaine ?

— Oui.

— Alors il faudrait lui expliquer qu'il a de la chance. Elle l'a épousé pour ses sous, hein, et un jour ou l'autre, elle allait lui faire avaler son bulletin de naissance.

— C'était son intention, oui.

Bill se gratta le menton :

— Est-ce qu'il te croira, si tu l'affranchis ?

— J'en ai l'impression. D'autant plus qu'ils avaient agi, l'un envers l'autre, avec la même perfidie.

— Comment cela ?

— Lui, il croyait épouser une femme riche. Mais Emily, malgré ses mauvais coups, n'a pas d'argent.

— Ça, je m'en doutais. Elle était devenue si rapace. Fallait qu'elle soit fauchée.

— Or, de son côté, il la trompait, en lui laissant croire qu'il disposait d'un confortable compte en banque. Ce n'est qu'un aventurier désargenté.

— C'est vrai, ça ?

— Parfaitement. Il laissait traîner des relevés bancaires et j'ai eu la curiosité de les examiner. Tu ne comprendras peut-être pas très bien ce que je vais t'expliquer. Il faut

que tu saches que j'ai exercé autrefois le métier de secrétaire-comptable dans une banque. J'ai remarqué que ces relevés étaient des originaux, c'est-à-dire des frappes directes à la machine, et non des doubles au carbone. Cela m'a paru louche. Dans une succursale comme celle de Righton, on conserve sûrement les originaux et l'on envoie au client un duplicata.

J'ai voulu en avoir le cœur net et j'ai téléphoné à la banque, au service intéressé, en racontant que j'étais une cliente, et en demandant ce petit renseignement. L'employée m'a affirmé qu'elle n'expédiait que des copies au carbone. Je lui ai demandé ensuite si je pouvais aller toucher, le lendemain, un gros chèque que m'avait remis M. Galloway. Elle m'a répondu qu'il n'y avait aucun compte courant à ce nom. J'ai compris que M. Galloway, sans doute par l'intermédiaire d'un ami, s'était procuré des relevés en blanc. Il y portait de belles sommes en crédit, et il se rendait à Righton d'où il se les expédiait à Brandon-House.

Il se servait des relevés comme signets dans les livres qu'il lisait, et Emily avait pu se convaincre que son fiancé possédait une grosse fortune.

— En somme, conclut Bill, ils s'étaient roulés réciproquement.

— Mais oui.

— Il va en faire une bobine quand il saura la vérité. Car son héritage ne doit pas être aussi important qu'il l'espère. Il hérite peut-être même d'une dette.

Le mot héritage me rafraîchit la mémoire. Je glissai une main dans ma poche et je tâtai l'enveloppe que m'avait remise Emily. Je m'étais déjà posée la question. Qu'allais-je faire de cet argent ? Maintenant, je ne pouvais plus le rendre à Emily, ni le remettre à Gregory. Ni le garder ! Je ne mangeais pas de ce pain-là. Et je ne voulais plus rien avoir à faire avec les Trails. Dès que possible, je téléphonerais à Samy et je quitterais le pays pour toujours.

— A quoi penses-tu, Rosamond ?

Une idée m'était venue. Je sortis l'enveloppe et je la cachetai.

— Ecoute-moi bien, mon vieux Bill. Est-ce que tu ficherais le camp d'ici, si tu avais de l'argent ?

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

Il se dandinait gauchement.

— J'ai toujours eu envie de tenir un poste

d'essence, quelque part dans le Sud, mais il faut donner une caution.

— Si tu disposais de la caution, sous condition que tu emmènes Bess avec toi ?

— Qu'est-ce que tu vas inventer, Rosamond ?

— Tu emmènerais Bess ?

— Ben, oui. On s'entend bien.

— Alors, tiens, tu ouvriras cela quand je serai partie. Je te laisserai mon adresse et tu m'écritas quand vous serez installés. Peut-être vous rendrai-je visite un jour. Ne cherche pas à comprendre.

Bill écarquillait les yeux.

— Il y a des dollars là-dedans ? Pourquoi fais-tu ça ?

— Tais-toi et empoche. Dis-moi, tu as franchi le mur, pour venir ici. Je t'accompagne. Toute réflexion faite, j'abandonne mes bagages et je renonce à m'entretenir avec Gregory. Qu'il se débrouille ! Et si le shérif...

— Ne te soucie pas du shérif. Nous sommes dans les Trails...

Je jetai un dernier regard sur le pavillon.

Malheureuse Emily, elle était maintenant complètement dépossédée. Voilà où son délire l'avait conduite. Elle n'était plus la première dame des Trails, mais le dernier cadavre de

Brandon-House. Comme une goule, elle avait séduit des hommes pour les tuer et se repaître de leur or, sinon de leur sang.

J'avais le cœur plein d'amertume en songeant que j'avais hâté sa fin. Elle m'avait aimée, à sa détestable manière, mais elle m'avait aimé quand même et si je n'étais pas reparue dans les Trails, elle vivrait encore. Elle vivrait, mais Gregory, tôt ou tard, n'aurait-il pas été la victime d'Emily ? Il ne méritait pas la mort.

— Ne te désole pas, Rosamond, murmura Bill. Il faut tuer les bêtes nuisibles. Il n'y a pas d'autre solution.

Je poussai un profond soupir.

— Maintenant, partons.

Bill, l'arme à la bretelle, marcha devant moi. Et il s'arrêta si brusquement que je le heurtai.

— Tiens, dit-il, le piège à rats a fonctionné !

— Quelle est cette histoire de piège à rats ?

Il tendit le bras devant lui.

— C'est le petit pont. Regarde, il a l'air tout démantibulé. Il y a une combine dans la poutraison, Emily m'avait montré ça un jour. C'était le père d'Horace qui avait inventé ce traquenard pour trucider les gêneurs. Tu fais pivoter quelques pièces de bois et si quel-

qu'un avance sur le pont, une partie du toit lui tombe dessus pendant qu'une partie du tablier se dérobe sous lui. Il est assommé et il glisse dans la flotte.

— Gregory! criai-je, c'est Gregory!

— Le nouveau marié?

— Je n'y pensais plus. J'avais laissé un billet pour lui, je le priais de me rejoindre au pavillon. Ce billet, Emily l'a lu et quand elle est venue, elle a armé ce piège...

Je m'étais mise à courir vers le pont. Emily laissait la mort derrière elle pour Gregory quand elle avait résolu de me convaincre ou de me tuer.

Je trébuchais et je glissais dans la neige, et Bill me rattrapa.

Il me soutint quand nous fûmes arrivés au bord de l'étang. Le corps de Gregory flottait entre deux eaux, coincé sous les poutres rabattues. Une de ses mains crispée griffait la surface glauque.